

A vertical sequence of footprints in snow, receding into the distance. The footprints are arranged in a straight line, with the largest and most detailed one in the foreground and smaller, more faded ones further away. The snow is bright white, and the footprints are a reddish-brown color, suggesting a path or a journey.

SUR LES CHEMINS DU RETOUR...

JÉRÉMY BRIDENNE

Jérémy BRIDENNE

Sur les chemins du
retour...

© Jérémy BRIDENNE, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1875-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes celles et tous ceux dont les tourments de l'âme conduisent à la paix
du cœur...*

« L'art est un mensonge qui nous permet de dévoiler la vérité. »

Pablo Picasso

« Tout n'est que vanité, divertissement, dois-je rester les bras croisés

Valider l'abrutissement des nouvelles générations ?

J'laisserai ma place propre. Parole de daron !

Qui veut qu'ses gosses meurent pervertis sans gagner l'pardon ? »

Valeur inversée, (Rohff, Album « Grand Monsieur », Legend Alive, 2021)

Prologue

2 décembre 2022 : église Saint-Nicolas-des-Champs, Paris, 11 heures 30.

« Emilio... Comme il est difficile pour un père d'enterrer un fils, même pour un homme d'Église... La filiation spirituelle tissée par notre Seigneur avant de nous retrouver ici-bas nous lie plus que jamais à présent. La boucle est bouclée. J'espère avoir répondu du mieux que j'ai pu à ma mission de tuteur, de guide, de *mentor*, comme tu disais. Et toi, là-haut, j'espère que tu veilleras sur moi comme un ange pour m'aider à terminer mon pèlerinage terrestre humblement avant de me soumettre à la Miséricorde et à la justice du Christ aux côtés de qui tu marches actuellement, j'en suis certain. Vois, *hijo*, comme ton amour, ton dévouement, ton savoir-faire unique d'accompagnant et ton exemplarité produisent du fruit : la maison de Dieu est bien trop étroite aujourd'hui pour accueillir toutes celles et tous ceux qui se sont laissé accompagner, aimer et qui se sont peut-être reconnus en toi... Le froid n'arrête pas la reconnaissance de celles et ceux qui restent au seuil de cette église aujourd'hui mais qui sont portés par nos prières à l'intérieur. Je rends grâce au Seigneur de nous être retrouvés dans cette vie, par l'intermédiaire de tes enfants Fernando et Victoria, aussi malheureux de ton départ que fiers de ce que tu laisses en héritage à toutes et tous. La mort est une étape qui nous prive de la présence charnelle de celles et ceux qui ont éprouvé la vie dans ses hauts et ses bas, avec nous. Mais le Ciel, par cette transition, nous laisse des présents qui ne s'achètent pas et qui donc, ne se souillent pas : les valeurs incarnées par ceux-là même qui nous quittent momentanément... Zéro tricherie. Et encore... Mon humble témoignage est fait avec des mots d'hommes, avec les limites qui sont les nôtres, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons imaginer la grandeur de Dieu qui dépasse, et de loin, nos conceptions humaines étriquées et déformées. C'est pourquoi le Christ est notre exemple : Dieu qui se fait chair et qui montre, dans nos conditions à nous, comment faire et surtout comment *être* pour suivre ce Chemin... Pour le dire autrement, c'est comme si votre Président français vivait du SMIC du jour au lendemain dans une chambre de bonne parisienne... Descendre dans les conditions les plus humbles pour montrer son amour à son peuple... Il n'est pas né celui-là je crois, ici ou ailleurs. Eh bien, c'est un peu cela Dieu en Christ. Et c'est ce qui a été la voie de mon fils, de mon frère, de mon ami Emilio... Sois béni à présent et repose en paix. »

Silence.

Padre Patricio laisse passer un ange et ces quelques espaces de respiration entre ces mots denses sont ni plus ni moins que ce que les convertis appellent un moment de recueillement. Connecté au silence en soi, le vieux prêtre se rend disponible à Dieu. C'est cela prier. Ce n'est pas jacasser, bavarder, quémander. C'est accueillir, écouter, entendre Dieu.

L'assemblée mime l'attitude extérieure de l'homme d'Église en baissant la tête, en joignant les mains ou en fermant les yeux. Et chacun recevra, entendra et accueillera à la mesure de l'espace offert.

Le jésuite relève la tête, reprend et conclut :

« Dans sa grande Miséricorde, le Seigneur laisse à chacun la liberté de cheminer comme il le souhaite... Ou alors il nous laisse croire que nous choisissons le chemin en conscience et nous reprend la main dès que nous nous mettons en danger, dès que le Malin nous séduit, ou dès que nous nous retournons vers notre Créateur... Quels que soient notre âge, notre culture, notre histoire, nos péchés, le Seigneur se réjouit toujours de ses enfants qui retournent à Lui, même et surtout humblement, petitement. C'est par nos failles que le Seigneur prend vie, c'est dans nos faiblesses qu'Il trouve sa place et qu'Il nous rend forts. Cela reste dans la tête jusqu'au moment où on l'éprouve dans notre chair, dans notre être, et c'est le message qu'Emilio souhaitait laisser. J'ai eu le grand privilège de rester en France ces derniers mois et d'enregistrer plusieurs conversations fraternelles avec celui que l'on honore aujourd'hui. Emilio offre un héritage testamentaire exceptionnel, comme un témoignage d'une vie en clair-obscur, pour continuer de guider celles et ceux qui auraient besoin de s'identifier à un humain qui a cherché comme eux, qui s'est trompé et qui s'est égaré comme eux, qui a souffert et qui a espéré comme tout un chacun. L'essence de son message va être publiée dans un recueil dans les prochaines semaines. C'était sa volonté : partager et diffuser des bouts de lui lorsqu'il quittera la vie terrestre, comme pour continuer de vivre un peu dans le cœur de celles et ceux qui auraient besoin de lui. Et puis comme il le disait avec beaucoup de malice : « Comment un Argentin fait-il pour se suicider ? Il se jette du haut de son ego ! ». Il y a un peu d'ego dans sa démarche mais nous lui pardonnons car nous l'aimons. Alors en exclusivité, comme on dit, je vous donne le titre de ce recueil qui résume toute la démarche de conversion à laquelle nous sommes toutes et tous appelés : *Sur les chemins du retour*... Et c'est ce à quoi j'exhorte chacune et chacun ici présent : prenons nos croix à bras-

le-corps, armons-nous d'Espérance, et joyeusement, empruntons les chemins du retour dans les traces de Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie. Amen ! »

Au nom du Père,

2 décembre 2022, dans la véranda du défunt SOSA...

Un silence de mort pèse dans ce qui était l'espace de vie le plus investi par Sosa. Cette absence remarquée contraste avec la légèreté des flocons de neige virevoltant dans le jardin, paradis immaculé qui hypnotise les quelques âmes en présence.

Victoria souille cet instant d'éternité :

« Padre, nous ne savions pas que les échanges avec papa seraient publiés. Cela nous dérange un peu, en plus de l'apprendre comme ça...

— Les enfants, votre père avait prédit votre réaction... Et moi aussi. Il m'a laissé une enveloppe scellée à vous remettre lorsque ce moment arriverait. Et ce moment est arrivé. »

La solennité du ton employé par l'homme d'Église se marie à merveille avec son sourire malicieux qui se lit tout dans son regard, avec ses petits yeux plissés derrière ses lunettes rondes tout à fait ordinaires.

Padre Patricio sort de sa besace l'enveloppe écornée et la tend à Victoria qui lâche quelques larmes en caressant le papier, comme si peut-être, elle pensait effleurer la peau de son père... Fernando se tient à l'écart de la scène : il porte un masque impassible pour se protéger de sa propre sensibilité. Il oublie que les émotions se nichent en soi et non à l'extérieur...

Deux frère et sœur qui partagent une grande partie de leur patrimoine génétique : des jumeaux ! Victoria est un peu plus petite et ronde ; Fernando est plus mat de peau et de cheveux. Pour le reste, tout semble similaire : de la tâche de naissance sur leur poignet gauche au grain de beauté atypique sous l'œil droit, en passant par les tics non verbaux comme lever l'index pour souligner des propos importants, la prosodie accordée sur la même longueur d'ondes ou encore leur champ sémantique et lexical cultivé dans la même terre et produisant les mêmes fruits, ou presque.

Le Padre reprend :

« Votre père était un homme de paroles, les enfants.

— Il nous l'a souvent rabâché ! marmonne un Fernando boudeur qui garde le

dos tourné à ses interlocuteurs.

— Sais-tu pourquoi je dis cela, fils ? »

Fernando se retourne et offre à voir sa colère à travers un regard noir où l'âme de l'homme ne se reflète plus :

« Ces conneries sur l'engagement, tenir parole, faire ce que l'on dit et toute cette merde ! À quel moment il nous a parlé de ce projet de livre à nous, hein ?

— Entends comme le fruit n'est pas tombé loin de l'arbre, Fernando... Et que celui contre qui tu exprimes ta colère n'est peut-être pas celui dont on parle à présent... *Hein ? !* »

Le répondant de l'homme pieux reste sur une tonalité bienveillante même si un double message est passé...

« Je disais cela pour cette qualité connue de votre père d'acter toujours une parole donnée, c'est vrai, Fernando. Mais pas que... Un mot, une phrase, peuvent signifier tant de choses quand nous prenons le temps de nous laisser habiter par une parole et que nous apprenons à la recevoir... Je disais cela aussi car votre père est, était, un grand bavard même s'il s'en défendait toujours un peu... Il aimait s'évoquer comme un silencieux discret qui en disait beaucoup en peu de mots mais si on le « branchait », et s'il était en confiance et de bonne humeur, il pouvait livrer sa pensée avec beaucoup de logorrhée, de passion et de justesse et son auditoire était toujours captivé. Même ses détracteurs aimaient à le persécuter sur son avarice de paroles lorsqu'il avait décidé de se murer dans le silence. Souvenez-vous cette émission de radio qui fut sa dernière sortie... Magistrale !¹ »

Silence.

« Votre père était, selon le contexte et le point de vue, un « taiseux », comme l'on dit chez moi, ou un bavard, et il avait beaucoup à partager, à transmettre. Et c'est le troisième sens que vous pouvez reconnaître à ce que je vous raconte, les enfants... Emilio était aussi et surtout un conteur. Qu'est-ce d'autre qu'un thérapeute qui accompagne par la parole, qui fabrique une histoire de toutes pièces, sur-mesure, à partir de laquelle il va, peut-être, transformer une vie ? Un conteur lie... J'ai bien dit lie, du verbe lier. Il relie même... Du verbe relier. La relation se fait dans le partage de ressentis, dans le non dicible, et avec ce qui ne

se dit pas ouvertement là où la communication moderne est vendue comme un échange d'informations... Dans l'ère de décadence que nous vivons, elle est même hyper saturée en informations futiles et inutiles et elle brouille justement les émotions en les niant, en les anesthésiant ou en exacerbant la peur ou la colère. Car une écoute pleine et attentive, une observation curieuse et bienveillante, un sens de la rencontre singulier sont aussi une forme de communication, un cadre qui facilite les messages pour qui sait écouter et lire entre les lignes. D'ailleurs, et bien souvent, cette forme de communication est bien plus puissante que les mots... Et puis dernière signification... Vous êtes Argentins les jeunes : vous êtes un peuple de culture orale bien plus que de culture écrite. Un homme de paroles... Il avait beaucoup à dire, à laisser, à vous partager et il m'a chargé de retranscrire l'essentiel de ce qu'il a dit pour le formaliser dans un ouvrage qu'il n'avait ni l'envie et plus la force de faire, non plus de s'en occuper avec ces éditeurs et tous ces gens... Voilà les jeunes... »

Victoria et Fernando se regardent timidement l'un l'autre tête baissée et acquiescent humblement aux propos du prêtre.

« Prenez le temps de regarder le message qu'il vous laisse pour vous uniquement. Je reviendrai dîner avec vous ce soir et nous passerons le reste du week-end à nous rappeler votre père... Vous comprendrez après avoir ouvert l'enveloppe. À tout à l'heure, les enfants, que Dieu vous garde. »

L'autorité naturelle du Padre, le ton directif qu'il emploie, sa façon de s'imposer à dîner ne surprennent pas Fernando et Victoria qui voient la source à partir de laquelle s'est abreuvé tôt leur père, lorsqu'il était encore enfant en Argentine.

« J'ai besoin de prendre l'air ! Lis ce courrier si tu veux, tu me feras un compte-rendu ! »

Fernando précède le Padre et fuit ce moment douloureux qui le rattrapera bien assez tôt. Victoria laisse partir son frère sans se vexer : elle sait qu'il est en colère, elle le ressent et le respecte. Elle souffre elle aussi mais, comme une femme sait le faire plus naturellement peut-être, elle fait pleinement corps avec sa douleur comme pour mieux l'enfanter le moment venu et donc, la laisser être, grandir, devenir et partir.

Très sensible aux odeurs, Victoria se laisse guider par celle que son père portait naturellement. Elle ne saurait pas la décrire avec des mots mais elle la perçoit à plein-nez. Elle sait, par cette empreinte olfactive, sur quel fauteuil s'asseoir pour lire les mots laissés par son père, là où, sans doute, il les a écrits et où ils lui ont été inspirés. Ce fameux fauteuil dans l'angle de la véranda qui fait face à la baie vitrée : mieux qu'une télévision qu'Emilio n'avait pas, le spectacle de « Dame-Nature ». Victoria se prépare un café corsé ; héritage inconscient laissé par son tendre père.

Une tasse fumante d'or noir, un vieux fauteuil moelleux et confortable, l'odeur d'un papa qui rassure naturellement la petite fille qu'elle était, un jardin emmitoufflé d'un manteau neigeux et une lecture importante qui l'appelle autant qu'elle l'effraie. Comme ces moments tant attendus : ce sommet qu'on arrive à voir après un long voyage et de multiples péripéties, une rencontre fécondée dans la confiance, la foi et le partage, une saveur que l'on s'apprête à goûter à nouveau avec l'appétit d'un affamé... Ces instants où le fantasmé percute le réel et bouleverse très souvent toutes les représentations mentales construites et les attentes qui en découlent.

Du chaos naissent les étoiles...

Victoria sort la feuille de son enveloppe, la déplie et, totalement surprise de ce qu'elle découvre, renverse sa tasse chaude sur l'accoudoir du fauteuil.

Une simple photo de papa et de Patricio ? ! Elle a été prise très récemment car papa était dans le lit d'ami au rez-de-chaussée...

Un message lapidaire de son père, en bas : « Une image vaut parfois mille mots mes enfants... Bon je vous embête un peu hein ! Le message est celui que le Padre vous transmettra. Ce que j'ai à vous partager est bien trop long et important pour le dire en quelques phrases ! Dans ses mots, je l'espère, je serai plus vivant que jamais dans vos cœurs... Je vous aime. Je veillerai sur vous. Papa ».

Victoria reste sidérée : impossible de mettre des mots sur ce qu'elle vit car elle reste empêtrée dans ce moment comme une mouche dans une toile d'araignée. Les mots s'écrivent avec un recul qu'elle n'a pas. Elle vit cette stupéfaction le corps scotché au fauteuil, le regard cloué sur cette photo, l'esprit figé dans le

passé. Comme si cette ultime facétie de son défunt père avait ravivé une tranche de passé.

Étrangement mais naturellement, elle replonge dans les méandres de son enfance : elle était une gamine distraite, « tête en l'air » et ses professeurs remarquaient en elle le potentiel pour suivre de hautes et longues études. Sa capacité à rêvasser, à se laisser embarquer par le vol irrégulier et hésitant d'un papillon derrière la fenêtre d'une salle de classe, ou à passer d'un sujet à un autre sans logique apparente, la coupaient de ce futur possible d'architecte, d'avocate, de médecin. Son père lui avait fait vivre une première expérience hypnotique en conscience ; c'est-à-dire en formalisant la séance. Il pouvait manipuler ses enfants dans une forme d'hypnose conversationnelle totalement invisible pour qui n'y est pas formé. Mais, cette fois-ci, il voulait impliquer consciemment sa fille dans ce processus de changement important. Et il savait bien que la force du rituel en lui-même, au-delà de la technique, des protocoles, du guidage, potentialisait pour beaucoup l'attention et les facultés de changement de la personne accompagnée. Héritage des cultures et traditions de tous lieux, perdus dans l'ère moderne sans repères ni guides... Emilio se fichait royalement des projections de professeurs frustrés, de leurs ambitions à se sentir considérés en pensant être les révélateurs d'une pépite d'or qui ne leur appartenait pas. Il voulait simplement que sa fille puisse garder cette sensibilité précieuse selon lui et, en même temps, qu'elle puisse avoir le choix et la capacité de dessiner sa vie, d'être ancrée dans l'instant présent, dans son corps, dans ses émotions. Ni l'un, ni l'autre : les deux !

Il avait induit un état de conscience modifié en suggérant à Victoria de se laisser magnétiser par... ce fauteuil dans lequel elle est assise à l'instant même ! Retour dans le passé, le présent ou le futur selon la perspective : c'était il y a quinze ans, c'est ce 2 décembre 2022, ce sera à ses 27 ans. Toutes ces suggestions sont vraies, depuis leur point de vue originel.

Cette transe a accompagné jusqu'à aujourd'hui cette jeune femme qui sait alors vivre avec ses émotions et donc, être pleinement présente à elle d'instant en instant.

Ce *flashback* a été comme réactivé par ce fameux fauteuil en réalité. Coïncidence ou hasard ? Manipulation programmée par son père ou par son propre inconscient ? Clin d'œil de son père depuis les Cieux ? Qui sait ?

Une crise de sanglots sort Victoria de son effroi et la ramène totalement là où elle en était de sa surprise à découvrir cette photo, de son café renversé, de la mort de son cher père.

Le pair de Victoria ne décolère pas : il a même l'impression que sa marche amplifie à chaque pas cette émotion indésirable. Le cadre bucolique du chemin qui mène à l'Île aux Cygnes contraste trop fortement avec ce qu'il ressent et cela polarise ses tensions : le ciel blanc, cotonneux, neigeux, fonce un peu plus son humeur noire, orageuse, lourde ; les arbres dénudés et vulnérables se fracassent contre ses défenses psychiques et sa carapace en acier trempé, et le fleuve qui chuchote son éternelle mélodie augmente le vacarme de ses ruminations intérieures.

Un *mismatcher* comme son père disait. Il se souvient de ces moments où celui-ci l'émerveillait avec ses prédictions lorsqu'il était enfant. Emilio proposait une série de mots à son fils auquel il invitait celui-ci à répondre spontanément : lorsque le père disait « blanc », le fils répondait « noir ». S'il disait « chien », l'autre répondait « chat ». Ou encore, si le psy disait « ce sont les gentils qui vont gagner », le bambin rétorquait du tac-au-tac « non, les méchants d'abord ! ». Les yeux de Fernando s'écarquillaient lorsqu'il ouvrait l'enveloppe scellée à la bougie rouge par son père au préalable avec toutes les réponses sorties de la bouche de celui-ci. Prédications. Ces mêmes tours de magie qui l'enchantaient lorsqu'il avait sept ans se sont transformés en rapport de force lorsqu'il était ado : quoi de plus insupportable qu'un père qui radote et qui devine son fils dans les moindres de ses comportements. C'est parfois très déstabilisant d'être en présence d'une personne à qui vous ne pouvez cacher aucun secret.

Et ce souvenir lointain de ce « jeu de l'enveloppe » comme son père l'appelait, aurait pu lui permettre de comprendre pourquoi cette colère vive et soudaine... Cette ultime enveloppe laissée par leur père aujourd'hui... Mais Fernando s'est laissé happer par un jeune homme qui pleure à chaudes larmes sur le bord de la Seine. Ouf, sauvé d'une prise de conscience douloureuse !

Ce jeune qui pleure ouvre une éclaircie dans la météo interne tourmentée de

Fernando qui relève la tête et scrute la scène. En s'approchant, il remarque un détail qui le saisit et conforte un peu plus encore son filtre du monde : l'homme est vêtu tout en noir. Tout l'inverse de l'ambiance céleste. Contraste. Encore.

« Tout va bien ? » s'enquiert Fernando aussi dur à l'extérieur que tendre à l'intérieur.

Le jeune homme montre un visage tout rond tout rose de poupon qui ne colle pas du tout avec la voix rauque qui en sort :

« Pas trop... Je viens de perdre un homme qui m'a beaucoup aidé dans ma vie... »

Échange de regards songeurs.

« Tout plein de gens de la capitale sont venus jusqu'ici pour enterrer cet homme. Vous ne pouvez pas ne pas en avoir entendu parler : c'est un grand psycho...

— ... logue à la réputation sulfureuse et qui a certainement contribué au fait de prendre confiance en vous jeune homme, c'est ça ? »

Le même balaie maladroitement sa joue droite pour sécher quelques larmes :

« Vous le connaissez aussi alors ? Vous voyez... »

Pas sûr mon garçon, se dit intérieurement Fernando.

« Il m'a aidé à prendre confiance en moi... J'ai perdu 25 kilos grâce à lui. Il a été comme un père pour moi... Pourtant, je ne l'ai vu que trois fois. »

Tu as de la chance, mon garçon... Je ne me suis jamais senti le fils de cet homme qui m'a élevé... Fernando s'interdit d'exprimer ses états d'âme à l'inconnu mais il est touché par ce qu'il lui partage : lui, cet étranger, pleure la mort d'un homme qu'il n'a vu qu'une poignée d'heures et qu'il considère comme son père. Et lui, ce fils naturel qui enrage contre celui avec lequel il a passé chaque jour de sa vie jusqu'à ses 21 ans... Quel sens à cela ?

« Courage mon garçon ! »

Fernando poursuit sa route un peu chancelant : il fuyait la demeure de son père et il est déjà rattrapé par son fantôme.

Arrivé au bout du chemin, le ténébreux Fernando ne peut faire que demi-tour. La vie est comme ça parfois visiblement : des sentiers proposent des points de vue intéressants mais ne sont pas la route qui mène à bon port. Libre arbitre ou Destin, il paraît que le voyage compte plus que la destination.

La neige se transforme peu à peu en pluie et Fernando sent également couler des larmes de l'intérieur...

2 décembre 2022, 18 heures 30 : sur une chaîne de télévision de la TNT.

« Nous avons le plaisir d'accueillir ce soir Amélie Rouget, journaliste. Amélie était plus connue autrefois sous le pseudo de « Lyly » lorsqu'elle animait ses chroniques « 100% positive » sur la station radio du même nom. Notre invitée du soir a tourné les talons aux ondes radiophoniques il y a environ deux ans et elle a voulu rester dans l'anonymat dans cette période de reconversion. Impossible pour autant de cultiver cette discrétion plus longtemps, tant ses émissions deviennent culte. Après plusieurs échanges et d'âpres négociations, l'ancienne voix gaie de la radio accepte aujourd'hui, et pour la première fois, une invitation sur un plateau télé pour évoquer son concept d'émission qui cartonne et pour nous parler, en exclusivité, de son tout premier long format consacré aux guérisons de deux Français. Ma chère Amélie, cette courte introduction vous convient-elle ?

— Bonsoir. Oui merci, c'est très bien.

— Je vous laisse peut-être vous présenter un peu plus longuement pour les téléspectateurs et téléspectatrices qui ne vous connaissent pas ou qui vous ont connue dans votre ancienne vie à la radio ?

— Oui, bien-sûr. Alors j'ai été « Lyly » sur Positives Fréquences FM pendant un an et demi avec ce concept d'évoquer brièvement des infos toujours positives, originales ou utiles. Après le débat qui a fait couler beaucoup d'encre entre monsieur Caligari et monsieur Sosa², j'ai volontairement quittée la station qui ne correspondait plus du tout à l'état d'esprit qui était le mien. J'en profite

d'ailleurs pour exprimer une pensée amicale à Fernando et Victoria en ce jour particulier. Je me suis cherchée comme on dit et, par le biais de rencontres et d'heureux hasards, s'ils existent, l'émission télé dont vous parlez est née et elle a commencé à connaître le succès que vous choisissez de mettre en lumière aujourd'hui.

— Merci Amélie. Alors pour les téléspectateurs et les téléspectatrices qui ne le savent pas, Fernando et Victoria sont les enfants de monsieur Sosa dont les funérailles ont eu lieu aujourd'hui, c'est cela ?

— C'est cela. Et je n'oublie pas la femme de monsieur Caligari, très gentille, que j'ai eu la chance de rencontrer.

— Notre historien préféré qui s'est éteint étrangement deux mois après cette fameuse émission radio, foudroyé par un cancer fulgurant. Sans relancer le débat et les polémiques en tous genres, et avec le recul, que pensez-vous de toute cette atmosphère... bizarre... autour de cette histoire ?

— Je n'en dirai mot, si vous me le permettez. Ce que je peux simplement dire est que, peut-être, elle a inspiré ce que je fais aujourd'hui et ce pour quoi j'ai accepté l'invitation.

— D'accord, je comprends Amélie. Dites-nous, en quelques mots, quel est le concept clé de votre émission et quel va être le sujet de ce long format dont le secret est sacrément bien gardé.

— L'émission s'appelle « Mystère Mystère » pour reprendre le nom d'une vieille émission de radio de l'époque. Je m'intéresse à ce qui peut sembler étrange, paranormal, mystique, religieux, tout ce qui ne s'explique pas par la science, ou partiellement. Avec un point d'honneur tout particulier et qui est extrêmement important pour moi : toujours m'appuyer sur des hommes de foi connus et reconnus par l'Église catholique, angle principal par lequel je travaille mes sujets. Pourquoi ? Parce que, je trouve que c'est le grand déballage ésotérique depuis quelques années et qu'on parle trop souvent des gourous, des mouvements sectaires, des extrémistes, de maîtres spirituels et j'en passe, et qu'on entend, qu'on entendait, bien trop peu les évêques, les prêtres, la Vatican sur ces sujets délicats et importants. Un peu comme si l'Église avait déserté et laissé place vide aux charlatans en tous genres. Alors, j'ai à cœur, avec ce concept, de remettre les hommes de foi au centre de cette question qui n'était pas éludée par le Christ en son temps qui, je le rappelle ici, chassait les démons des

possédés, une grande partie de son temps. C'est là l'intérêt principal de cette émission. Et si besoin, on fait appel aussi à des religieux des deux autres religions du livre que sont le judaïsme et l'islam. Je le fais moins souvent car l'organisation de ces mouvements est différente et je connais moins ces religions.

— Importantes précisions, merci Amélie. Pour info, pour nos téléspectateurs et téléspectatrices, vous avez suivi une scolarité dans les établissements catholiques du Nord de la France, dans les Hauts-de-France comme on dit maintenant, et notamment à l'Université Catholique de Lille. Vous avez donc à la fois une sensibilité particulière au christianisme, comme chrétienne, et suivi un cursus scolaire et professionnel empreint de cette religion. On peut dire que, finalement, votre vision du monde s'est construite autour de ce dogme c'est cela ?

— C'est cela. L'émission est orientée par ma foi et par mon parcours scolaire et professionnel.

— Et pour les téléspectateurs et les téléspectatrices qui ne le savent peut-être pas, pouvez-vous nous parler des sujets des premières émissions en quelques mots ?

— Oui bien sûr. Nous avons tourné cinq émissions en un an dont une qui est en cours de montage et qui sera diffusée début janvier. Le thème est sur la culture ésotérique et tous ces films et ces romans qui, sous couvert de science-fiction, cultivent peut-être une forme de fascination pour la magie et l'occulte. Le Père Verlinde que nous avons eu la chance de rencontrer, très sage sur le sujet pour avoir été proche de grands yogis il y a cinquante ans, parle très bien de l'impact des *blockbusters* sur la jeunesse³. Il faut bien entendre que ce qui est de plus en plus rendu accessible et banalisé, concernant l'occulte, le magique, ne l'était pas du tout autrefois. C'est une forme de tabou qui se brise. Nous cherchons à informer les personnes qui s'intéressent à ces sujets, afin qu'elles aient leur libre arbitre et puissent choisir, en conscience et avec discernement, d'y aller vraiment ou d'y renoncer. L'idée est d'apporter du contradictoire à ces sujets pour éviter la banalisation, la glorification ou les extrémismes qui sont toujours néfastes pour la société quel que soit le sujet par ailleurs. C'est donc une émission informative et non prosélyte même si nous la travaillons sous l'angle de la religion chrétienne.

— Ce sont des précisions importantes, merci à vous. Et pour compléter un peu, si vous me le permettez, les émissions sont sur des courts formats de 52 minutes à raison d'une diffusion par trimestre environ. Et comme le succès est grandissant, la chaîne vous en commande une saison de plus ainsi qu'un long format spécifique, c'est bien cela ?

— La chaîne en commande une saison supplémentaire et elle a un droit de regard sur les sujets. D'ailleurs, souvent, c'est la chaîne qui valide les sujets donc nous acceptons ses orientations... Pour le long format, c'est différent. C'est financé par un appel aux dons de ceux qui nous suivent et le reste du financement est complété par notre boîte de production indépendante. Nous ne voulions pas être limités en format et en contenu sur ce sujet ni dépendre d'un système privatif aussi capital soit-il, si j'ose dire. Je ne crache pas dans la soupe mais je préfère ne pas mélanger les torchons et les serviettes. Ce sujet, je voulais le traiter avec le plus de liberté possible et c'est pourquoi il ne sera pas diffusé sur une chaîne de télévision. Il sera accessible sur notre site internet, en *streaming* pour les jeunes et en DVD pour nos anciens, gratuitement aux contributeurs et pour 15 euros pour les autres.

— D'accord, je pensais qu'il passerait sur la chaîne en *prime-time* aussi.

— Non, c'est une toute autre démarche.

— Et alors, allez-vous nous dévoiler, ainsi qu'aux téléspectateurs et téléspectatrices, le sujet qui sera abordé ?

— Oui bien sûr. Nous avons enquêté pendant près d'un an sur la guérison miraculeuse de deux Français : Sasha et Gabin dont vous avez dû entendre parler il y a quelques années. Pour rappel, ces deux hommes étaient hospitalisés dans la même chambre pour des comas longs et ils se sont réveillés en même temps⁴. Cette histoire dont j'avais parlé à la radio à l'époque m'avait fascinée. Et, encore une fois, par un concours de circonstances ou par la Providence, j'ai pu rencontrer Padre Patricio, ami de monsieur Sosa et chargé d'étudier le cas de Sasha et Gabin pour l'Église. Nous avons donc des informations incroyables, exclusives et parfois confidentielles. Deux Français qui vivent, peut-être, un miracle en même temps... Il faudra regarder l'émission pour le savoir car l'Église romaine rendra officiellement publiques ses conclusions le lendemain de la mise à disposition de notre reportage.

— Waouh ! Bravo, nous sommes fiers de nos *frenchies* sur le coup et ce n'est pas une mince affaire quand on connaît le secret et la lenteur des dossiers traités par le Vatican, cela nous donne envie. Merci de ce *scoop* chère Amélie et on se revoit peut-être après la mise à disposition de l'enquête. Ça sort quand d'ailleurs ?

— Bon... C'est une info qu'on ne devait pas donner mais allons-y : ce 23 décembre 2022. Cadeau de Noël.

— Exclusivité pour vous chers téléspectateurs et téléspectatrices ! Dans moins d'un mois, nous saurons si l'Église est encore capable de reconnaître des miracles ou si elle délaisse un peu plus ces guérisons mystérieuses au profit de la médecine. Merci chère Amélie ! Nous vous souhaitons le plein succès de votre émission spéciale et de toutes les autres. On se revoit en 2023 ?

— Peut-être... Merci à vous de l'invitation et, pour vous qui nous regardez, que vous soyez croyants ou pas, ce documentaire saura vous interroger sur votre vision de la vie, c'est certain. Dans une époque où tout doit s'expliquer par la logique ou la raison, les parcours extraordinaires de Sasha et de Gabin laisseront plus d'un éminent scientifique dans le doute, le questionnement, l'inconfort d'une méthodologie rigoureuse mais limitée... On en reparle très vite. »

« Ça sonne, va ouvrir Fernando, s'il te plaît. Ça doit être le Padre. »

La porte s'ouvre et la sonorité de deux voix masculines bien distinctes confirme à Victoria qu'elle a été entendue par son frère et qu'elle a eu bonne intuition.

Victoria termine le repas pour les hommes. Non pas parce qu'elle est la seule femme ; juste parce qu'elle est diplômée de cuisine. Avec son expérience de « cuisto-baroudeuse » entre les bouchons lyonnais et les grands restaurants de Buenos Aires, en passant par des cuisines traditionnelles de l'Europe de l'Est, elle a de quoi faire. Au menu ce soir : chakhokhbili. Plat typique géorgien avec du poulet cuit à l'étouffée accompagné de tomates et de poivrons, d'ail et d'oignons, qu'elle assaisonne aussi de curry et de curcuma. Un délice pour les papilles et pour la vue ! Et, généralement, les hommes aiment bien ce genre de

plat. Allez savoir pourquoi ! ? !

« Ça sent drôlement bon ici ! Bonsoir ma grande. »

Le Padre dépose une bise paternelle sur le front de sa filleule qui lui sourit en retour. Il la laisse terminer tranquillement sa préparation. Une belle occasion pour lui de se retrouver avec Fernando dans la salle à manger à côté, en toute discrétion pour papoter un peu entre hommes.

« Comment vas-tu mon garçon depuis ce matin ? »

Deux billes noires remplacent le regard habituellement enjôleur du jeune homme. Mécaniquement, il remplit deux verres du meilleur whisky que son père gardait jalousement pour des grandes occasions.

« Je ne bois pas d'alcool, fils ! D'ailleurs, tu ne devrais pas non plus.

— Padre, vous étiez le père spirituel de mon père, vous n'êtes pas mon géniteur. Et pour rappel, je suis majeur.

— Bien *hijo*. Je ne te fais pas la morale pour l'alcool... Je voulais simplement te dire que le cocktail colère-whisky n'est pas des plus aidants quand on traverse une épreuve. T'en feras ce que tu peux... »

Le jeune homme avale son verre d'une traite sans regarder son interlocuteur, comme une provocation à la bonne parole de l'homme de foi.

Ce n'est pas encore le bon moment pour lui parler de ce secret, se dit intérieurement le Padre.

Victoria rejoint son frère et le Père et elle sent immédiatement que l'atmosphère est glaciale. Comme la météo d'ailleurs : la neige tombée aujourd'hui se transforme en glace sous l'effet des -10 degrés annoncés à la radio ce matin. Un petit feu de cheminée réchauffe les corps à défaut des âmes.

« Les enfants, je vous remercie d'accepter à dîner un vieil homme d'Église au soir de l'enterrement de votre père. Cette phrase porte à elle seule tout ce que les jeunes de votre âge fuient et ils ont raison. J'en déduis donc que vous me recevez par correction et peut-être aussi pour ce que j'ai à vous partager autour de ce recueil. »

Victoria sourit à la malice du vieil homme, Fernando se sert un deuxième

verre ; le Padre poursuit :

« Fernando ! dit le Padre d'une voix inhabituellement plus forte et autoritaire, dis un chiffre !

— 69 !

— Merci jeune homme ! Tu vois, ton père avait raison : tu ne peux pas t'empêcher d'être provocateur et en même temps, ce que tu utilises comme une défense est aussi un mode relationnel pour toi. »

Fernando détourne son regard de son jus de malt écossais pour fixer Patricio.

« Ta défense est ta plus grande faille mon garçon ! Vois comme tu réagis à ce que je dis... N'importe qui de mal intentionné et un tant soit peu observateur pourrait te manipuler aisément. Ta défense est en réalité ce qui montre ta faille. Nous en reparlerons... Page 69, hum... Impeccable : c'est le début d'un échange partagé avec votre père dans son recueil. Et la Providence fait bien les choses car votre père parle de ces blessures de l'âme qui nourrissent l'ego. »

Extrait de : *Sur les chemins du retour...* Conversation du 25 juin 2022 sur *De l'ego et des blessures*, partie 1, sur la terrasse de chez Sosa, fin de journée.

« Beaucoup ont été fascinés par le personnage que je suis... Ou par ma personnalité pour ceux qui ne se sont pas arrêtés aux apparences. J'ai beaucoup intrigué dans ma vie... Le problème est que toutes les personnes que j'ai laissé entrer dans un espace d'intimité en sont ressorties inévitablement... Toutes. Comme un mouvement de répulsion que je n'explique pas. Je me suis dit, avec quelques-uns, « ils sont plus fins que d'autres, ils vont pouvoir me comprendre, voire m'accepter sans masque ». Mais non ... Est-ce la béance de mes souffrances qui a fait peur ? L'intensité de ma lumière qui a effrayé ? Ces gens comme moi, on les aime de loin... On sait parfois le contour de leurs souffrances, le vide dans leur vie... On devine ce que pourrait leur apporter une présence simple et sincère mais on se tient à l'écart. J'en ai énormément souffert dans ma vie... Vraiment beaucoup. Car je n'ai jamais compris et ne comprends toujours pas... C'est la raison pour laquelle je me suis bien mieux entendu avec

mes patients avec lesquels, pour certains, cet espace d'intimité symbolique s'est créé dans l'interstice de nos échanges ou chacun a accolé des bouts de soi, de sa propre histoire, de sa vision unique de la vie... Un tissu unique et inviolable, authentique même s'il restait brut... Je me suis contenté de ça une grande partie de ma vie, Padre...

— Je comprends mon fils, je comprends... Comme ton témoignage me permet de mieux comprendre le Christ : guérisseur pour celles et ceux qui ont cru en Lui, véritable Sauveur pour les pieux, maître simple, accessible, au service des autres, amical, et en même temps si parfait pour ses disciples qu'Il a créé chez presque tous je crois cet antagonisme en nous : espérance et peur... Il a été aussi une menace pour certains, déjà dans les prophéties, rappelle-toi le massacre des Innocents... Et que dire de sa vie publique qui a bousculé l'ordre établi en son temps : l'un des tout premiers gilets-jaunes !! »

Emilio rit de bon cœur de la boutade bien placée de son père spirituel.

« C'est bien le Fils de l'Homme qui aime chacun de nous infiniment et qui peut tout sans pour autant tout le temps le faire... Ce Christ qui fascine encore, même plus les athées que les croyants, et parfois plus les adeptes d'autres religions que les chrétiens eux-mêmes. Sujet de mille théories plus délirantes les unes que les autres... Parfois j'en suis profondément triste et choqué et d'autres fois, j'en suis aussi amusé, fils... Car ceux qui le tournent en dérision ou en ridicule ne se rendent même plus compte qu'ils pensent tellement à Lui, parlent tellement de Lui, sont tellement obsédés de tout de Lui qu'ils le placent aussi au centre de leur vie... Te souviens-tu de ce passage de l'Évangile sur la femme adultère ? : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! »⁵. Ces extrémistes s'en vont tous reconnaissant implicitement à la fois qu'ils sont pécheurs et Le Verbe incarné. Seul Celui qui reste est sans péché et, en plus d'être pur, Il est tout miséricordieux en honorant de Sa divine Présence cette femme adultère rejetée de tous et en lui pardonnant sa faute, en plus ! Incroyable, notamment à l'époque... Ce charpentier qui a travaillé le bois toute Sa vie jusqu'à donner sa pleine noblesse à ce matériau dans l'agonie de Sa Croix Rédemptrice, probablement plus malléable encore que certains cœurs fermés à Sa Parole... Enfin, pour en revenir à ce que tu racontes, je veux te dire que ces personnalités atypiques, comme toi, ne laissent jamais indifférent et le juste milieu existe peu ou pas...

— C'est trop pour moi, Padre, ne me comparez pas au Christ. C'est Dieu

quand même, hein ! Moi je suis juste un psy...

— Je ne te compare pas à Lui, que crois-tu ? Je dis juste que je comprends mieux le Christ au travers de ton témoignage... Va falloir que tu confesses ce péché d'orgueil, fils ! » dit le Père en collant quelques tapes amicales sur la joue d'Emilio, un peu comme le faisait en son temps Padre Pio.

« Et puis il y a eu des voleurs, mon Père. Ce sont celles et ceux qui ont arraché ce que je leur ai offert gracieusement. Incroyable. Combien m'ont dérobé, parfois non sans violence, l'amitié, l'estime, l'aide que je leur donnais sans rien attendre en retour. Que d'ingrats ! Ma présence à été pour certains le meilleur antidote à leur sentiment de rejet, d'abandon, d'infériorité. Une présence simple et imparfaite vaut mieux qu'un idéal lointain et absent. Le Christ a bâti son Église sur des faibles, des cabossés, des râleurs et j'en passe. Il était pragmatique et sincère jusque dans cette démarche. Certains se sont détourné de Lui, d'autres l'ont trahi, eh bien, nous avons là un autre point commun. Je repense à celle que j'ai longtemps considérée comme une amie qui a violé le sanctuaire de ma valeur confiance. Je l'ai aidée à s'installer en tant que psy, à se faire un nom, je lui ai envoyé des patients et un jour où je lui ai dit non pour une bricole, par manque de temps et de santé, cette enfant gâtée a retourné tout son mépris contre moi. J'ai vu nettement l'enfant pourrie qu'elle a été et à qui ses parents n'ont jamais dit non. Sa mère me l'avait dit une fois... Et elle-même aussi l'avait déjà reconnu. Elle a cherché à me discréditer auprès de tous, révélant des secrets qu'elle a pu reformuler à sa sauce, créant et alimentant sans raison des conflits avec d'autres pour me nuire et me punir... Je lui ai demandé pardon pour le mal que je lui avais fait, de ne pas avoir été présent une fois pour elle. Elle est restée sur une position haute, impossible pour elle de réagir autrement qu'avec son ego... pauvre d'elle ! Et de moi car tant de mal elle m'a fait, encore aujourd'hui, alors que les années sont passées... C'est sans doute la personne qui m'a fait le plus de mal dans ma vie. Tant de méchanceté gratuite, de jalousie... Je n'ai jamais compris ça. Si tu envies la situation de quelqu'un, réjouis-toi pour lui ou inspire-toi de lui pour réussir, hein ! ! Souhaiter que l'autre perde ce que tu convoites est une démarche d'une imbécilité que je ne comprendrai jamais... Et d'une violence... L'énergie déployée pour détruire ! ! Et si tu l'utilisais pour construire ? Tu n'aurais plus le temps de te plaindre, de critiquer : tu deviendrais créateur et donc responsable. C'est ce que m'a dit un jour un patient addict au cannabis : tout le monde devrait être entrepreneur, pour prendre confiance en soi ! ! Mais oui ! Il était d'une grande résilience et nos discussions étaient

passionnantes !! Pour un mec du bâtiment, beaucoup auraient pris des claques dans leurs préjugés ! Issu d'une famille avec de multiples traumatismes, il avait réussi à s'accrocher à la valeur travail et était à la tête de sociétés de construction avec un chiffre d'affaires qui dépassait le million d'euros. Ah Padre, cette méchanceté gratuite restera toujours une énigme pour moi... Même si j'entends qu'elle peut être le fruit du Malin. Il peut me faire de la peine celui-là dans tous les sens du terme : quand il me fait souffrir par ses manigances et quand je pense à ce qui le conduit à tant de malice, trop peu d'amour reçu ou plutôt refusé... car il est lui aussi aimé comme tous par le Créateur. Ego.

— Eh oui, mon fils. Tu as tout compris.

— Et vous savez, mon Père, plus j'avance en âge et plus je parviens à comprendre ces âmes en peine... Et plus celles-ci sont dures et injustes avec moi, et plus j'arrive à être indulgent. Peut-être est-ce une défense, pour justifier psychiquement la nécessité de me contenir. Je ne sais pas... Mais je vois leurs mécanismes défaillants, ceux-ci mêmes qui les conduisent à ce genre de comportements et d'attitudes égotiques malicieuses... Vous le direz mieux que moi mais je crois que le Seigneur a dit : « J'aime les hommes, je n'aime pas le péché ». Eh bien, j'ai touché du bout des doigts cela, je crois. »

Note de l'éditeur (issue des notes du Père Patricio) : « À ce moment de l'échange, je regarde Emilio et le vois comme je ne l'avais jamais vu, même enfant : son visage exprime une profonde tristesse, un mélange d'incompréhension comme l'une des rares énigmes non résolues par ce chercheur humain et une mélancolie proche du désespoir qui montre davantage la peine viscérale, qui jaillit du fond des tripes du mourant face à moi. J'essuie une larme qui coule sur la joue de mon fils et je le serre dans mes bras. »

De retour dans l'ici et maintenant, le Padre, après un petit temps de silence lié à l'émotion qui l'envahissait de nouveau, retrouve contenance et partage à Victoria et Fernando :

« Les enfants : cette confiance est sans doute la blessure la plus douloureuse exprimée par votre père... Je crois que cela l'a soulagé de la partager à quelqu'un car il la gardait au fond de lui depuis toutes ces années. Même les personnes les plus lumineuses ont leur part d'ombre et votre père, souvent idéalisé par ses patients, peut-être même par vous jeunes gens, voulait laisser

trace de ses plaies les plus profondes pour redonner pleine humanité à la légende du psy exceptionnel qui le précédait. C'est peut-être justement parce qu'il était un humain blessé qu'il était bon accompagnant... Vous connaissez le dicton : « L'habit ne fait pas le moine ». Mais j'aime à ajouter que le moine portera d'autant mieux la coule si son cœur est façonné par l'esprit monastique. »

Le Padre sourit de sa petite boutade langagière digne des métaphores les plus fines d'Emilio. Fernando et Victoria regardent dans le vague ; le message les pénètre.

« Il est temps que je rentre les jeunes. Je suis à vélo et je crois que la route va être... périlleuse.

— Restez Padre, la chambre d'ami est prête.

— Demain Victoria, si tu veux bien. J'ai besoin de rentrer ce soir et j'ai à faire demain matin. Je vous retrouve demain. Bonne nuit les enfants.

— Ça fait du bien de vous avoir Padre ! » dit Victoria face au regard froid de son frère.

La piquette, la piquette !! Ça fait mal !...

Le trajet a été plus long que prévu avec cette neige verglacée. Le Padre se réchauffe les mains comme il peut. Par choix, et par habitude, le chauffage de sa chambre est coupé pour économiser l'énergie mais il se dit qu'un radiateur allumé aurait sans doute été plus efficace qu'une bougie pour réchauffer ses mains glacées. Les gants l'ont peu protégé du froid glacial parisien auquel il n'est plus habitué depuis longtemps ; en Argentine le froid lui semble différent... Au moins à cet instant. Tout est parfois idéalisé lorsque le réel est plus inconfortable que le fantasmé.

Le prêtre se trouve fatigué : son reflet dans le fond d'eau de l'évier avec laquelle il fait une petite toilette lui renvoie probablement la tristesse d'avoir enterré son fils spirituel, son ami. Son travail auprès de Gabin et Sasha, ces

derniers mois, l'ont aussi beaucoup éprouvé par les allers et retours en province, les échanges avec les uns et les autres, les recherches, les comptes-rendus à rédiger... Et puis il n'est plus tout jeune Patricio. Sa bonhomie habituelle contraste avec le doute qui l'assaille à ce moment : Fernando saura-t-il ouvrir son cœur pour recevoir ce lourd secret ? Comment transmettre en plus cet héritage spirituel à ces mêmes et au monde ? En a-t-il encore l'envie, l'énergie ? L'enthousiasme et l'espérance du sage homme apparaissent plus ternes ce soir... Et ce n'est pas une habitude pour le vieil homme qui cultive ces talents depuis toujours. Une prière à Marie pour le ragaillardir et ne pas laisser porte ouverte au Démon pour gangréner cet état, et le Padre reprend quelques couleurs et son sourire intérieur.

En se glissant dans le lit en douceur entre sa sciatique indécrottable depuis plus de vingt ans et ses mains encore endolories, il se sent appelé à lire un passage d'un échange qu'il a eu avec Emilio sans savoir pourquoi... Peut-être ce secret à propos de Fernando... Inconsciemment... Et il ouvre son recueil à l'endroit même du début de cette partie : la main de Dieu qui le guide ? Il sourit à cette pensée car, en Argentine particulièrement, la main de Dieu a une toute autre référence que celle qui est la sienne à ce moment-même.

Emilio, cesse tes facéties mon garçon ! se murmure à voix basse et amusé l'homme d'Église.

Leur nouvel ordre mondial, extrait de : Sur les chemins du retour...
Conversation enregistrée le 13 mars 2022 à l'hôpital Pitié-Salpêtrière, Paris.

« On est dans une société où les gens qui se posent des questions sont des complotistes, où les gens qui n'ont pas d'avis sont des fades, là où on pourrait considérer que celles et ceux qui questionnent sont peut-être d'utiles curieux et que ceux qui sont plus silencieux sont peut-être des tâtonneurs humbles. Et ceux qui ont le plus de commentaires, de fans sur les réseaux sont les plus reconnus, respectés, admirés, mis en avant, alors même que très souvent, ils font n'importe quoi ! Non mais vous avez vu cette jeune femme qui vend l'eau de son bain ? ? Et on la voit partout à la télé. Oh ? ! On est où là ? ! Des enfants meurent de

faim, il y a des exactions partout sur le globe, le changement climatique qui nous croque à grande vitesse et y'a ce genre d'individus adulé pour des conneries ? Ah pauvre monde... Là on peut parler de pathologie mentale mais comme elle est entretenue voire incitée et suscitée par certains, nous créons un système globalisé qui repose sur la folie. Un peu comme si nos anticorps aidaient des tumeurs cancéreuses à se développer... Incroyable ! Et puis ce virus... Puis cette guerre en Ukraine... Et l'inflation galopante... Qu'auraient dit des Coluche ou des Balavoine en 2022 ? Ils auraient été les rois des complotistes ! ! ! Alors qu'ils portaient la parole, en leur temps déjà, de millions de Françaises et de Français. On ne dit aujourd'hui qu'un infime pourcentage de ce qu'ils disaient ouvertement à l'époque et on est qualifié de complotiste... Incroyable, la France ! Nombreux sont les humoristes et d'autres à penser comme moi même si peu s'en défendent publiquement : l'expression libre a foutu le camp ! Regardez les sketches des Inconnus, ce trio d'humoristes français des années 90 si vous ne connaissez pas, Padre, et voyez s'il serait possible de proposer le même humour, sur les mêmes sujets, avec le même ton aujourd'hui ; je n'y crois pas. Comme quoi, tout est une question de point de vue, de temps, d'époque, tout est relatif comme disait Einstein... La fameuse *intelligentsia* française ou plutôt la dictature de la pensée unique et du conformisme... Et ceux-là se revendiquent des Lumières ? Elle est éteinte la leur, la langue dans la poche ou dans le cul des dirigeants ! ! Nous autres en Amérique latine, avec ce qui s'est passé au Chili et en Argentine, on a payé au prix fort le fait d'avoir ouvert notre gueule comme le dit fort bien mon compadre Miguel Benasayag⁶. Nous enviions les Français depuis chez nous pour votre culture de l'indiscipline, de la contestation... Mais ceux-là même qui ont créé cette culture soixante-huitarde sont sous doute les mêmes qui, aujourd'hui, dressent ces Français jusqu'à l'obéissance extrême par l'épuisement... Pas de pass sanitaire, pas de vie sociale. Pas de vaccin, pas de boulot. Mais pas de vaccin... pas de COVID ! ! Incroyable n'est-ce pas ? Cette vague exceptionnelle de personnes contaminées assez fortement en début d'année par un variant, notamment pour les tertio vacciné ! ! Le premier vaccin au monde administré à triple dose qui rend encore malade ! ! Ah... Et cette guerre ukrainienne malheureuse ! Comme toute guerre, les civils en paient le prix fort, toujours. Est-ce que la guerre fait moins de dégât humain en Lybie ? Les bombes américaines sont-elles moins dangereuses en Irak que celles des Russes en Ukraine ? Le génocide des Ouïghours en Chine, où des dizaines de milliers d'humains au bas mot sont déportés ou tués, est-il moins dramatique pour les médias européens et les dirigeants ? Je pose des questions, hein, car on

n'en parle pas à la télé de tout ça. Les mêmes faits interprétés différemment selon qui les commet et qui les commente. Entendez-bien Padre : je ne dis pas que la guerre ukrainienne n'est pas grave. Je dis que toute guerre est un drame humain et que je m'étonne que les médias choisissent celles qui sont dignes que le Français moyen mette un drapeau ukrainien sur sa photo de profil sur les réseaux sociaux en guise de soutien, et celles qui restent médiatiquement sous silence ou qui n'ont pas même trente secondes d'informations qui leurs sont consacrées, ou alors sans l'impartialité qui incombe aux vrais journalistes qui n'existent plus aujourd'hui ! Les plateaux-télé grouillent d'influenceurs, de marionnettes, de pseudo « libres-penseurs » mais pas d'esprit critique ou d'esprit futé. Bref, trop de cervelle et peu de *cojones* mon Père. Pardonnez mon vocabulaire, hein !

— Que de colère dans tes mots fils, je...

— Et ça ne s'arrête pas là ! Le pays, par les médias, est totalement clivé : c'est blanc ou noir maintenant, la demi-mesure n'est plus considérée. Comme je le disais tout à l'heure, le questionnement, la prudence sont parfois vus comme de la tiédeur. Si je ne suis pas adhérent à une association féministe, je suis un porc. Si je ne clame pas haut et fort que je suis contre le racisme, je suis qualifié comme tel. Si je ne défends pas les droits des homosexuels, je suis conservateur. Eh oh ! ! Depuis quand dois-je justifier, et à qui, mes opinions ? Ce n'est pas parce que je ne relaie pas les chiffres des féminicides en France que je suis un porc en puissance ! Je respecte les femmes dans le cadre de ma sphère professionnelle et intime et cela ne regarde que celles avec qui je travaille ou j'échange. Nous sommes *machos* en Argentine mais ce n'est en aucun cas contraire au respect de la femme, on la considère. Vos gosses qui font la guerre avec des *hashtags* sur les réseaux c'est bien, mais dans le réel, interviennent-ils dans la rue quand une femme se fait agresser ? Et dois-je me sentir absolument obligé de dire, dans chaque conversation, que je ne suis pas homophobe ni raciste, « la preuve, je suis étranger » ou pire encore, « j'ai des amis *gays* ! ». On devient les juges les uns des autres et je vous le dis, gare à la société que l'on crée, cela me rappelle fortement un roman de science-fiction qui n'en a que le nom aujourd'hui : *1984*⁷. Et attention à la revendication de toutes les singularités, de tous les atypiques car c'est ce qui pourrait bien causer plus de communautarisme et de division dans la société. Nos différences doivent nous unir car comme le dit le grand Christophe André, nous sommes

interdépendants⁸ ! Et bienheureux sommes-nous car nous dépendons, de par nos fragilités et nos compétences, les uns des autres ! Différents, oui ; ensemble, indispensable ! Allez, cadeau pour le slogan à qui saura défendre ces opinions.

— Emilio, je ne te connaissais pas aussi... Je cherche le mot juste... Engagé, oui mais ça je le savais et cela fait partie de vos gènes en Argentine. Tranché... Oui et non, car tu mets aussi de la nuance dans ce que tu défends, justement même si au premier coup d'œil, des sots pourraient s'y méprendre. Réfléchi... Mais là-aussi, je ne suis pas surpris que tu aies un avis et une opinion sur le monde qui t'entoure...

— Authentique ?

— Oui. Authentique me paraît bien car il y a un côté brut et en même temps réfléchi justement. Il y a un côté engagé et tranché, et prudent et nuancé aussi. L'authenticité ressemble à tout cela : un côté vrai, qui ne ment pas et qui fait avec sa fragilité et sa propre nature sans artifice aucun, qui est ce qui est sans chercher à paraître... Comme une belle fleur, tiens ! Je ne vais pas te faire de la théologie ou de la philosophie maintenant car je veux juste te partager ma surprise quant à cette colère que tu exprimes : tout ce que tu décris là peut être une source légitime de colère. Qu'en fais-tu, fils ? La laisses-tu te manger de l'intérieur ? T'égare-t-elle sur le chemin ? Est-elle un carburant qui te conduit à une voie de justice, pour toi, pour ta communauté ? Tu sais, le Christ exprimait cette forme de saine colère parfois : dans l'Évangile, on y parle d'une scène où il s'en prend à ceux qui font du Temple un lieu de commerce et, si nous ne savons pas aujourd'hui qui s'était positionné comme Lui et comment, nous savons que Lui a eu le courage de le faire en bousculant justement l'ordre établi. La colère saine peut conduire à de belles actions. Ça résonne comment en toi ?

Note de l'éditeur : la réponse d'Emilio à la question du Padre restera secrète. Emilio ne voulait pas qu'elle apparaisse dans son recueil car il voulait laisser sa pleine liberté à chacune et chacun. Les lecteurs et lectrices pourront ainsi lire cette question comme si elle s'adressait directement à eux en cet instant précis où ils la liront.

Certains seront frustrés de ne pas avoir l'avis du psy sur cette question, d'autres comprendront parfaitement ou s'en fichent royalement ; ce qui comptait pour lui, dans cette partie, est davantage l'espace offert à tous pour pouvoir se questionner librement, en lucidité et dans un discernement libre et

éclairé. Et surtout : que les âmes qui ne s'étaient jamais posé cette question aient la chance de se laisser percuter par elle... »

Les paupières du Padre se ferment pour de bon ce soir : le sommeil aura eu raison de son envie de lire ce chapitre en entier.

3 décembre 2022 : sur les quais de Seine vers 6 heures 30 du matin...

Fernando n'a pas fermé l'œil de la nuit et il peste contre cet homme d'Église à qui il en attribue la faute.

Tout ce qu'il remue sur mon père... Il semblait bien plus sympa et à sa place quand on l'avait rencontré pour la première fois avec Victoria !

Ces pensées parasites l'accompagnent dans son *footing* matinal qui est un enfer : ses jambes peinent à le porter, son souffle est court et saccadé et ses foulées instables et irrégulières. Il ne pense pourtant pas une seconde que ces pensées peuvent aussi nuire à son activité physique ! Bon, la neige ici-et-là et le verglas à d'autres endroits n'aident pas non plus le sportif du jour.

Fernando se sent bizarre : cette colère qui le ronge, ce sentiment d'étrangeté qui l'enveloppe depuis quelques jours, c'est comme si une partie de lui cherchait à lui dire quelque chose qu'il n'arrivait pas à comprendre. Quelque chose le dépasse et le travaille en même temps... Il le sent dans son humeur et dans son corps, mais il ne sait pas encore de quoi il retourne.

Et puis merde !

Le jeune homme arrête son calvaire, pose ses mains sur ses genoux et se rappelle au même moment que c'est la plus mauvaise posture pour un *joggeur* pour retrouver son souffle. Il se sent détraqué et peine à trouver la bonne position qui lui était jusqu'ici habituelle : s'agit-il juste de posture ou de bonne place ?

À défaut du retour des réponses automatiques habituelles, il marche. Un petit bistrot attire son attention par la lumière chaleureuse qui l'éclaire de l'intérieur et cette jolie serveuse qui s'active pour accueillir les lève-tôt. Il entre et se laisse bercer par *The shadow of your smile*. Un classique intemporel revisité par tant d'artistes mais la version qu'il entend est de loin sa préférée et la meilleure selon lui : celle interprétée par Ray Barretto en 1966⁹ ; un délice pour les mélomanes.

« Monsieur ?

— Euh...

— Je reviendrai quand il sera décidé ! »

Bim ! Le répondant de la serveuse sidère le jeune homme et, comme toute surprise, *freeze* sa colère en forme d'impuissance.

En reprenant un peu de contenance et d'audace, Fernando riposte :

« Vous offrir un café, c'est possible ?

— Tu es à Paris ici ! Les cagoles, c'est dans le sud et les michtos, c'est plutôt tard dans la soirée ! »

Re bim ! Fernando est stupéfait de cette méfiance extrémiste de cette jeune femme ; il ne préfère pas insister de peur de passer pour un harceleur. Il tourne les talons et repart un peu sonné chez son père.

Il ne reconnaît pas cette société dans laquelle, pourtant, il évolue et dont il est un peu le fruit. Les valeurs qui l'ont construit semblent tellement dissonantes avec ce qu'il vit ici et il se demande s'il ne vient pas d'une autre planète. Il sait que son père était spécial, avec une histoire spéciale, d'une culture spéciale et d'un pays spécial, mais quand-même !

Il se rend compte que sa colère a été froidement balayée par le tempérament fort d'une jeune femme, et il commence à se dire que cette colère qu'il pensait être un ouragan ressemble peut-être plutôt à un nuage gris vite dégagé par une bourrasque tempétueuse.

Le beau brun s'arrête dans un autre bistrot et cette fois-ci, il s'adapte aux us et coutumes du coin en commandant son petit déjeuner en levant le doigt et en

ajoutant « un p'tit déj » négligemment et sans politesse aucune. Le café, le croissant et le jus de fruit arrivent cinq minutes plus tard sans mot aucun et tout semble dans l'ordre. Même si c'est un ordre qui semble chaotique, l'équilibre est respecté.

Étrange, ce monde...

Le Padre se réveille sur un étrange cauchemar digne de l'Apocalypse de Saint Jean : les chaînes d'info saturaient les esprits d'images violentes où des foules étaient tabassées par des militaires, et même embarquées on ne sait où ; un immense tremblement de terre avait fait des dizaines de milliers de victimes sur la côte Ouest américaine et la famine semblait avoir frappé tout le globe de sorte qu'il ne semblait plus y avoir de différence majeure entre le Sud et le Nord. Ce mauvais songe secouait d'autant plus Patricio qu'il se répétait de plus en plus souvent ces dernières semaines avec quelques variantes : parfois, une maladie improbable décimait la population mondiale et d'autres fois, il rêvait d'un homme affreux qui se révélait être un diabolique dirigeant de l'ombre qui faisait courir le monde à sa perte.

L'homme d'Église n'a jamais été un grand adepte de ce passage de la Bible. Il négligeait ce texte qu'il n'avait jamais pris au premier degré ; alors il se demandait aujourd'hui ce qui pouvait influencer son psychisme pour faire ce genre de rêve : les médias, par le flot d'info de ce style en continu ? Le monde tel qu'il est ? Les échanges avec Emilio ? Une peur de l'esprit ? Sa lecture de la veille ? Un songe insufflé par l'Esprit ?...

Le Padre balaie rapidement ce mauvais rêve de son esprit et poursuit son réveil par son rituel habituel de prières ; rituel qu'il observe scrupuleusement depuis qu'il est ordonné : rien ne l'en a détourné pas même quand il a été fort malade. Cette demi-heure est un moment précieux pour prier les Saints Célestes et pour celles et ceux qui aspirent à cette sainteté sur terre.

Il va profiter de la matinée pour relire le rapport qu'il a officiellement transmis il y a plus d'un mois à propos de Gabin, ce Français revenu de l'autre rive après

un coma de plusieurs dizaines d'années. Est-ce un miracle ? Ce retour à la vie terrestre sera-t-il considéré comme tel par l'institution Église ? Le Padre a fait son travail avec rigueur et il attend impatiemment un retour prochain du Vatican.

Ce Gabin l'a fasciné : cet homme de sa génération s'est réveillé d'un coma de près de trente ans après avoir perdu sa famille dans un tragique accident de randonnée en montagne. Il a été l'unique rescapé. Lorsque le Vatican l'a missionné pour enquêter sur le sort de Gabin, il avait ces seules informations au préalable et il avait déjà été ébranlé par celles-ci. Quel homme peut survivre à ce genre d'atrocités et si oui, surtout, comment ? Avec quelles séquelles et ressources ? Il avait étudié un peu la médecine et la philosophie, les sciences humaines, indispensables pour ce genre de mission pour lesquelles il était engagé depuis quelques années, avec d'autres spécialistes connus, reconnus et légitimés par l'Église. Il connaissait aussi un peu le concept de résilience, les grandes lignes des neurosciences et la fameuse plasticité cérébrale, et il savait donc que le cerveau humain était capable de prodiges. Par la grâce de Dieu en plus, des humains défiaient les limites de la science et de ses plus fervents défenseurs. Pour autant, ce n'est pas le cas de tous, du moins, pas à la même hauteur. Qu'allait-il en être de ce Gabin ?

Patricio relit son rapport même s'il ne peut plus le modifier. Il a une grande responsabilité pour ce que l'Église va décider du sort de ce Français même si, en homme de foi, et il ne l'oublie pas, les hommes qui la composent sont épaulés par le « Big Boss »¹⁰ comme l'appelle un autre humain qu'il a eu la chance de rencontrer.

Sa note de synthèse ne le satisfait toujours pas :

« La mission confiée pour évaluer le caractère miraculeux de la guérison, a priori spontanée de monsieur Gabin Jolin, sorti du coma le 12 janvier 2019 sans qu'aucun praticien en médecine connu et reconnu ne puisse établir un lien causal et évident avec leur science, reste également opaque pour nous, avec les informations disponibles à ce jour par l'équipe en charge de ce dossier dont je suis responsable.

Le médecin-psychiatre laïc, l'assistante de service social, le journaliste local et le prêtre du diocèse en question missionnés en première intention par l'Évêque, n'ont pu rencontrer monsieur Jolin.

En effet, monsieur Jolin, après maintes relances pour établir une première rencontre, a accepté une unique entrevue avec moi dans un « lieu neutre » (dixit monsieur Jolin), à savoir au Casino d'Yport (en Seine Maritime, France) où il a pris ses habitudes depuis sa sortie du coma. Monsieur Jolin dit avoir fui les « médias qui me harcelaient » à Mers-les-Bains où il vivait avant son accident de randonnée. C'est la raison qu'il met en avant pour expliquer son déménagement.

Il a accepté cette rencontre avec moi car je vivais en Argentine au moment des faits et qu'il fait davantage confiance à une personne qui n'a pas entendu parler de son histoire qu'à toutes celles qui ont pu avoir des informations en France. Peut-on poser l'hypothèse que cette forme de confiance accordée à une personne loin de ce fait d'actualité, en contraste avec la méfiance manifeste envers celles qui ont potentiellement entendu parler de cette histoire, montre un intérêt caché pour sa guérison ? Comme un défi de plus pour nous qui avons à objectiver un fait d'apparence naturelle pour conclure potentiellement à un caractère surnaturel ? Existe-t-il un désir sous-jacent, inconscient, à cette confiance accordée au jésuite que je suis ? Le médecin-psychiatre de l'équipe n'a pas d'autre réponse que cette hypothèse formulée collectivement.

La rencontre a duré à peine une heure et, dans ce court temps, ce que l'on pourrait appeler plus spécifiquement un entretien ressemble davantage à des bribes de conversation que je dépose ici comme un *patchwork* dont les coups d'éclat apparaissent autant comme des idées que des hypothèses.

Le frein majeur est que monsieur Jolin, en plus des médias et de son environnement de vie d'avant accident et d'après sortie du coma, semble fuir aussi la réalité ordinaire dans ce qui ressemble à une addiction aux jeux d'argent, au tabac, à l'alcool et peut-être au sexe, malgré un âge avancé pour cette pratique notamment. Sur l'heure que m'a accordée monsieur Jolin, j'ai observé qu'il a fumé dix cigarettes et bu deux verres de whisky (il était 14 heures 30 !). Quelques appels ont dérangé notre échange et, à plusieurs reprises, le concerné a pu dire à ses interlocutrices, visiblement nombreuses et différentes : « je te rappelle ma petite chérie », « on se recontacte ma belle » ou encore « je te ferai le jeu de la langue ce soir, promis ». Au vu du traitement spécial accordé à monsieur par l'équipe de ce lieu consacré à l'argent, il semble qu'il soit un habitué et un client privilégié. Un serveur a pu dire à monsieur Jolin : « Je mets ces verres sur votre compte, monsieur ? ».

Monsieur Jolin, à la question naïve de brise-glace de début d'entretien :

« Comment expliquez-vous ce mode de vie après ce retour miraculeux de votre long coma ? », répond, en crachant sa fumée de cigarette vers mon visage, « comment vivriez-vous sans ceux qui constituaient votre famille ? Votre raison de vivre ? Dans un monde où tous les repères ont changé, un monde qu'on ne reconnaît pas... » Les éléments de l'enquête sociale portés à notre connaissance convergent vers une forme de syndrome de « James Dean », comme le psychiatre aime le nommer trivialement, qui calibre avec la réponse de monsieur Jolin, sur les conduites à risques légitimées selon lui par ces « pertes de repères » qu'il évoque. J'ose pour autant ce qui sera la seconde et dernière question : « Pensez-vous être un miraculé ? ». L'intéressé éclate de rire et me foudroie d'un : « Vous vous foutez de moi ? Miraculé de quoi ? Je viens de vous dire que plus rien ne me raccroche à ma vie d'avant, rien. C'est un enfer pour moi ! ! Je suis incapable de dormir plus de quelques heures car les douleurs musculaires me harcèlent. Des muscles atrophiés par des années d'immobilité, associées à mon âge, ça donne quoi à votre avis ? L'alcool anesthésie ma souffrance physique et je trompe la solitude avec des femmes... Pas pour ce que vous croyez ! Ça marche plus pour moi... Y'a bien des jeux mais c'est plus pour avoir de la compagnie... Parce qu'avoir de la compagnie « normale », c'est plus difficile pour moi, ce « miraculé » qui devait à chaque fois raconter sa vie à ces dames intéressées ou curieuses. Et puis en plus, malheureusement, c'est aujourd'hui plus simple d'avoir ce genre de compagnies coquines que des êtres équilibrés qui aiment tailler une bavette comme on disait dans le temps ! Et ces foutues douleurs relationnelles ne sont pas le pire ! ! Les cauchemars... Qui peut m'enlever les images incrustées dans ma tête des miens qui chutent dans le vide... Et leurs voix... Cette scène m'a rendu dingue... Ils m'ont filé des neuroleptiques tellement je déraillais. Ces médicaments m'épargnent cette torture psychique quelques heures mais changent mon comportement : le jeu d'argent... La psychiatre que je vois confirme que c'est lié à cette molécule que je prends... Cette putain de molécule qui peut provoquer des comportements addictifs ! ! Vous le croyez, ça ? ! Alors voyez-vous, mon père, je n'ai pas choisi cette vie-là, ni de quitter celle d'avant. Et je ne suis pas assez lâche ou courageux pour mettre fin à mes jours... En tout cas franchement. Alors peut-être que je me détruis à petits-feux, que c'est une forme de suicide doux mais cette vie me permet de fuir une brutalité sans nom que vous ne connaîtrez jamais ici-bas. Vous savez tout à présent mon père, laissez-moi ! »

Y'a pas, je reste sur ma faim... C'est l'écrit raté ou cette non-rencontre frustrante ?

« Alors beau-gosse, le charme argentin n'a pas opéré ? »

Victoria est morte de rire à ce que vient de lui raconter son séducteur de jumeau. Ses insuccès la font toujours rire car Fernando est persuadé, depuis qu'il est adolescent, d'être un beau ténébreux dont le charme ravageur n'est pas apprécié à sa juste valeur par la gent féminine. Et il enchaîne les désillusions avec ses conquêtes sans parvenir encore à analyser que le problème ne vient peut-être pas des femmes qu'il veut séduire, mais de ce qu'il croit de dissonant sur son charme.

« Tu te souviens de ce que disait papa à ce sujet, *Nando* ? » dit Victoria avec le petit surnom affectueux qu'elle répète à son frère, particulièrement quand il est malheureux. Le charme n'est pas une question de physique. C'est plutôt une forme de charisme naturel... Charisme ne signifiant pas force, pouvoir, attraction. Juste incarner ce que tu es, comme tu es, sans forcer. Pour ça, faut que...

« Je sois à l'aise avec qui je suis, je sais, je connais la chanson ! Je suis le fils d'un homme solaire qui m'a fait de l'ombre et m'a empêché de croître comme j'aurais aimé !

— Ne dis pas ça, Fernando ! Il ne t'a jamais empêché de quoi que ce soit, au contraire. Il t'a aidé, même si c'était en te taquinant, à te connaître. Tu le disais même quand tu étais ado : le travail sur l'estime de soi aide, toujours. C'est juste que tu n'as jamais aimé qu'il te lise à livre ouvert mais c'est un père, c'est normal. S'il t'avait abandonné, t'aurais pensé quoi ? Tu vois, on en revient au charisme naturel de papa : accepter de te montrer comme tu es, avec tes failles. Si tu les reconnais et les acceptes, mieux, si tu les aimes, les autres les verront comme toi tu les vois et si certaines filles n'apprécient pas, ce sera du temps de gagné et de la souffrance en moins.

— Et maman alors ? »

La logorrhée de Victoria se tarit. Fernando, sensible aux contrastes, perçoit intuitivement comme un problème.

« Qu'est-ce qu'il y a ma sœur, tu ne dis plus rien.

— Si... si, si. Maman, bah... » *Ding Dong*. Tiens, ça sonne. Le Padre déjà ? *Sauvée par le gong, c'est le cas de le dire*. Victoria part ouvrir.

Une erreur, étrange... Les gens connaissent le lieu et c'est rare de se tromper ici. Victoria n'aime pas trop cela et elle est saisie d'un sentiment d'inquiétude sans savoir pourquoi. Fernando monte se doucher, se retourne vers sa sœur et lui lance :

« Je me douche, je descends et tu lâches enfin le morceau sur maman. Ça fait trop longtemps que ça dure. »

Victoria répond du tac-au-tac :

« Oui *Nando*, ça fait trop longtemps que ça dure. Le Padre va te raconter ce midi, c'était prévu... »

L'intuition de Fernando se transforme en réponse claire, et la réponse claire de sa sœur se fond en relâchement total dans son corps : sensation totalement nouvelle qui le fige sur place d'étonnement, autant qu'elle ouvre en lui ce qui semble être un espace encore inconnu et infini... Quelque chose se libère.

« Je me libère tout de suite, Padre. »

Padre Patricio, derrière sa bonhomie de vieux jésuite, dégage une autorité charismatique à laquelle peu savent dire non. L'âge, la fonction et l'histoire de ce prêtre en rajoutent peut-être un peu aussi.

Le séminariste en stage dans cette communauté se prête au jeu de relecture proposé par le Padre sur une partie que peu d'hommes et de femmes d'Église connaissent : le développement personnel. Peut-être parce que c'est « tendance » et que les futurs prêtres y seront plus sensibles ou plus fins connaisseurs. Peut-être aussi parce que certains, vivant en communauté depuis longtemps, ne

prêtent plus attention à ce qui se joue dans la société civile par négligence, par manque de temps ou par les effets de la vie monastique.

« Et tu fais fissa fils ! Je suis attendu !

— Oui oui, mon Père. »

Le Padre s’amuse toujours un peu des effets illusoires et non moins réels de cette forme d’autorité par ascendance : effet illusoire car il sait que ce n’est qu’un levier de la psychologie sociale, et effet réel car cela n’empêche pas le jeune homme de s’activer pour répondre à sa demande. Comme on le dit en systémique : il y a l’indice dans la communication verbale et l’ordre dans le reste.

Et cette commande n’est pas anodine ; elle a même une double fonction : celle d’éduquer ce jeune séminariste prometteur à cette vague du développement personnel qui cause des dégâts. Et pour avoir un avis neutre à propos de l’opinion d’Emilio à ce sujet.

Sur le développement personnel, extrait de : Sur les chemins du retour... Échange entre le Padre et Emilio le 26 juin 2022, petit-déjeuner partagé en terrasse chez Sosa.

« Le développement personnel est comme cette loi française qui oblige les automobilistes depuis une dizaine d’années à avoir des feux de voitures allumés la journée pour être mieux vus. Bon, pourquoi pas... Toutes les voitures sont aujourd’hui équipées naturellement de ce système, c’est rentré dans les habitudes par la force de la loi même si à l’époque, je me souviens, il y avait eu une levée de bouclier des automobilistes et des motards notamment. On nous raconte que les feux diurnes sont moins puissants que les feux nocturnes, c’est vrai aussi. Cela optimise la sécurité routière, de leur point de vue. Sans doute, même si aucune donnée chiffrée n’existe. Vous allez me demander ou je veux en venir Padre, eh bien, la question que je me pose est la suivante : et la nuit, quand il est primordial d’être vu et de voir, qu’a-t-on fait ? Quand il est indispensable de voir et d’être vu, pas quand c’est optionnel, mais quand c’est une question de vie ou de mort, qu’ont fait nos dirigeants ? Pour lutter contre l’alcool au volant, les

drogues, le téléphone, ceux qui roulent sans permis ou sans assurance, on en est où ? C'est une métaphore, vous l'avez compris Padre mais c'est ce que je reproche à une aile du développement personnel : optimiser, potentialiser, toujours être au top... La dictature du bonheur qui crée tout l'inverse. Ça ressemble étrangement au néo-libéralisme ça non ? Faire briller ce qui se voit déjà, un peu ou nettement, mais que fait-on de ce qui reste dans l'obscurité, plongé dans les ténèbres ? Ceux pour qui c'est peut-être vital d'être cajolé, aidé, accompagné ? Les collectifs de psy qui se sont levés contre les forfaits de remboursement proposés par le Président français à l'aube de la crise vécue il y a peu vous le diraient mieux que moi, hein !... Pas d'accompagnement de personnes en grande souffrance au rabais et donc, pas de tarif au rabais et c'est normal. L'investissement, le temps, l'implication, la charge mentale et la responsabilité de celles et de ceux qui aident et portent ces âmes en souffrance doivent être aussi considérés au niveau financier. Prendre soin de l'autre ne doit pas être uniquement une question de coût, car prendre soin de l'autre est d'une valeur inestimable pour une société juste, équilibrée, saine. Bon je m'égare un peu... Je parlais du développement personnel : là aussi, pourquoi pas ? Mais, la thérapie pour ceux qui ont besoin, c'est nettement mieux. Parce que le développement personnel, comme son nom l'indique, aide une personne qui marche à courir et ça peut être utile. Mais il ne faudrait pas que le développement personnel remplace la psychothérapie parce qu'il ne faut pas confondre le superficiel et le profond, l'optionnel et l'indispensable, le pansement et la cicatrisation. Bref, il ne faut pas que nos dirigeants ubérisent le psychothérapeutique par du DP, comme le disent ces gourous, à toutes les sauces et que cela fasse disparaître ou s'amoindrir le goût du travail sur soi.

— Continue ton raisonnement, fils.

— Ces praticiens de développement personnel... J'adore la P.N.L¹¹ mais combien de ces praticiens sont incohérents voire délirants ! Un pré-supposé de la P.N.L dit que « la carte n'est pas le territoire » pour signifier, entre autres, que notre représentation du monde n'est pas le monde. C'est une représentation, un symbole, édifié à l'intérieur, façonné et filtré par notre culture, notre éducation, nos expériences... D'accord ! L'étude de la subjectivité humaine est passionnante et fascinante et ô combien utile dans nos métiers d'accompagnants. Et... Combien de ces fervents pnlistes qui revendiquent à tout va le respect de la carte du monde de chacun, qu'aucun modèle n'est moins vrai qu'un autre et qui, dans la réalité, rejettent celui qui croit en Dieu, car selon eux, il s'agirait d'un

dogme. N'est-il pas tout autant dogmatique de croire à des présupposés d'un modèle comme la P.N.L, ou la science sur laquelle on mise à tout va pour tenter de rationaliser, d'analyser, de décortiquer le monde ? La science réussit-elle à soigner tout le monde ? Non. Les miracles sont-ils le fruit de la science ? Non. Des praticiens m'ont rejeté quand ils ont appris que je croyais en Dieu, juste sur ça... Je leur disais parfois pour les piquer, que dans le développement personnel, il y a des chemins, et qu'en Christ, il y a le Chemin. Ah ça, ils n'aimaient pas les bougres ! Mais ces mêmes pseudo libres-penseurs scandent partout qu'il faut respecter l'autre, se montrer véritablement curieux de la vision du monde de l'autre... Ceux-ci pensent qu'un dogme n'est pas humaniste et j'en passe. Est-ce que croire en Dieu fait de nous des non-humanistes ? Je crois bien l'inverse aujourd'hui même si j'ai été aveuglé trop longtemps sur ce point. »

Le Padre laisse le silence faire bavarder son fils spirituel ; il sait que cette parenthèse est comme une respiration qui permet à la personne écoutée d'expirer tout son saoul.

« La science, pour avancer, utilise du vivant comme les animaux ou des hommes. Je mets de côté la question morale ici, même si elle doit être traitée avec discernement et rigueur. Ce que l'on appelle « l'expérimentation animale », qui fait évoluer la science, est-elle de l'humanisme ? Courage à celui qui veut en débattre avec moi, hein ! Maudits ces hommes qui disent que croire en un dogme est mauvais alors qu'ils érigent la science ou leur propre modèle du monde comme tel... Paradoxe de ces hommes. Et là, je m'attaque juste aux valeurs et aux comportements. Il y aurait tant à dire encore. Padre, vous avez aussi un doctorat en sciences sociales si je me souviens bien ?

— Oui, fils.

— Vous avez donc des bases en linguistique qui vont vous permettre de comprendre finement le raisonnement qui suit. Père, voyez comme la linguistique manipule bien plus que ce que le peuple imagine. Je vous donne deux exemples de ce qu'on aurait appelé oxymore dans votre jeunesse : une « retraite active » et « l'intérêt commun ». Bon, l'oxymore pour « l'intérêt commun » est peut-être un peu exagéré surtout que, de votre temps, j'en suis certain, il existait vraiment !

— Dis-donc toi !!

— Aujourd'hui, ce sont des concepts : concepts dans le sens où on ne sait pas

bien ce qu'il y a derrière et ils sont aussi et surtout des outils des puissants. Entendez ceux qui parlent toujours de l'intérêt commun : ce sont les puissants, très souvent. Plus en marge, aussi, les partis extrêmes. Les puissants aiment à parler de « l'intérêt commun » pour défendre leurs propres intérêts. Mais, c'est quoi au juste « l'intérêt commun » ? Demandez à cent personnes, vous aurez beaucoup de propositions différentes. Et si vous allez plus loin, demandez ce que ces cent mêmes personnes seraient prêtes à sacrifier pour leur vision de l'intérêt commun ; ce sera très probablement beaucoup plus que l'intérêt commun vu par des personnes avec des valeurs différentes. Conclusion : « l'intérêt commun » doit reposer sur un socle clair, le pacte social comme ils l'appelaient autrefois. Nos dirigeants doivent assurer l'équilibre concret de ce pacte social qui doit être partagé par le plus grand nombre. Vu le bordel en France en ce moment, je crains fort qu'on n'y soit pas tout à fait, hein ! Donc ce concept est juste une foutaise qui divise les gens plus qu'il ne rassemble. Une « retraite active » à présent : un vrai et bel oxymore n'est-ce pas ? Le principe d'une retraite, c'est quoi ? : « action de se retirer de la vie active », « d'abandonner un territoire », dicit le bon vieux dico... Y'a pas plus clair comme définition, je crois. « Retraite active », un beau concept pour confusionner les esprits : on n'est pas mort à la retraite, on a encore des choses à vivre, à faire et à partager, bien sûr... Pour le système capitaliste aussi cette conception est intéressante. Combien de personnes retraitées profitaient pleinement de ce temps de repos il y a cinquante ans ? Combien aujourd'hui ? Pour quelles raisons ne le font-elles plus ? Pareil, questionnez cent Français dans la rue, pas besoin de sondage pipé des médias pour avoir les réponses à ces questions... Ce ne sont que deux exemples de manipulation linguistique de masse, mais allez voir les travaux de Chomsky¹² et allez voir sur votre moteur de recherche préféré les effets de la novlangue... Flippant ! Le public de mes récits de vieil aigri, si public il y a, pourra en juger par lui-même, mais ce sujet, Padre, est vraiment épineux, très important à partager... »

« Alors jeune homme, vous en pensez-quoi ?

— Euh... Eh bien...

— Relisez cette partie jusqu'à en sortir quelque chose d'intéressant et on en reparle ce soir, bien ?

— Oui, Padre. »

Il est dur parfois, l'ancien, surtout avec ceux en qui il voit du potentiel : « À quiconque il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé ; de celui à qui on a beaucoup confié, on exigera davantage. »¹³

« Je suis flatté mais tu me prêtes trop d'importance.

— Ou tu ne t'en prêtes pas assez.

— Peut-être aussi... Je suis gêné de « compter » pour des gens car ça peut générer des attentes, de la pression et donc des déceptions ou des désillusions... C'est peut-être mon malheur : je me prive de m'attacher par peur de cet enfermement en oubliant que c'est aussi une forme d'amour.

— Et bien tu vas devoir accepter que tu comptes pour moi et c'est non négociable. Tu ne peux pas éviter d'avoir peur, c'est ça aussi la vie.

— Je me suis livré autant car on parle la même langue du « silence », de l'écoute et du « lire entre les lignes ». Merci pour ça... Et aussi... Et surtout parce que justement, c'est spontané et que je n'ai aucune attente. Là ça me fait peur et ça peut changer nos rapports et pas vers plus de proximité ou de complicité.

— Ah...

— Tu vois, c'est ça que je n'aime pas. Cette idée de décevoir ou de faire du mal aux gens malgré moi.

— Tu ne peux pas l'éviter.

— Oui... Ça me rassure de l'entendre. C'est la première fois. C'est beau. C'est noble. Mais quand même, ça me peine.

— Oui, mais c'est ça être sincère.

— J'apprécie échanger avec toi, ta sollicitude, nos convergences dans nos visions du monde, nos manières de fonctionner... Tout ça fait que j'apprécie ce

qui se passe entre nous car c'est le seul espace que j'ai à l'heure actuelle sans qu'on attende quelque chose de moi et où je peux donc sortir du carcan de ce que les gens pensent de moi ou désirent... C'est ce qu'on se disait la première fois : quand les gens te voient d'une certaine manière, le jour où tu es un tant soit peu différent, ça les choque. Alors que tu n'es pas forcément différent, tu es juste ce que tu peux être à d'autres moments et/ou avec d'autres personnes. Une facette qu'ils ne connaissent pas de toi... Avec toi, sans attente, je peux être libre d'être... moi ! Non pas de faire, de montrer, d'apparaître... *D'être*. Et des attentes potentielles mêmes légitimes peuvent faire effondrer ça. C'est triste, dur peut-être pour toi comme pour moi mais j'en prends conscience grâce à toi. Tu montres bien plus que tu es importante pour moi en réceptionnant ça, même si tu attendais autre chose ou plus.

— Mouais. »

Fernando, ragaillardisé par sa douche, et autant inquiet qu'impatient des révélations promises par sa sœur, se laisse surprendre par cet échange qui l'interpelle ; échange qui s'interrompt promptement par le bruit mécanique d'une touche qui saute du vieux dictaphone.

« Victoria, c'est quoi ça ? ! On dirait la voix de papa plus jeune ?

— C'est bien ton père, fils... Et la voix de femme est celle de ta mère. »

Fernando n'avait pas vu Padre Patricio : il était resté sur le bref échange avec sa sœur et sur la révélation qu'elle comptait lui faire.

« Quoi ? ! C'est quoi alors, un complot ? Vous allez me dire ce qui se passe ?

— Assied-toi *Nando*, c'est justement à propos de ce qu'on s'est dit tout à l'heure. »

La colère habituelle de Fernando n'est plus : comme un voile qui a commencé à se déchirer avec les premières annonces de sa sœur, cette émotion s'étiolle comme sa raison d'être s'évapore. Le regard ténébreux laisse place à un regard d'enfant inquiet, la rigidité musculaire de l'homme laisse dessiner des contours plus ronds et relâchés, le verbe haut du sanguin Franco-Argentin semble enrayé quelque part dans sa gorge. Métamorphose.

« Fils, ta sœur m'a expliqué un peu votre échange de ce matin pendant que tu

te douchais. C'est un bel hasard que celui-ci, le jour où nous avons prévu de te parler de ce secret trop longtemps gardé et inutilement... comme tous les secrets. Celui-ci a façonné ta personnalité peut-être autant que tes gènes et que ton éducation car même s'il est resté tu, intuitivement, tu savais. Alors, c'est l'heure aujourd'hui de t'en parler. Pourquoi aujourd'hui ? Parce que c'était la volonté de ton père, lui qui a tant pleuré sa lâcheté pendant nos échanges de ne pas avoir pu et su t'en parler par lui-même avant. »

Victoria attrape la main de son jeune frère, né en second, qui se laisse saisir tant par la douceur maternelle de sa sœur que par le moment important. Le Padre reprend :

« L'échange que tu viens d'entendre a été enregistré en 2000 dans le cabinet d'un thérapeute familial que vos parents ont consulté pour leur problème de couple. Les séances, comme vous devez le savoir, étaient filmées ou, en ce temps aussi parfois, enregistrées sur un support sonore. Cet extrait révèle à lui-seul le secret de votre père... Enfin secret... Souffrance : l'impossibilité de cet homme à s'attacher émotionnellement à une femme, en particulier. Traumatisme d'enfance, comme il disait... Lui qui a été arraché à ses parents, à sa famille et à son pays natal précocement... Expert pour aider des centaines, voire des milliers de personnes dans ces troubles dont lui-même était victime et prisonnier. Voilà... C'est très simple et très complexe à la fois... Votre mère l'aimait profondément... Elle vous aimait aussi, évidemment. Elle est partie un an après l'entretien que tu viens d'entendre, usée par tant de disputes et toutes ces fois où votre père, si bon et gentil, s'est laissé mordre par sa propre colère, celle que tu connais bien Fernando, cette colère qui amenait ton père à avoir des mots si violents avec celle qui l'aimait tant, harcelé par ses propres démons... J'aimerais vous dire une autre histoire mais votre père avait honte de ce côté sombre qu'il n'arrivait pas à aimer. Double peine. Votre mère, comme beaucoup de femmes, car je ne voudrais pas que vous l'accabliez outre mesure, a refait sa vie avec un autre homme et a eu d'autres enfants avec lui. Aux dernières nouvelles, qui datent d'il y a quelques années, elle vivait du côté du Mont Saint Michel et se portait bien. C'est ce que votre père avait su par le biais de connaissances de connaissances... Je crois qu'elle n'a pas eu la force de garder contact car cet amour l'a brisée autant qu'il l'enfermait. Et je crois qu'elle n'a pas eu non plus la force de garder le lien avec vous... Du peu que votre père m'en a raconté, elle n'a pas eu une vie simple non plus... Voilà, *Nando*. Ta sœur savait car c'est une femme et sa mère lui a cruellement manqué à l'adolescence. Ton père lui avait

raconté déjà votre histoire avec des mots choisis à l'âge de ta sœur évidemment, même si elle est aussi très fine observatrice comme toi. Mais elle n'était pas prisonnière d'une colère qu'elle n'avait pas, contrairement à toi. Ton père pensait que s'il t'avait dit cela plus tôt, ça t'aurait brisé. Avant de souffler la dernière bougie de sa vie, il tenait à te laisser cette vérité... Il te la devait. »

Patricio se laisse attraper par l'émotion.

« Il a dit précisément ceci : « Je me suis trompé Père... Pardonnez-moi. Mon fils aimé était en colère car il sentait ce secret et je ne lui ai pas dit... Sa colère n'était pas dirigée contre sa mère ou moi... Juste contre ce non-dit... Je me suis trompé. »

Ces mots, cette révélation de leur père que ses enfants considéraient comme une légende renforce plus encore ce sentiment : un homme si grand capable de dire qu'il s'est trompé et de demander pardon avant même de rejoindre l'autre rive... Le summum de l'humilité. Fernando avait besoin d'entendre ces mots, les limites de son père pour intégrer les siennes propres : c'est chose faite. Souvent, on le sait, les racines des maux d'enfants se trouvent dans le terreau de leurs ascendances : les roses les plus hautes et les épineuses s'enracinent profondément dans la terre, et elles proviennent sans doute d'une espèce dont c'était aussi une particularité. Un parent n'est pas responsable de toute la trajectoire de son enfant mais il peut, en lui demandant pardon pour des erreurs qu'il n'a peut-être lui-même pas commises, racheté celles-ci un peu comme ce Dieu qui sacrifie son fils unique pour le salut des hommes... Donner et recevoir : le Christ en Croix agonisant, qui avait soif, a accepté le vinaigre que lui a donné ce soldat. Il s'est contenté de ce qu'Il a reçu. Comment reconnaitrions l'Amour véritable sans ombre ? Seuls les Saints ont ce discernement...

Gloire à Dieu de cette grâce que Fernando n'attendait pas et qui va l'aider à se transformer.

Au nom du Père...

Du Fils,

3 décembre 2022 toujours : c'est le café chez Sosa...

« Et du fils ! »

Fernando ne peut s'empêcher de taquiner sa sœur alors que le Padre rend grâce à celle-ci pour sa cuisine, en la comparant à son père qui avait aussi un talent singulier pour cet art.

« Oui, heureusement que t'es là aussi Fernando... Pour épicer ce repas de ton histoire révélée enfin. C'est un fil rouge important son histoire et ce n'est jamais anodin. Tiens, cela me fait penser à ce qui s'est passé après le dernier passage radio de votre père avec son ennemi juré en la personne de Stéphane Caligari. Je ne sais pas si vous savez cette anecdote mais ces deux fripouilles, après s'être écharpé sur la radio à une heure de grande écoute et avec tout le tapage médiatique engendré par ce débat, se sont retrouvées en bas de la maison de la radio et se sont jetés dans les bras l'un de l'autre. Votre père me disait qu'ils pleuraient tous les deux comme des enfants réconciliés. C'était d'un délice sans nom quand votre père me l'a raconté. Ah le Pardon... »

Le Padre se rend compte que l'évocation de cette histoire, totalement imprévue à ce moment, va peut-être encore faire passer un message à Fernando suite aux révélations qu'il vient de recevoir sur sa propre histoire.

« On y reviendra sans doute plus tard sur le pardon. En attendant, voulez-vous que je vous lise un autre passage du recueil de votre père, les enfants ? »

Comme deux bambins pas encore en âge d'aller à l'école, Victoria et Fernando acquiescent sans piper mot à la proposition du Padre et frère et sœur se laissent aller à retrouver leurs vieilles habitudes : se glisser sous le plaid du canapé, chacun à une extrémité, impatients de la surprise qu'il va leur proposer.

« Allons-y, jeunes gens ! »

Extrait de : *Sur les chemins du retour...* Conversation du 6 juillet 2022 autour de *L'air du temps et ma conversion.*

« Avec l'âge Padre, j'ai appris. J'ai longtemps été rongé par une forme de pessimisme, de négativité que j'ai délaissés après avoir découvert la P.N.L qui a transformé ma vie ou plutôt, mon rapport à la vie. J'ai appris à voir ensuite le verre à moitié plein avec beaucoup de joie car cela m'a rendu plus flexible et créatif et donc, m'a fait grandir. Et au crépuscule de ma vie, je pense pouvoir dire que je suis un réaliste : je vois le verre en entier avec la quantité de liquide dedans et ce qui manque, et sans juger, hein ! Je m'insurge même contre ces soi-disant beaux penseurs hyper positifs qui sont parfois d'une grande stupidité. À quoi bon sert de répéter gentiment que l'homme peut encore changer son mode de vie quand le réchauffement climatique devient une réalité brûlante jusque dans le Nord ? C'est comme si vous espérez qu'un pauvre ours polaire, qui dérive sur sa banquise, trouve une nouvelle terre inconnue, devienne vegan, et aille chez le coiffeur pour se faire tondre le poil toutes les six semaines ! Et que dire de ceux qui pensent que l'univers, sans rien faire, leur veut du bien, et qu'ils voient dans le drame quotidien que devient notre vie en 2022 le terreau fertile d'un changement positif d'humanité... Cette espérance béate m'exaspère au plus haut point car elle déguise juste de la lâcheté à agir, à s'indigner, comme Hessel¹⁴ nous invitait à le faire... L'indignation... Cette colère saine qui est aujourd'hui totalement annihilée et ridiculisée, qualifiée d'extrémisme comme toujours pour marginaliser et pathologiser ce qui est sain. Dans cette société, tout s'inverse, ça sent la révélation finale, Padre, non ?

— Fils... C'est vrai que tout s'inverse malheureusement. L'Apocalypse de Saint Jean, lue au premier degré, fait peur au grand nombre, y compris dans l'Église. Est-ce à prendre au troisième degré ? Est-ce une prophétie littérale ? Je ne le sais... Pour autant, ce temps de la révélation est le temps du discernement clair entre le Bien et le Mal : ceux qui choisiront le feront en conscience même si cela ne veut pas dire en accord, car la peur peut les tennier. Regarde avec ce fameux vaccin, combien l'ont fait en désaccord mais ne voulaient pas perdre leur travail ? La frontière devient plus franche entre deux mondes, deux visions de la vie : celle que l'on caricature et que l'on tourne aussi en ridicule qui relève du respect de la femme, de la fidélité, du don de soi, de l'accueil de l'étranger, du respect de nos anciens, et j'en passe. Tu n'as qu'à regarder les informations pour voir que toutes ces nobles valeurs sont bafouées par un fait divers ou par les tentations qui se multiplient ; vices qui servent la seconde vision du monde qui incite à la débauche où l'on consomme de la relation comme de la mode, du smartphone ou autre, pourvu qu'on soit à la mode ; les enfants sont encouragés à

être adulte plus vite et on leur vole une part de leur innocence, les actes de violences augmentent ou ne sont plus fermement condamnés alors certains y voient une incitation tacite à aller de plus en plus loin dans l'horreur... C'est ce paradoxe que nous vivons. Paradoxe qui, de mon point de vue, va servir la conscience de chacun car si le Mal est valorisé, il est aussi de plus en plus flagrant. À nous, anciens, de sensibiliser nos jeunes sur la réalité des choses car ils sont aussi éduqués à identifier le Mal comment étant le Bien. Au fond de leur cœur, je crois en l'étincelle divine qui sommeille et qui peut réveiller tout homme sur un chemin dangereux qu'il emprunterait dans la brume. Et si cette âme humaine n'est pas éclairée naturellement, elle le sera par l'Esprit Saint. C'est mon espérance et c'est là aussi mon expérience. J'en profite pour te parler de miracles mon fils. Tu as entendu l'histoire de ces deux Français Gabin et Sasha, j'imagine ? Combien de témoignages de personnes vivant des expériences divines connais-tu ? Très peu, n'est-ce pas ? Il y en a une floppée... Ces expériences où ces hommes et ces femmes ont rencontré le Christ, ont senti une paix intérieure indescriptible, ont été guidés dans des moments périlleux... Il y en a plein. Ces histoires circulent à flot sur le net à une différence majeure près : celles que l'on laisse pulluler sur l'Internet parlent de l'univers, des guides de lumière, et j'en passe. Les mêmes histoires qui évoquent le Christ, combien filtrent ? Le Mal s'habille en Bien et en fait la pub, le Bien agit discrètement et s'inscrit dans le cœur.

— Ce que vous dites me parle Padre... J'ai longtemps été dans l'erreur de cette croyance de l'univers et je suis heureux d'en avoir été libéré par le Christ au bord du gouffre. Et alors Padre, cela veut dire que l'Église s'intéresse vraiment à ce sujet ? Incroyable.

— Ne me chauffe pas, fils, je te vois venir, je te connais.

— Alors je suis certain que vous saurez porter ce message haut et fort mon Père. Amen !

— Et puis, tu sais Emilio, la foi chrétienne est aussi un paradoxe : déjà au temps des romains et du judaïsme avec tout ce que Jésus a bousculé dans cet ordre établi et aujourd'hui encore avec la société actuelle que l'on vient de décrire. Jésus est né pauvre, engendré par le Saint-Esprit et non procréé, par le oui humble de la servante humaine de Dieu, Marie. Dieu s'est fait chair pour retrouver son peuple, incarner la Pardon jusqu'au sacrifice pour le Salut de ces mêmes hommes qui l'ont crucifié. Du haut vers le bas ; du divin vers l'humain,

de la Gloire à la Croix. C'est à peu près tout l'inverse d'une autre histoire que tu dois connaître aussi : Eve, tentée par le serpent, et qui a eu deux fils aînés, Abel et Caïn, dont l'un tue l'autre par jalousie. Du bas vers l'enfer ; de l'Ange déchu vers la déchéance ; de la tentation à la servitude. C'est comme un effet miroir inversé : ce qui vient du Ciel est tout le contraire de ce que propose le Prince de ce monde, qui falsifie et détourne l'homme pour imposer cette illusion collective au monde actuel.

— Très intéressant, Padre... Je n'avais jamais vu les choses comme cela. Padre, je voudrais me confesser et parler de quelque chose d'important à ce sujet.

— Tiens... Ce regard perçant, ce ton sérieux, cela doit être important, Emilio... Je t'écoute.

— Mon Père... Je suis surpris que vous ne m'ayez jamais demandé précisément ce qui m'a fait revenir à Christ. »

Padre Patricio laisse son pénitent se faire travailler par son propre rythme. Emilio poursuit :

« Peu avant de recevoir votre courrier, lorsque vous avez rencontré mes enfants au pays, il m'est arrivé une expérience qui m'a beaucoup dérangé. Un magnétiseur que je connaissais de longue date et que j'ai sollicité pour une petite séance m'a joué un drôle de tour. Je vous passe les détails techniques inintéressants ici pour vous mais une chose m'a interpellé. Il a parlé dans une langue inconnue et je ne me suis pas senti bien. J'avais des restes de ces sectes ésotériques qui ritualisent et scénarisent tout pour renforcer le pouvoir séducteur de leurs petits tours et l'emprise sur leurs victimes inconscientes de ce qui se trame derrière ces tours de passe-passe mais moi, intuitivement, cette langue inconnue me dérangeait. Peut-être l'a-t-il senti car il a fini par me mettre sur la piste après quelques jours : une formule de magie noire invoquant un dragon. Vous savez mieux que moi ce qu'évoque le dragon pour les chrétiens. À cette période, j'étais au bord du gouffre ; je me sentais glisser à nouveau vers tout ce pan, c'est le cas de le dire au vu de la signification symbolique de ce mot *pan*, de la vitrine flamboyante de l'ésotérisme : tarot, magnétiseur, voyance... Mes problèmes ne se résolvaient pas, ils se transformaient même, et cet événement précis a été la Rencontre avec le Christ. Pour la première fois de ma vie, ce n'était plus un concept. Longtemps, j'ai été choyé et protégé par la Sainte Vierge

et là, j'ai eu l'impression d'avoir été sauvé *in extrémis* du vide infernal par Celui qui rachète notre vie à tous. J'ai eu un plus grand intérêt pour Jésus, l'homme, pour Sa Parole, Son passage terrestre et ça m'a parlé. Il était venu me sauver au moment où je m'y attendais le moins, dans le plus grand péril pour mon âme, sans que je ne lui demande, gratuitement, alors même que j'avais été baptisé et tout le toutim, jamais rien. Et ce moment où le démon m'attrape par le bras, Christ m'en arrache. C'est vrai, c'est mon ressenti ! ! Alors, ça ne parlera pas à tout le monde, cette histoire, mais elle m'a fait suffisamment vaciller pour revenir à Lui et avec un cœur plus grand ouvert. Je me suis davantage confessé, j'ai jeté tous les livres et bibelots liés à ces mouvements, j'ai demandé des prières de libération car il y avait des cauchemars récurrents à propos du Tentateur, des pensées mauvaises quand je priaais... Il y avait déjà une sorte de possession, d'infestation. Les gens pensent qu'une possession est rare car ils le voient à l'extrême mais toutes ces fois où nous sommes pris dans nos obsessions, nos compulsions, nos tentations, pris dans des tourmentes incessantes, eh bien, en tant que psy, je peux vous affirmer que ce n'est pas uniquement lié à la psyché humaine. Il y a aussi quelque chose qui peut être questionné sur le plan spirituel et des centaines de témoignages, comme vous le disiez sur les miracles, Père, sont disponibles aussi sur le sujet par des prêtres exorcistes ou des personnes qui ont subi ces attaques.

— Merci, fils, de ton partage humble... Merci. C'est beau... Malgré toutes les péripéties que tu décris et qui ont dû être difficiles à vivre. C'est ça qui est beau : rejeter ces foutaises, suivre Celui qui t'a sauvé alors que tu ne l'avais pas encore reconnu depuis le Baptême, et faire ton chemin dans la foi.

— Merci Padre. Mais... Vous ne m'en voulez pas que je ne vous l'aie pas dit ?

— Fils, je m'en doutais. Te connaissant... Et tes enfants m'en avaient un peu parlé lorsque nous nous étions rencontrés. Je te disais dans la lettre que je t'avais envoyée que je priaais pour toi, te souviens-tu ?

— Oui c'est vrai.

— Alors j'étais un peu au fait... Et puis ces changements radicaux sont souvent le fruit d'une Rencontre divine. L'essentiel est de revenir à Dieu, peu importe le lieu, le moment, les circonstances, cela Lui appartient. Je sais que tu t'es déjà confessé sur tout ça mais juste pour te faire plaisir : « Et moi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te pardonne tous tes péchés ». Fais le signe

de croix et dis « amen », Emilio.

— Amen !

— Et tu me feras quand-même un chapelet pour les âmes égarées, hein ! !

— Vous demandez ça à un malade en fin de vie en me volant mon tic de langage en plus ?

— C'est pour montrer à tes futurs lecteurs à quel point tu es engagé dans l'amitié avec Dieu. »

Fernando et Victoria semblent attendris de la complicité manifeste entre leur papa et le Padre ; eux qui n'ont pas connu de moments familiaux avec leurs grands-parents, ils n'ont jamais pu voir de leurs yeux d'enfants et d'adultes comment leur père se comportait avec ses propres parents. Ils en ont un aperçu ici. Et puis, ces confessions intimes de leur père, figure publique du développement personnel jusqu'à il y a peu... Ils redécouvrent la facette humaine de cet homme qu'ils avaient fui à cause de son implication professionnelle dévorante, homme qu'ils comprennent mieux au fil des échanges avec le Padre.

Pour autant, Victoria semble plus discrète, voire éteinte, depuis ce midi. Le Padre s'en inquiète un peu et se demande si ces révélations à propos de son frère ne vont pas l'impacter dans la place et la fonction qu'elle a toujours tenues jusqu'à présent : la sœur toujours présente, la fille modèle, la femme forte qui réussit professionnellement. À moins que l'histoire de son père ne la renvoie à sa propre histoire aussi, celle d'une femme qui montre le masque d'une personnalité qui se fuit. Et puis, le Padre se laisse traverser par une question qui n'est pas une évidence pour lui : pourquoi n'est-elle pas mariée ? Mère ?

La visite prévue d'une femme cet après-midi, en la personne d'Amélie Rouget, va lui permettre, il espère, de sonder un peu la jeune femme à ce sujet. D'ailleurs, il ne l'a pas encore annoncé aux jeunes :

« Les enfants, je ne vous ai pas dit encore : nous allons avoir de la visite cet après-midi. Madame Rouget, qui a enquêté sur le sort de ces deux Français miraculés va passer en coup de vent pour vous parler de quelque chose d'important à propos de votre père. Elle passera autour de 17 heures. En

attendant, j'aimerais profiter un peu du bureau de votre père pour terminer un travail que j'ai à faire, si vous voulez bien.

— Padre, vous ne nous aviez pas prévenus non plus pour cette visite.

— Eh non Victoria, la vie est parfois pleine de surprises... Et puis, vous comprendrez mieux tout à l'heure. »

Le vieil homme n'attend pas l'accord de ses hôtes pour filer dans le bureau de son ami défunt et profiter de cet espace intime pour se recueillir et laisser couler quelques larmes qui traduisent sa tristesse humaine d'avoir enterré un fils aimé...

« Ça va ma sœur ? Je te trouve bien tristounette depuis ce midi.

— Ça va *Nando*, ça va... Enfin non, pour être honnête. Je me sens triste et je ne sais pas pourquoi, bien vu.

— C'est ce que le Padre nous transmet de papa ? En même temps, on l'a enterré hier, *hermanita*.

— Peut-être... En tout cas je suis aussi soulagée et contente que tu saches à propos de toi, c'était important. Tu ne m'en veux pas trop au moins ?

— Non, ma sœur... Tu as fait comme tu as pu et je t'aime. »

Victoria se sent totalement surprise et désaxée de l'expression spontanée de son frère. C'est elle qui, jusqu'alors, disait l'amour, montrait l'amour, donnait l'amour. Elle n'est pas habituée... Bouleversée, elle se love dans les bras de son petit frère et le serre fort dans ses bras en souriant.

« Papa serait si heureux de nous voir si proches.

— Il l'est, Victoria... N'entends-tu pas ce que nous dit le Padre ? C'est une manière de faire vivre papa en nos cœurs et dans l'esprit de plein de gens avec ce recueil qui va être publié. Et il est aussi là-haut avec le Christ ressuscité, sois en sûre.

— Je t'aime petit frère ! »

La grande sœur associe le geste à la parole en collant un baiser sur le front de Fernando.

« Au fait, que penses-tu de la publication de ces échanges. On n'en a pas reparlé.

— Attendons la suite mais tu sais, connaissant papa, tout doit être prêt et peut-être que notre avis n'est qu'optionnel.

— Tiens, regarde d'ailleurs. Le Padre a laissé quelques feuillets... Tu penses comme moi, Victoria ?

— Non... Non et non ! Tu ne lis pas ces documents. C'est un prêtre, je te rappelle, et si tu penses que papa nous voit, c'est encore plus mal.

— Peut-être que c'est fait exprès !! Allez, je les lis !

— Noonnn !

— Trop tard ! ... »

Extrait de : *Sur les chemins du retour...* Conversation du 25 juin 2022, sur la terrasse de chez Sosa, *De l'ego et des blessures*, partie 2.

« Il y a une différence capitale entre ces imposteurs et moi : eux, piégés par leurs failles narcissiques, cherchent désespérément à exister et à briller aux yeux des autres. Ils papillonnent, goûtent à de nouvelles passions qui vont être bien souvent éphémères et vont utiliser celles-ci pour étancher la faim insatiable de leur ego. Moi, grâce à mes faiblesses, j'investis pleinement ce pour quoi je pense être fait même si ce n'est pas forcément toujours plaisant. Je suis au service d'une approche, d'une discipline et surtout, au service des gens que je peux aider grâce à celle-ci. Me comprenez-vous, Padre ? Je vais vous le dire autrement : ces caméléons utilisent les gens, des approches, une entreprise, que sais-je, pour briller ; moi je suis l'outil d'un outil, d'un métier, d'une passion, parfois l'esclave, pour allumer, refléter, éclairer. J'ai toujours cette gêne d'être applaudi parce que je ne mérite pas cette reconnaissance. Mes erreurs, mes errements,

mes tâtonnements, mes fautes, m'ont amené ici, à ça, et c'est par eux que je témoigne, partage, transmets. Ces applaudissements reviennent à toutes les personnes qui m'ont inspiré, fait grandir, malmené, enfant ou à présent, les auteurs, mon psy, mes collègues, mes étudiantes et tant d'autres. C'est à ces personnes et à ces circonstances que je pense lorsque je tourne le dos ou baisse la tête face à cette assemblée qui m'applaudit. Je ne suis pas un conférencier ou un formateur. Pour transmettre, il faut maîtriser les connaissances. Moi, parfois, je les ai à peine intégrées... Comme le dit Howard Gardner¹⁵, transmettre aide le passeur à assimiler encore ce qu'il distille. C'est rare de l'entendre de la bouche de formateurs et ce mutisme de leur part sur cette question signifie pour moi leur incompetence. Cette fonction de transmetteur m'a aidé à devenir qui je suis. Au lieu de me dire, comme le font beaucoup, « je serai formateur quand je serai parfait », ce qui n'arrive jamais, je me suis dit : « transmettre et partager des idées auxquelles je crois va sans doute m'obliger à les incarner un peu plus » et c'est ce qui est arrivé. Ma manière d'être formateur réside, je crois, dans ma connaissance de l'humain plus que dans le savoir d'une discipline, et c'est ce qui m'a permis, je pense, d'aider chacun à intégrer des enseignements là où il en est, chacun à son niveau et surtout, surtout, de faire se poser des questions. Pourquoi ? Parce que je vois quand les personnes se questionnent et c'est un signe qu'elles touchent une de leurs frontières. Elles pourront, en conscience du coup, les requestionner voire les reconsidérer, retrouver une autonomie et une indépendance dans leur croissance personnelle, leur guérison. Lorsque ces personnes sont défocalisées, le regard dans le vide, c'est un critère mesurable immédiat qui montre que « ça fait bouger », même un peu... Je suis plus un pédagogue qui revêt pour Untel une fonction de père directif, pour Unetelle d'ami proche qui l'encourage, pour l'autre de névrosé pire que lui, et tout ça enrobé de connaissances utiles si *la persona* face à moi craquèle un peu... Difficile de dire qui on est et ce que l'on fait. Pourquoi Erikson ne se rendait pas compte totalement de ce qu'il faisait ? Pourquoi disait-il ne pas s'en rendre compte ? Grindler et Bandler¹⁶ ont pu modéliser son travail en l'observant attentivement et longuement. Difficile d'être et de voir. J'aime plutôt me qualifier de déformateur.

— Là encore, fils, tu me fais penser à Lui qui prônait la force de la faiblesse car elle représente l'espace par lequel Dieu peut passer pour nous porter, si on l'invite à rentrer dans notre vie. Un peu comme toi quand tu fais se questionner ces humains qui t'écoutent et qui peuvent se laisser grandir par tes questions. J'ai

une question, quand-même : mettais-tu Dieu dans tes discours ?

— Excellente question, Padre... Très peu. Longtemps, je ne croyais plus ; donc la question ne se posait pas. Puis quand Il est revenu dans ma vie, je me mettais parfois en intention avant une intervention... Parce que j'ai longtemps pensé que l'hypnose, la P.N.L, la thérapie, pouvaient être incompatibles avec Dieu et que j'étais pétri dans ce conflit de valeurs trop longtemps, jusqu'au bout peut-être. Plus vers la fin, pour sanctuariser une séance d'hypnose, ne pas laisser porte ouverte au Malin si c'était un risque pour la personne ou pour moi par ces états de conscience modifiée ou encore, pour que l'Esprit agisse par ma parole, par mes mots pour aider l'autre, je demandais intérieurement l'aide de Dieu.

— Et donc, ça donnait quoi, fils ?

— Parfois, il m'est arrivé de dire des choses que je ne pensais pas dire... Avec une fluidité étonnante.

— L'Esprit Saint, fils. Jésus disait de ne pas nous inquiéter quand, dans certaines circonstances, nous n'aurions pas les mots. Il disait juste de croire et que l'Esprit Saint agirait dans ces moments.

— En hypnose, on croit cela aussi : en état de transe, on peut aussi se laisser guider par des intuitions. Mais j'aime aussi croire et penser que Dieu œuvre aussi par notre parole.

— Par contre, tu parles d'imposteurs mais toi aussi tu en es un !! Cet orgueil démesuré, cette course à l'humilité n'est pas si saine que ça, tu le sais au moins ?

— Patience, Padre, patience... On y reviendra plus tard. Ce sera le dernier acte de nos échanges.

— D'accord, fils. »

Fernando se laisse surprendre par le bruit de la porte de la cuisine qui s'ouvre franchement :

« Désolé de t'avoir fait peur fils. Je vais juste chercher un café, histoire de tenir. »

Le Padre accompagne ses mots d'un clin d'œil qui fait douter Fernando. A-t-il été repéré en train de lire ?

« Je t'avais dit de ne pas lire cet extrait, t'écoutes rien !

— Et toi d'abord t'as écouté ? T'es donc complice, c'est grave aussi. »

Le Padre entend l'échange des frère et sœur et sourit délicieusement de ce moment complice. Et puis, en tant que prêtre, il sourit de la culpabilité apparente de ses ouailles prises la main dans le sac car cela signifie qu'ils s'en veulent, c'est bon signe. Même si... Ces feuillets n'ont pas été laissés à portée de vue sur la table... Peut-être même l'a-t-il fait exprès...

« Vous le faites exprès ou quoi ? »

Amélie Rouget perd un peu ses nerfs contre le remplaçant de son garde du corps habituel qui ne connaît pas Paris. Elle s'excuse rapidement après ce débordement contraire à sa nature gentille même si ces éclats de colère deviennent plus coutumiers depuis qu'elle travaille sur ses projets orientés religion. Les tensions générées par le débat Sosa-Caligari, son départ de la radio, sa reconversion professionnelle et son intérêt affiché pour ces sujets liés à la religion semblent, bizarrement, lui attirer des problèmes... Comme un paratonnerre qui attire la foudre. Une fois, c'est un monteur vidéo qui a « malencontreusement » effacé une partie de l'interview réalisée avec une religieuse française guérie après un pèlerinage à Lourdes ; rare entrevue autorisée et accordée à un média par le diocèse dont elle dépend. Une autre fois, c'est un type qui lui a arraché son sac un dimanche matin alors qu'elle faisait une course dans l'épicerie de son quartier. Et puis, il y a les piratages de boîtes mails dont elle change aujourd'hui l'adresse par anticipation tous les mois ou les appels anonymes à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit sur les trois lignes de téléphone dont elle dispose. Cette femme voit sa vie bouleversée depuis quelques mois et ces désagréments commencent à changer un peu son tempérament confiant et positif. La sécurité rapprochée dont elle dispose par la Préfecture de Police ne la sécurise pas du tout. C'est comme s'il y avait un panneau indiquant au public : « ici femme spéciale et importante ». Au lieu de rassurer, ça potentialise les risques... Étrangement...

« Déposez-moi ici, c'est parfait. »

Une cinquantaine de mètres plus loin se trouve le domicile de Sosa qu'elle avait rencontré avec le Padre Patricio il y a quelques mois, pour son enquête sur les miraculés. Elle a quelque chose d'important à proposer à Fernando et Victoria, quelque chose qui va très certainement changer leur, vie et pas en mieux. Elle sonne, et c'est le Padre qui lui ouvre.

« Nous vous attendions », dit malicieusement le vieil homme.

Après une brève présentation d'usage et les condoléances réitérées de vive voix autour d'un café chaud et de quelques biscuits moelleux aux amandes, Amélie en vient rapidement au sujet :

« Comme je vous le disais il y a quelques minutes, j'avais rencontré votre père et le Padre au sujet de Gabin et Sasha, pour le documentaire que je réalisais. Votre père en a profité pour me demander de le visiter à nouveau car il voulait me partager quelque chose d'important selon lui. Et même le Padre n'est pas au courant de cela... Trêve de bavardage, je vous fais écouter ce que votre père m'a donné :

« Tu penses avoir réussi ton coup Emilio ? Tu crois que ton « Dieu » va pardonner tes péchés par cette faiblesse affichée publiquement sur ma radio ? Que cherchais-tu à faire dans ce débat : nous nuire ? ou te valoriser en donnant une image de toi que tu crois plus humaine ?

— Monsieur Lhévy, peut-on dire d'un demi-échec que c'est aussi une demi-réussite ? Est-ce une simple manière de dire les choses ? Prenez le temps de réfléchir à cette question qui paraît banale, vous verrez que vous n'en ferez pas le tour de sitôt.

— Ne fais pas trop le malin avec moi, Emilio. Ces tours de passe-passe linguistiques, c'est surtout dans ma loge que tu les as assimilés.

— Je ne fais pas le malin... Comment aurais-je pu vous nuire ? Vous êtes super puissant... Que craignez-vous d'un vieil homme faible, tellement humain qu'il reconnaît des fautes qu'il n'a pas commises en conscience, sur une grande radio à une heure de pleine écoute ? Vous n'avez plus rien que je crains aujourd'hui...

— Le réseau, l'argent, voilà ma paire d'as, Emilio. Celle qui m'ouvre les

portes que tu n'ouvriras jamais seul même avec tout le talent que tu as. Tu as quoi toi maintenant à part ton « Dieu » ?

— Ma paire de couilles... Celle qui m'a ouvert les portes que je souhaitais ouvrir. Certains disent qu'ils ont leurs valeurs chevillées au corps... Moi j'ai ma paire de couilles solidement accrochée, comme ces valeurs d'intégrité et de sincérité que j'espère incarner, même dans l'épreuve. Avec ma paire de couilles, pas de girouetterie possible, voyez-vous ? Sinon c'est la torsion testiculaire et ça fait mal... Comme on disait dans mon temps, on fait avec et c'est déjà beaucoup. Visiblement, il est possible de tordre l'argent et le réseau dans tous les sens sans que ça ne fasse le moindre mal à celui qui les manipule...

— Sois extrêmement prudent à présent, Emilio... Et prends bien soin de tes enfants. »

Le Padre, Fernando et Victoria sont scotchés par ce qu'ils viennent d'entendre.

« Des menaces à peine voilées... »

Le religieux, bien au fait de certains de ces fonctionnements mafieux à l'égard de l'institution Église, reste confus de ce qu'il vient d'entendre.

« C'est ça !!! J'ai croisé un homme chez le boulanger hier encore et sa tête ne m'était pas inconnue. Je me demandais où j'avais vu ce gars, plusieurs fois... C'est peut-être un de ces types qu'ils nous ont mis sur le dos ? » s'exclame un Fernando aussi inquiet que furieux.

« Peut-être... Avec ces gens-là, tout est possible, malheureusement. »

Amélie Rouget souhaitait leur soumettre cet enregistrement audio enregistré secrètement par Emilio au lendemain du passage à la radio qui a fait grand bruit. Son interlocuteur n'est autre que le propriétaire de la radio et ancien maître d'Emilio, lorsqu'il faisait partie d'une loge maçonnique. Si Victoria et Fernando donnent leur consentement, cet extrait sonore fera partie d'un chapitre consacré au débat entre Emilio et Stéphane Caligari dans le reportage consacré à la guérison de Gabin et Sasha.

« Validez-vous jeunes gens ? Sachant que la publication de cet extrait peut vous nuire plus que vous servir... Si cela peut vous aider à prendre une décision en conscience, sachez que votre père souhaitait que l'on exploite cet

enregistrement. Il avait une formule particulière qu'il répétait mais qui m'échappe là maintenant...

— « Ce qu'ils vendent comme vrai n'est pas la Vérité ».

— C'est exactement ça !! Merci, mon Père !

— Il le disait souvent lors de nos échanges... La Vérité est le Christ comme vous savez et, le « vrai » est tout ce que ces sectes, médias et faux dirigeants érigent, diffusent et vendent comme un dogme... C'était une formule langagière de votre père qui signifiait son retour à Celui qui est le vrai berger, comme une Rencontre avec Celui qui Est, et un renoncement à son ancienne vie... Courageux d'abandonner tout ce qui nous rend beau dans cette société pour rejoindre Celui qui embellit nos laideurs par sa Miséricorde...

— Faites-le ! Diffusez-le s'il vous plaît. La volonté de notre père avant tout. »

Fernando rebondit sur la réponse spontanée de sa sœur et clôt le débat en regardant tour à tour les deux femmes en hochant la tête.

« Le reportage sortira demain alors !

— Demain ? ! Mais, vous avez dit dans l'émission d'hier que ce serait pour le 23 décembre ?

— Oui, je l'ai dit. C'est la télévision et les gens qui dirigent ces médias sont au fait de tout. La rencontre d'aujourd'hui était convenue de longue date avec votre père, comme s'il savait déjà ce qui allait se passer à l'époque. Donc avec votre accord écrit, le montage peut se faire très vite et le format final peut être disponible sur notre site dès demain en *streaming* pour nos adhérents. Nous avons voulu cette indépendance pour prendre le contre-pied du système informatif français qui n'en a que le nom. Ces hauts-dirigeants vont, de toute façon, « faire sauter » le contenu, comme on dit dans le jargon donc cette sortie surprise de demain va nous permettre de gagner un peu de temps et de la visibilité, de faire les DVD et de continuer la diffusion de ce travail autrement. Et puis la crédibilité de notre travail sur ces guérisons, investigation validée par le Padre et l'Église, va garantir, au moins un peu je l'espère, une bonne défense par nos avocats.

— Vos avocats ! ?

— Les jeunes, nous allons être poursuivis en justice pour diffamation et j'en passe. Ne soyez pas dupes : tout ce qui va à contre-sens de la pensée dominante qui hypnotise le monde particulièrement depuis deux ans, est perçu comme un virus qu'il faut combattre. C'était vrai avant, ça l'est encore plus aujourd'hui. Nous serons attaqués sur tous les fronts : sur ma vie personnelle, peut-être la vôtre et celle du Padre qui le sait déjà, par un contrôle fiscal inopiné, par un patron qui va peut-être trouver, d'un coup d'un seul, motif à vous licencier, par des coups des pression de malfrats comme tu le disais tout à l'heure Fernando, et j'en passe.

— Mais vous allez parler de belles choses avec la guérison de ces deux Français ?

— Guérisons qui, si elles sont reconnues par le Vatican comme miraculeuses, vont juste être un accélérateur de tout le boucan qui va suivre. Jeunes gens, vous, Gabin, Sasha ou moi sommes insignifiants pour ce système. Ce qui les gêne est le message véhiculé : lever le voile sur ce que sont réellement ces mouvements ésotériques dont le développement personnel est une vitrine reluisante en 2022, et dire et assumer sa foi en Jésus. C'est totalement à contre-courant et même dangereux pour ces gens car c'est ce qu'ils combattent dans l'ombre depuis tant de siècles.

— Vous voulez dire que, pour être vraiment rebelle en 2022, il suffit de dire sa foi en Jésus-Christ ? !

— Oui Fernando... C'est cela. Les mouvements écolo, les LGBT, les extrêmes de partis politiques et d'autres font juste le jeu de ces hommes de l'ombre. Une profusion d'avis qui convergent vers plus de semblant de liberté ; liberté que le peuple veut et qu'il croit voir par cette abondance de mouvements différents qui revendiquent chacun sa vision su monde, une belle illusion collective. Mais le revers de cette arnaque est que cette liberté apparente fragilise le peuple en le divisant : la revendication des particularités désunit plus qu'elle n'unit ; elle sert donc leur projet occulte d'égarement, de manipulation, de division. Et le peuple ne se rend plus compte de cela. Il n'y a donc rien de rebelle dans ces mouvements... Croire en Jésus, le dire, l'incarner, l'assumer, c'est clairement prendre le risque d'être tourné en ridicule, d'être pris pour un « bisounours » ou pour un niais, d'être mis à l'écart de la société, d'être jugé comme conservateur, moraliste, pédophile, pardonnez-moi Padre !, et j'en passe. Elle est ici la vraie liberté : choisir en conscience ce qui nous semble juste même

si c'est à notre détriment. Les valeurs que l'on défend dépassent alors et toujours les personnes qui les incarnent.

— Waouh...

— Oui les jeunes, waouh ! Cela fait tellement cliché, cette guerre entre la religion et la république, qu'on va encore nous coller l'étiquette de complotistes mais c'est bien une réalité. Et nos frères musulmans le savent mieux que nous dans tout ce qu'ils subissent comme attaques en lien avec leur foi.

— Je suis content de voir la jeunesse être le témoin de notre foi. Votre père doit être si fier de vous là-haut... » surenchérit le Padre, ému.

Amélie Rouget tend les documents à signer à Fernando et Victoria puis salue poliment ses hôtes avant de partir. Un homme en scooter l'attend dehors et un autre véhicule les suit à bonne distance. Drôle d'époque !

« La journée a été riche en émotions pour le vieux que je suis. Acceptez-vous que je reste dormir ici car je ne me sens pas la force de repartir pour ce soir ? »

Victoria, par son index tendu vers le canapé-lit, montre au Padre que les couvertures étaient déjà prêtes et préparées, Fernando réagit :

« Toute cette journée était déjà programmée sans que je n'en sache rien, quoi ? Je vais vraiment finir par croire au complot ! »

Franche rigolade du trio. Les moments difficiles peuvent aussi faire germer du joyeux, comme le disait Emilio à ses patients.

Les jeunes voient la fatigue sur le visage du vieux prêtre et ils prétextent des appels à passer à leurs amis pour le laisser s'installer tranquillement dans la chambre d'ami. Patricio récupère au passage les draps préparés par Victoria et déposés sur le canapé et file dans cette chambre d'ami qu'il découvre avec surprise : un petit nid douillet qui ressemble plus à une cabane d'enfant qu'à une pièce froide et impersonnelle. Le Padre retrouve un peu une âme d'enfant par l'influence de cette pièce *cosy*, que le lambris clair et le lit-bureau rendent encore plus enfantin et sécurisant.

Que d'émotions encore aujourd'hui... Le jésuite laisse cette pensée s'exprimer à voix haute. Comme s'il s'interdisait d'exprimer ses états d'âme publiquement.

Comme si un homme d'Église n'avait pas à dire ce qu'il pense en tant qu'être humain singulier.

Alors, comme un homme lambda qui n'aime pas vivre ces états inconfortables, ou qui ne sait pas les vivre, il fuit. Lui, le fait en relisant ses notes qu'il ne pourra plus changer non plus, à propos de Sasha cette fois-ci, ce deuxième miraculé Français :

« L'arbre tombe là où il penche. Cet AVC m'a permis deux prises de conscience majeures dans ma vie : la première est que je travaillais trop. Je faisais, je m'agitais, je fuyais, je comblais, l'arbre qui cachait la forêt. Bref, je faisais tout pour ne pas me faire attraper par le silence de mon âme qui me disait : « Pas la peine de dire un mot de plus quand le silence parle ». J'avais peur d'entendre le cri de mes démons intérieurs. Ils n'avaient besoin de rien faire car je m'épouvantais moi-même. Ils devaient bien rire, ceux-là ! Cet arrêt provoqué par la maladie et puis le coma, m'a permis d'apprendre à faire ami-ami avec moi-même. Et en fait, dans le silence, j'ai rencontré Dieu... C'est quand j'arrive à faire silence que j'entends Dieu me parler. Dieu commence là où les mots s'arrêtent. Cette initiation à la prière est révélatrice de l'Amour que Dieu nous porte avec le libre-arbitre qu'Il nous a laissé : la prière s'inscrit dans nos cœurs avant qu'on ne la prononce à voix haute. On retrouve, par cette liberté de regarder en nos cœurs, le trésor enfoui en nous. Et le Christ m'a appris à être dans l'instant présent, à accepter ce qui est, même si c'est une injustice en apparence. Je vivais cet accident comme tel. Il m'a appris, *par* la douleur, à vivre *avec* la douleur et *dans* la douleur. Quelques années plus tôt, j'aurais pensé que c'était du masochisme. Là, c'était une façon d'ouvrir mon cœur à l'acceptation. L'instant présent est la seule vérité et, ce quel que soit son visage : quand on le vit pleinement, on s'abandonne au futur potentiel et on abandonne le passé. La distraction encombre, le Christ libère. Ma Rencontre avec le Christ se résume bien à ça et en cette prière qui m'a été inspirée : « Espère l'avenir par l'Esprit, vis l'instant présent dans le corps, laisse la Miséricorde de Jésus embrasser ton passé. »

Silence.

Je sais trop bien l'importance de ces moments d'éternité où l'autre se trouve en cœur à cœur avec lui-même : dans cette Présence quasi-divine où le regard, le souffle, l'écoute sont alignés en-dedans de soi. Tout l'inverse du boucan actuel : des tubes hypnotiques, des programmes télé débilisants, des écrans-geôliers, des

odeurs artificielles, des saveurs amères. Je laisse Sasha incarner pleinement cet indicible incommensurable et il reprend une bonne minute plus tard :

« Peut-être que le Christ est le Christ car il a tué en lui tout ce qui appelle à la reconnaissance, à l'orgueil, au diable. Dieu offre son Fils unique en sacrifice qui meurt sur la Croix pour nous inviter aussi à porter la nôtre, comme si c'était le Chemin pour retourner au Père... Christ a montré qu'il n'était pas « bon » d'être roi dans ce monde, que ce monde n'est pas notre destination finale. Et que ce Chemin vers le Ciel nous invite à laisser naître le divin en soi. Peut-être que cet AVC et cette nuit noire de l'âme qui a suivi ont été ce qui m'a permis de rencontrer Dieu. Je me sentais comme « à la maison », dans le confort d'un foyer avec un véritable toit qui me réhabitait... Ces expériences m'ont dépouillé de ce qui m'empêchait de nous rencontrer... Mais cette première prise de conscience est venue tard, après.

— Après quoi Sasha ... ?

— Après ma dépression, j'ai été bloqué.

— Physiquement ?

— Physiquement, moralement, à tous niveaux. J'ai cherché des réponses dans le développement personnel avec des coachs, des conférenciers, des formateurs, des auteurs à succès... Leurs discours résonnaient en moi, parfois leur énergie débordante me drapait mais tout retombait comme un soufflé quelques jours plus tard. Et j'en ai eu marre de ce baratin qui ne semblait pas marcher avec moi. J'ai basculé aussi vers des pratiques de médecines alternatives : j'ai consulté des magnétiseurs, des rebouteux, des énergéticiens, des praticiens en Reiki, des guides spirituels et je crois que tout ça aussi m'a enfoncé. Et j'en passe.

— Et ça a donné quoi ?

— Rien, encore. Enfin si, du pire ! Je me suis fait manipuler par un coach dont les pratiques de l'hypnose flirtaient avec l'éthique car il prétendait parler aux esprits. Et cela m'a questionné sur toutes ces approches que je croyais sans danger. J'y allais pour avoir du sens puis j'ai commencé à avoir des douleurs ici-et-là, puis des acouphènes... Un jour, en me confiant à un ami pratiquant catholique, il s'est passé quelque chose que je ne saurai expliquer. C'était à la fête de l'Assomption, le 15 août, et c'est à ce moment que ma transformation a véritablement commencé. Cet ami a eu une écoute qu'il n'avait jamais eue auparavant et surtout, il m'a partagé un bout de ses difficultés que je n'imaginais

pas. Ça m'a fait du bien. Il m'a dit : « Chacun doit porter sa croix ». Je ne sais pas pourquoi, cette phrase qui m'était incompréhensible voire imbuvable jusqu'à présent, c'est vrai, quoi, on peut vouloir vivre tranquille, m'est apparue autrement. « Chacun doit porter sa croix » ... Chacun ses misères, chacun ses peines, chacun ses défis et ce qui semblait être en lutte en moi depuis longtemps contre cette phrase s'est transformé en acceptation. La fatalité et la résignation étaient moins présentes. Dans l'acceptation, quand j'y arrivais, je devenais invincible dans ma faiblesse. Mes maux n'étaient plus rien. Je les ai même parfois vécus dans la Joie. Ce rapport aux difficultés changeait radicalement ma vie lorsque j'incarnais dans ma chair cet état d'esprit d'acceptation ; lorsque mon esprit cessait de combattre, de lutter contre l'improbable, l'insensé, l'absurdité de la vie. Et ce moment banal a été pour moi une vraie conversion, bien plus que mon Baptême qui, avec le recul, n'avait qu'un sens intellectuel et encore de ce que je m'en souviens, malgré la qualité de l'accompagnement proposé. Le chemin a démarré pour moi ce 15 août mais il reste difficile et ne lève pas tous les obstacles. Dieu donne par grâce et pas forcément quand on le demande, cela pourrait alimenter notre ego et notre impression qu'Il donne par mérite. C'est ce que j'ai compris en mon cœur à ce jour... Il fortifie ma foi, l'abandon de l'espoir d'un résultat fulgurant, d'un changement, en une acceptation inconditionnelle de la Vie. Ces principes de loyauté qui enferment, de reconnaissance qui font fuir et ne rendent rien gratuit, se brisent. Rien qui n'était d'amour : cette réciprocité illusoire que j'attendais de mes relations, cet attachement investi qui me renvoyait à la prison de mes traumatismes d'abandon et de rejet. J'ai réalisé que je ne m'aimais pas comme Lui m'aimait et j'ai lâché cette croyance que je m'aimerais quand je serai « bon » de mon point de vue. Je me comportais avec les autres comme avec moi-même : j'aimais de manière conditionnelle donc limitée. Cet ami m'a dit de m'aimer de manière inconditionnelle même si je suis imparfait. Aujourd'hui, je ne m'aime pas encore assez pour pouvoir vivre en joie avec mes failles mais j'ouvre mon cœur... L'amour... c'est sans doute de cette manière que le Christ voulait m'enseigner ce que c'est : marche dans la foi en acceptant l'inconditionnel et tu pourras, peut-être toi aussi devenir ce chemin inconditionnel d'amour. »

Ce passage m'interpelle toujours autant... C'est bizarre. J'ai l'impression que j'entends la même chose ou presque ailleurs mais ça reste flou, je ne comprends pas...

Le cas de Sasha saisit un peu plus le Padre que celui de Gabin car, pour le jeune homme, une conversion apparaît clairement dans ce chemin post-coma. Comme pour des saints plus connus, des accidents de la vie peuvent conduire à ce genre de conversion de l'âme ; ces accidents permettant de purger l'esprit de ce qui encombre et empêche parfois une rencontre avec Dieu. Ce chemin de foi n'accentue pas les chances d'obtenir le tampon « miracle » par la Curie mais il intéresse cet homme de foi. Et puis cette impression de déjà-vu et déjà-vécu le trouble un peu plus encore...

Le Padre s'endort sans même avoir eu le temps de remettre son âme à la Sainte Vierge ; la journée riche en émotions ou l'âge avancé ont raison de ses habitudes cette fois-ci...

« La volonté est plus forte que les habitudes ma petite ! Choisir, ce n'est pas renoncer. Choisir, c'est assumer !

— Ça y est, tu te prends pour papa parce que tu sors une belle formule ? ! Ce matin, tu le critiquais et là tu fais comme lui. »

Fernando est désarçonné par le manque d'humour inhabituel de sa sœur et il se confond en excuses. Mais Victoria prend son frère à revers et lui sort :

« Vu comme l'homme moderne marche, particulièrement celui face à moi, on peut dire que la théorie de l'évolution est boiteuse !

— Je n'aime pas être jugé par n'importe qui. Ce n'est pas la critique qui me gêne, mais le « n'importe qui ». Le boiteux qui guide l'aveugle, ça marche pas bien, sans faire de mauvais jeux de mots. Allez frangine, je te fais marcher.

— Un fantasme est une vérité qui n'est pas encore fondée, petit frère... »

Les jumeaux rient de leur petit concours de *punchlines* ; héritage de leur père lorsqu'ils étaient ados. Un petit jeu qu'il avait imaginé pour aider ses ouailles à rester spontanés, notamment à l'oral pour les examens. C'était aussi une façon de régler les conflits dans un cadre clair qui plaisait aux enfants avec ce petit côté *clash*. Victoria et Fernando n'avaient pas rejoué ces scènes depuis tant

d'années.

— C'est nul d'avoir perdu tout ce temps à ne plus s'embêter joyeusement.

— Et d'avoir perdu papa pour le refaire...

— La perte de quelqu'un ou de quelque chose nous rappelle parfois combien il était précieux dans notre vie. Cette perte peut réveiller ou ressusciter de vieux et bons souvenirs... »

Un ange passe ; Fernando reprend :

« Victoria, tu crois en Dieu ? »

La question interpelle Victoria et la prive de sa spontanéité habituelle. Si rien ne sort de sa bouche, sa main droite attrape le médaillon qu'elle porte discrètement au cou et qui est caché soigneusement sous son haut. Peur du jugement ? Respect du principe de laïcité ? Honte de sa foi ? Pour de vrai, son frère ne sait pas les croyances religieuses de sa sœur. Fernando reconnaît la médaille de la Vierge Miraculeuse entre les doigts inquiets de sa sœur qui reste troublée.

« Et toi *Nando*, tu crois ?

— Je crois que ce que nous vivons là-maintenant, la mort de papa, les échanges avec le prêtre, ce qui va se passer avec le documentaire de madame Rouget, tout ça réveille en moi une envie de retourner vers Dieu. Ou plutôt d'aller vers Lui plus franchement. Tu sais, je crois qu'il y a toujours eu des signes, des appels... Tu te souviens quand on est rentrés en France, avant de revenir sur Paris, on a baroudé un peu. J'ai assisté à quelque chose de spécial à la cathédrale d'Amiens et je ne cesse de repenser autrement à cette scène aujourd'hui. Je ne t'en avais pas parlé avant car ce moment n'avait pas encore cette force qu'il a à présent. J'étais assis juste devant le fameux labyrinthe de cette cathédrale et j'étais hypnotisé par une femme. Elle dégageait une beauté... Le soleil venait l'envelopper de sa belle lumière filtrée par les vitraux du monument et on avait l'impression qu'elle était drapée de la Lumière de Dieu. Comme si le Ciel n'avait d'yeux que pour elle à ce moment précis. Je crois que c'était la seule à ne pas s'en rendre compte. Les quelques touristes présents observaient, comme moi, cette scène avec un certain intérêt. Un enfant de huit ans peut-être courait dans la cathédrale et il est allé interpeller cette femme qui n'était pas sa mère car ses parents étaient un peu plus loin et ils guettaient leur

petit comme une mère poule garde ses poussins. Cet enfant a dit à cette femme : « Pourquoi dors-tu ? ». Cette phrase m'a fait rire sur le coup, je me suis dit quel toupet, ce gosse ! Mais en même temps, quel môme de cet âge formule ses questions de la sorte ? D'habitude, on dit plutôt « pourquoi tu dors ? ». Ou c'est un enfant sacrement bien éduqué, même s'il est capable d'aller embêter gentiment une adulte qu'il ne connaît pas, ou ce n'est pas un enfant... Cette femme est un peu sortie de ce moment de grâce et elle lui a proposé de prendre sa place. L'enfant est reparti en courant vers ses parents en rigolant. Cette femme a été rejointe pas une amie à elle qui a assisté à la scène un peu plus loin et qui lui a dit : « Tu vois Maria, et si c'était le Christ facétieux qui était venu te demander pourquoi tu t'es éloignée de Lui ? ». De ce que j'entendais, cette femme, Maria, avait été très investie dans l'Église avant de s'en éloigner un peu. Je trouve ce moment d'une incroyable beauté et même s'il n'a peut-être rien de divin, ce que je ne crois pas, c'était une tranche de vie qui donne beaucoup à réfléchir. Après coup, je me suis dit que même si Dieu nous laisse libre, Il peut aussi se manifester pour venir nous aiguillonner à sa manière, nous réveiller, nous prendre la main ou que sais-je, Il peut aussi venir nous rencontrer. Peut-être même que ce moment, par ricochet, m'était destiné aussi puisque plusieurs mois après j'y pense encore et t'en parle. »

Victoria écoute son frère avec attention, le regard attendri et ses doigts qui caressent plus tranquillement ce médaillon. À son tour, elle laisse échapper une anecdote peu banale qu'elle a vécue le lendemain de la Pentecôte :

« J'ai vécu moi aussi un moment fort qui m'a interpellé dans mon rapport à Dieu... Tu me demandais si je croyais mais ces dernières années ont été un désert spirituel pour moi... Pour plein de raisons. Mais ce que je vais te raconter me bouscule encore et c'est ce qui a été réveillé par ta question. Le 6 juin dernier, au lendemain de la Pentecôte donc, j'étais en voiture pour aller voir papa à l'hôpital. Je me sentais triste : triste de le savoir condamné, triste de ce que je vivais de ma rupture avec mon copain, triste tout court. Je pleurais dans la voiture et je demandais des comptes à Dieu. À peine eus-je fini mes jérémiades, j'ai été attirée par une ombre juste à côté de moi, projetée au sol. Je roulais en voiture, je te rappelle, et cette ombre était celle d'une colombe qui volait à côté de moi, enfin de la voiture en marche. Cette ombre est restée quelques secondes qui m'ont paru de longues minutes. C'est incroyable de voir une ombre en voiture, tu trouves pas ? Il faut un sacré alignement entre le soleil, l'oiseau, la voiture qui roule, l'endroit où l'ombre peut être visible par le conducteur... Je

crois que je n'avais jamais vu une ombre d'oiseau en voiture. Moi qui n'ai jamais été sensible à l'Esprit Saint, qui reste encore un peu un concept pour moi, j'ai été certaine de Le voir, sensoriellement, dans ce moment de désespoir, alors que je déchargeais ma colère sur Dieu, au lendemain de la fête de l'Esprit Saint. Je trouve ça très troublant car je ne me souvenais plus que c'était la Pentecôte. C'est après coup que j'ai fait le lien, donc ce moment est d'autant plus chargé de sens pour moi.

— C'est beau... Tu te souviens que papa aimait dire qu'il n'y a pas de hasard ? Eh bien, je crois qu'entre la présence du Padre qui pourrait symboliser le Père, celle du Christ-enfant de cette cathédrale amiénoise magnifique, et le Saint-Esprit de ta colombe, on peut se sentir plus que concernés par Dieu, frangine.

— Oui c'est vrai *Nando*. Dit comme ça en plus...

— Allez, au lit ! J'ai hâte d'être à demain pour la suite de ce que papa a pu dire au Padre.

— Faisons le signe de croix Fernando... Ensemble.

— Au nom du Père, du Fils... »

Et du Saint-Esprit

4 décembre 2022 : chambre d'ami, chez Sosa. Très tôt le matin...

Amen.

Le Padre conclut son face-à-face matinal avec Dieu par un temps de silence ; comme pour mieux l'écouter et l'entendre. Et s'il ne se laisse pas attraper par une pensée parasite, un pseudo-signe ou une pseudo-synchronicité, s'il ne perçoit pas en image ce que son mental continue de créer à cet instant, s'il ne se laisse pas mordre par l'estomac qui crie famine, alors il est véritablement dans le silence. Dans ce silence, il est en paix. Dans la paix, il se réjouit alors d'être en Présence de Dieu. La paix en est le fruit. Et le Padre est pleinement rassasié ce matin.

Comme la Paix enfante la Joie, il sourit. Gratuitement. Il est seul avec lui-même et ce sourire n'est pas la rançon d'un code de bonne conduite en société : c'est un sourire presque béat, ce genre de sourire si beau et naturel, que, lorsque l'on en est revêtu en société, celles et ceux qui nous croisent en sont contaminés. Mieux qu'un virus qui engage le port d'un masque et une distanciation entre les individus, un sourire qui, au contraire abat les frontières de *la persona* et de l'ego pour laisser notre nature profonde s'exprimer librement. Authenticité. Intégrité. Gratuité.

La vie est une poésie... Tiens, au fait !

Patricio se rappelle d'un recueil de poèmes que lui a offert Emilio avant de mourir. Emilio aimait écrire, pour exorciser ses démons, et il n'avait jamais fait lire ses œuvres de son vivant. Il n'avait ni l'envie ni le besoin d'avoir le retour d'autres sur ce qu'il ressentait. C'était juste pour lui, un peu comme une thérapie.

Fleur du désert ? !

Fleur du désert

Être fleur au milieu du désert
Comme un cactus dans l'aridité ;
De la solitude le Seigneur se sert
Pour enseigner les joies de l'amitié.

Le vide ne nous appartient pas,
On l'habite de notre être.
Fleur du désert n'a pas eu le choix,
À défaut d'avoir, elle se contente d'être.

Fleur du désert a les racines sèches,
Ses pétales manquent de la douceur de l'eau.
L'isolement rend le pèlerinage rêche,
Nous sommes notre ombre sans le rayonnement de l'autre.

Fleur du désert est pourtant unique,
Rares sont celles qui poussent dans l'extrême.
Dévoilée à tous bien qu'elle soit pudique,
Elle symbolise la Vie et ses dilemmes.

(7 février 2013).

Beau... Et tellement mélancolique à la fois...

Voyage en train

Les paysages défilent ;
Je voyage, je me défile.
Je pars, le train m'emmène ;
Je reviens, mes entraves me ramènent.

Le temps est suspendu dans le wagon ;
Le romantisme invite mon âme en ballade.
Dans cette errance je fuis mes balafres ;
Poétiques expressions en guise de jargon.

Mon esprit se fixe mais le présent roule ;
Destination approche comme le futur.
J'accepte que mon passé coule ;
Dépose les maux avec les ordures.

Quelqu'un doit m'attendre à l'arrivée ;
J'espère aussi quand je serai crevé !
Une fleur douce sous la rosée ;
Cette réalité, je l'ai rêvée.

(4 février 2013).

Toujours cette tristesse poétisée... Ah fils, si j'avais su...

J'emmerde

J'emmerde la télévision et ses animateurs débiles

Qui abrutissent la masse.

J'emmerde directeurs, PDG qui infantilisent

Pendant qu'eux, ils ramassent !

J'emmerde la condescendance

Et les « bonnes consciences » qui s'en font les marionnettes.

J'emmerde les pseudo bien-pensants

Qui racontent des sornettes.

J'emmerde les drogués, les toqués, les gens bloqués

Sur leur vie de merde,

Ceux qui s'noient dans leur tasse de café

Ceux qui dans l'alcool se perdent.

J'emmerde mes intellectuelles de voisines faux-culs

Mais j'emmerde aussi les QI d'huîtres qui ont un beau cul !

J'emmerde les gosses d'en bas

Qui n'ont plus de respect.

« Bonjour » est mort, ne l'attends pas

Il s'est fait piétiner par « Paix ».

J'emmerde les commères
Qui piaillent sur moi en aparté.
J'emmerde les beaux
Qui parlent de chasse, de vins et de pâté.

J'emmerde les faux amis, les vrais ennemis et leur jalousie
Grande gueule pour compenser la petitesse de leur zizi.

J'emmerde Hollande mais aussi Sarkozy !
Les mêmes écoles, les mêmes milieux ;
La même élite, que des mafieux.
Bienvenue dans la haute voyoucratie.

J'emmerde l'Église et son pape
Qui laissent crever les pauvres.
Troque ton or pour de la nourriture pour l'aumône !

J'emmerde ces criminels de la foi
Qui prêchent le bien pour un peu de pouvoir.
Allez savoir, j'élève la voix mais sur la Croix
Est le plus précieux savoir.

J'emmerde le système qui repose
Sur le système financier ;
Bourreaux qui ne tirent plus sur l'ambulance

Mais sur l'hôpital tout entier.

J'emmerde les homos qui s'affichent

Comme des amants masochistes.

J'emmerde les homophobes

Et leurs affiches aux relents satanistes.

J'emmerde profondément l'école

Ses profs et sa reproduction sociale ;

Machine à adultes qui clone

Bourges et cas social.

J'emmerde les administrations, impôts,

Préfectures et Mairies ;

J'emmerde Marianne, la Marseillaise

Et les gouttes de la vague bleue Marine !

J'emmerde les faibles, les forts,

Les raisons, les torts ;

J'emmerde les vivants

Qui vivent comme des morts !

J'emmerde les résistants

Qui n'ont rien d'autre à foutre que de lutter.

C'est plié, à quoi ça sert

De camper tout l'été ?

J'emmerde à fond les manifs et les syndicats !

Encore un bon filon

Pour ces assoiffés de pouvoir

Qui nous prennent pour des pions.

J'emmerde mon assureur et mon banquier,

Parce que vous êtes les plus gros voleurs.

Rien à foutre de vos sourires

D'emmerdeurs, de vendeurs !

J'emmerde les commerciaux

Qui vendraient père et mère pour l'argent

À la bonne heure fils de Satan

Gardez votre or, j'garde mon honneur !

J'emmerde les flics et jeunes branleurs

Qui exacerbent les tensions ;

Excités et cons l'un comme l'autre

Vous devriez vous peloter le fion !

J'emmerde mes ex et toutes ces femmes

À qui j'ai dévoilé mon âme ;

Vénales, manipulatrices, instables

Je vous en veux vous êtes infâmes !

J'emmerde DSK pour qui un viol
Est une maladresse ;
J'emmerde Mitterrand pour qui la mort
Est une promesse.

J'emmerde mes potes,
Ces vieilles connaissances ;
Amis d'enfance
Ou l'illusion de partager nos souffrances !

J'emmerde ces bourgeois
De l'autre côté de la rue ;
Tu râles que tu bosses
Et moi, crois-tu que je passe ma journée juste posé sur le cul ? !

J'emmerde ce que j'écris
Car j'écris de la merde ;
Mais merde je m'écrie
Car écrire me sort de ma merde !

Le Padre est ulcéré de ce qu'il lit. La colère frise la haine, le respect se masque en mépris et l'intelligence en complotisme. Il ne reconnaît pas son fils spirituel dans ce texte. Une petite note précise l'état d'esprit dans lequel il était lorsqu'il l'a vomi : « Au bord du suicide, dans une société folle... Inspiré d'une scène merveilleuse dans le film *La 25^{ème} heure*¹⁷. Décembre 2012 – janvier 2014. »

Plus l'homme pieux lit ces textes, plus sa joie se dissipe et laisse place à une forme de colère contre celui qu'il idéalisait peut-être un peu trop, celui dans lequel il avait investi beaucoup d'amour... Comme si l'autre était redevable ou devait se conformer à nos propres attentes. Et en même temps, il mesure un peu plus la détresse évoquée lors des échanges, malheur voilé par le rapport père-fils, et aseptisé peut-être avec le temps... Patricio se souvient aussi qu'Emilio lui avait donné ce recueil en souriant et en lui disant : « Aimerez-vous aussi les démons qui habitaient votre fils spirituel ? » Il comprend mieux, à présent. Patricio comprend aussi plus finement le souhait de celui qui voulait laisser éditer leurs échanges pour humaniser davantage celui qui a été adulé, méprisé, idéalisé. Montrer la face sombre de la personne pour que chacun puisse continuer de l'aimer ou de la détester en connaissance de cause, à sa juste valeur et pas que sur des représentations parfois surfaites.

Ce moment de trouble dérouta le Padre qui ne veut pas en lire plus.

Paradis... J'espère qu'il est plus beau celui-ci !! Sinon je brûle tout !!

Paradis

Paradis étoilé, miracle dévoilé ;

Rêve d'homme précieux, cœur de gosse des cieux.

Gabriel flotte au vent de ses ailes déployées ;

Voyage le plus grand, saut de l'ange délicieux.

Paradis arc-en-ciel, nature colorée ;

Lieu providentiel, espace de beauté.

Pour ceux que j'aime, mon âme brille dans le ciel ;

Reflet du soleil, loin du superficiel.

Paradis de bijoux, Lumière des joyeux ;
Monde des voyants, l'Amour est le noyau.
Royaume de ceux qui sont proches de l'Agneau,
Foi fragile et ferme tel un fil soyeux.

Paradis espéré, chemin éphémère ;
Depuis la terre mère, pèlerinage achevé.
Éloigné du rivage depuis père et mère,
A erré le gamin parti vers destinée.

(6 février 2013).

Tu m'arraches les larmes fils... La foi, ton histoire, ta mélancolie... Tout est là, dans tes textes. Sont doutes t'ont-ils sauvé du désespoir et du suicide en 2013...

Le vieil homme pleure le poids de son absence toutes ces années auprès de son fils spirituel, arraché à sa famille naturelle, à son pays, à sa culture et de lui aussi. Comment se construire avec tous ces fantômes ? Emilio a réussi son coup : Patricio le redécouvre autrement et lui aussi se laisse découvrir de sa fonction de prêtre pour laisser l'homme derrière ressentir la pleine compassion que ces lectures réveillent. Pas celle qu'il sait intellectuellement : celle que le Christ lui-même vivait en face d'un malade ou d'une prostituée.

Gloire à Dieu qui ne cesse jamais de convertir ses hommes aimés... Et la vie continue ?... Je me le garde pour plus tard celui-ci...

4 décembre 2022 : cuisine de Sosa : petit déjeuner en famille...

« Mets-moi de côté le pain aux raisins, c'est le dernier.

— S'il te plaît, grande sœur chérie !!! »

Fernando répète, plein d'emphase, la suggestion de sa moitié gémellaire.

« Bonjour, les enfants ! Je vous quitte plus complices que jamais hier et vous retrouve dans la même Joie ce matin, *qué bien !*

— Bonjour Padre, vous avez bien dormi ?

— Comme un ange, merci ! Je vous propose d'attaquer les derniers échanges avec votre père tout en nous restaurant. Ça vous va, jeunes gens ?

— Très bien ! Je vous sers un café noir avec des petites madeleines maison ?

— Tu me connais trop bien fille, merci. Nous avons beaucoup parlé de paradoxes avec votre père et je vous propose de démarrer avec la première partie comme entrée, si je puis dire. »

*Le paradoxe de la vie (partie 1), extrait de : Sur les chemins du retour...
Conversation en date du 12 juin 2022, hôpital Pitié-Salpêtrière, Paris.*

« Des paradoxes, dans la vie, il y en a plein... Je crois qu'elle est faite de ça. Les parents qui font baptiser leur enfant alors qu'ils ne croient pas en Dieu ; je sais Padre, vous allez me dire d'être tolérant, de laisser la graine germer et produire du fruit. Les satanés cyclistes qui râlent contre les automobilistes les accusant de ne pas faire attention à eux sur la route ; ces mêmes cyclistes qui roulent parfois sur le trottoir et reproduisent ces mêmes comportements à risques contre les piétons. Celui-ci, combien de fois il m'a fait sortir de mes gonds !! Ne fais pas aux autres ce que tu n'as pas envie qu'on te fasse !! Ou encore, ces oligarques russes ou ces émirs du Moyen-Orient qui rachètent à tout va les villas sur nos côtes, ou du patrimoine français à une culture occidentale qu'ils critiquent souvent, qu'ils détestent parfois. Quel est l'intérêt ? Un autre ? Les distributeurs automatiques de billets à hauteur de personnes à mobilité réduite, très bien. Et celles et ceux qui dépassent le mètre quatre-vingt comme moi, c'est-

à-dire une plus grande majorité, se cassent le dos pour retirer quelques billets. Celui qui me fait beaucoup rire en ce moment concerne l'Éducation Nationale de ce pays. Ce système construit pour instruire les enfants français, les conduire vers un diplôme et les encourager à s'épanouir dans un travail. Quel système basé plutôt sur une forme d'obéissance et de conformisme comme le disait le sage Albert Jacquard¹⁸, plutôt que sur le développement de l'autonomie, de l'indépendance, à partir de connaissances. Il y a une sacrée différence... Bref, je m'é gare. Ce qui me fait rire dans ce paradoxe est que ce système créé pour éduquer nos enfants fait redoubler ou décrocher, notamment, les surdoués ou les Hauts Potentiel Intellectuel comme on dit aujourd'hui. Qui juge ces génies ? Des profs parfois condescendants qui maîtrisent tout juste leur matière et qui dépassent toujours le cadre de leurs compétences en expliquant aux parents comment élever leur enfant, en disant aux éducateurs quoi faire des cas difficiles et j'en passe ; des proviseurs envahis de questions politiques qui sont déconnectés des réalités de terrain des gamins d'aujourd'hui. Ce n'est pas incroyable ça, Padre ? Les plus grands génies de ce pays marginalisés par un système pensé pour les instruire ? J'adore... Ces profs que j'aime critiquer ne sont pas tous comme ça, on discute à deux, et au crépuscule de ma vie, je n'ai plus le temps de prendre des formules langagières... Vous savez que je suis plus nuancé et les gens qui me connaissent le savent aussi. Les autres jugeront sur ce qu'ils liront et je comprendrai là-haut que j'aurais dû prendre le temps de me tempérer.

— Je mettrais une note en préambule pour prévenir les âmes sensibles et celles et ceux qui ne te connaissent pas pour se préparer à lire tes provocations, fils !

— Si vous voulez, Padre ! D'autres paradoxes me font moins rire : j'accompagnais jusqu'à il y a peu une assistante familiale en plein *burn out*. Quel travail que celui de famille d'accueil ! Du don de soi. Une famille entière au service d'enfants délaissés, négligés voire malmenés dans leur famille naturelle. Bien sûr, seule l'assistante familiale est rémunérée pour le travail d'un système entier ; système familial que l'on reconnaît quand les besoins du service l'exigent et que l'on juge quand il ne va pas dans l'intérêt de ce même service. Bref... Cette professionnelle, avec des collègues, pointait des défaillances de ce système : peu de visites de la part des éducateurs totalement débordés par la charge de travail, des réunions imposées aux heures de sorties d'école, des injonctions paradoxales comme celle de s'attacher à des enfants mais pas trop et

j'en passe. Elles font un travail extraordinaire et sans elles, ce système de la protection de l'enfance serait effondré. Eh bien je vous le dis, Padre, des dizaines de professionnels quittent ces services pour ces mêmes raisons, et que dit le directeur ? Que le service va bien, que ce sont des situations individuelles isolées, des professionnels qui vont mal, qui ne sont pas à leur place ! ! Vous rendez-vous compte, hein ? ! Ça y est, je m'énerve encore... Bande d'hypocrites ! ! Aucune remise en question des ces personnes en confort dans leurs bureaux... Ils parlent du sort des enfants publiquement, et jamais avec les professionnels qui les accompagnent, ou seulement pour exprimer un pseudo-savoir qu'ils n'incarnent pas... Un système de protection de l'enfance qui protège au final plus ses hauts dirigeants que les enfants eux-mêmes et qui maltraite les professionnels qui se démènent au quotidien avec ceux-ci. C'est quoi ce système si ce n'est une forme de famille maltraitante ?

— Fils, tu es dur. L'Église est aussi une institution défaillante et qui s'en prend plein la figure depuis des décennies. Te rends-tu compte de ce qu'est d'être en haute responsabilité de ces institutions ? Beaucoup de pression, de charges... C'est sain et légitime de critiquer un système et c'est aussi un challenge de faire avec, d'essayer d'apporter sa touche, de défendre l'idéal qu'il représente sans tout amalgamer. On doit porter les erreurs parfois dramatiques des uns qui vont faire de l'ombre aux élans généreux et courageux d'autres.

— Je sais Padre, je sais. Mais certains de ceux qui se disent responsables se conduisent surtout en personnes libres, avec des droits, et n'assument plus leurs devoirs. Si tu es ambitieux ou te sens capable de piloter une institution, prends aussi le mauvais et assume-le. Encore une fois, pour moi, plus on est « haut » dans ces systèmes, plus on doit être au service de l'institution, de la structure, des employés et ici en l'occurrence des enfants et de leur famille. Plus on est responsable comme ils disent, plus on doit être auprès de ceux pour qui on travaille, sinon à quoi bon ? Le lavement des pieds par le Christ à ses disciples, cela vous rappelle quelque chose ? Eh bien, pour moi, c'est la parfaite métaphore.

— Fils, ce n'est pas une métaphore mais un fait. Et si tu l'utilises comme une métaphore, j'espère que tu l'incarnes également.

— Eh oh, Padre, ne me branchez pas, hein ! ! Vous savez comme je suis et comme j'ai été : imparfait, contradictoire, ambivalent et, en même temps je crois, toujours aiguillonné par le respect des valeurs qui me tiennent à cœur.

Donc, j'ai fait au mieux pour être exemplaire et ne je confonds pas l'expérience, le tâtonnement avec la tendance lâche ou mythomane de certains pseudo-responsables d'établissements qui ne savent rendre compte de leur travail autrement qu'en jetant leurs collaborateurs en pâture aux lions. Qu'ils retournent étudier le sens et l'étymologie du mot « responsable ».

— Toujours cette colère en toi, fils... Ce fameux Bagual noir de ton enfance...

— Colère saine. Colère qui se marie bien avec ce que certains appellent mon soi-disant humour noir qui n'en est pas. J'ai juste une manière à moi de dépeindre et de raconter la société dans laquelle on vit. Je discutais avec une jeune infirmière que j'aime taquiner il y a quelques jours : Laurine, une jeune femme brillante. Elle semble avoir été un peu choquée par mes propos. Choquée dans le sens... le cerveau un peu retourné. Je voulais lui dire à quel point il est urgent en ce moment de se battre pour le pouvoir d'achat même s'il n'y a pas que ça d'important. Pour lui donner de la perspective historique, comme elle a tout juste vingt ans et qu'elle est positive comme tout, je lui disais qu'un changement de société très important se produisait actuellement et que personne ne s'en rend compte. Il concerne le vol. Oui Padre, je lis votre regard malgré la brume dans mes yeux... Je le redis : le vol. Jacques Mesrine ou ses acolytes de l'époque prenaient le risque de lourdes peines en braquant des fourgons ou des banques. Pour l'argent et pas que, certes. Il devient quasi impossible aujourd'hui de braquer des banques, il n'y a presque plus d'espèces et les moyens de protection sont plus grands aujourd'hui. Comment devenir riche facilement pour la crapule sans principes qui vole ? Braquer quelques cabas de courses. Si vous êtes comme moi et qu'il vous arrive encore d'aller parfois en supermarché, vous savez que l'on dépasse malheureusement la somme à trois chiffres pour une semaine de provisions qui tient en quelques sacs. Voilà un moyen pour des crapules d'être riches facilement en prenant moins de risques. Ce n'est pas mon humour qui est sombre, c'est la réalité. Cette gamine l'a, semble-t-il, mesuré plus justement. Autre chose, Padre : savez-vous pourquoi il y a de moins en moins de suicidants sur les voies ferrées ? Non ? Je lis encore votre scepticisme dans votre non-verbal. Parce que les trains sont de moins en moins à l'heure : les malheureux ont le temps de réfléchir, de paniquer et de mettre en péril leur sombre dessein. Si ces âmes torturées choisissaient ce moyen radical à l'époque, c'est justement pour le côté brutal et sans retour possible. Aujourd'hui, la SCNF, malgré elle, réduit le nombre de suicidés par son incompétence notoire à être à l'heure ! Et en plus, elle réussit à se mettre à dos les vivants qui utilisent leur

service au quotidien. Il existe des données chiffrées de la SCNF qui indique une baisse de 20% de suicides entre 2019 et 2020 ! Le pire, est qu'il est précisé dans ce rapport (Emilio sort son téléphone et retrouve la capture d'écran prise du rapport en question) : « Les suicides étant des actes volontaires, le niveau de trafic réduit de 2020 ne semble pas en être un élément explicatif spécifique »¹⁹. Je vous laisse un peu de temps pour intégrer cette précision capitale, Padre... Syndrome de persécution : la SNCF corrèle ces chiffres par son niveau de trafic au cas où elle serait encore, mais légitimement attaquée sur ce point précis... Incroyable n'est-ce pas ? C'est réel, c'est dans leur rapport ! Je le précise sinon on va croire que c'est encore un délire fou de ce vieux psy ! Mon ressenti de psy à l'état brut au fil des années était juste : ces chiffres, j'ai été les chercher après. Vous voyez, on parlait des paradoxes de la vie, on est dedans !

— Quoi te répondre, fils... Miséricorde... Si les hommes étaient parfaits, ce serait des anges. Si nous en sommes là, rends grâce à Dieu pour celui qu'Il a envoyé pour nous sauver, te sauver car on porte tous en nous le péché. Pour certains, c'est un modèle et ils le revendiquent les malheureux... Je te fais grâce de dire qui les conduit en enfer. Pour d'autres, c'est plus fort qu'eux et ils luttent parfois grâce à des psy pour aller mieux ou d'autres, avec des prêtres ou avec la Bible... Et tous, je crois, nous sommes négligents : on oublie d'appeler mamie à l'EHPAD, on ne salue plus ce pauvre malheureux qui vit dans la rue, on critique ce collègue de travail, la SCNF... On banalise ou on minimise la calomnie ou la médisance prétextant qu'elle nous fait du bien... Sur le coup peut-être, mais si nous étions au centre de ces commérages, comment le vivrions-nous ? Tu sais, fils, je me suis longtemps demandé ce qu'était prier : je suis devant le Saint Sacrement et je parle à Dieu, et cela devient un monologue qui peut devenir un dialogue intérieur automatique déconnecté de mon cœur. Je m'évertue à écouter maintenant, chaque fois un peu plus, même parfois à demander à Dieu de prier pour moi, de m'adresser un message. Pour cela, il faut être à l'écoute, comme tu le fais avec tes patients sinon ils ne te diraient rien. Eh bien, très souvent, ça fait mouche. Et le dernier message reçu était celui-ci : « Le silence de Dieu est sa paix ». Ça m'a fait un bien fou. Je n'ai pas pris le silence comme indifférence : je l'ai réceptionné comme sa Présence. J'étais là, face à Lui, qui m'écoutait et était. J'étais face à Lui, sur la Croix, mourant indignement du péché des hommes qu'Il va pourtant sauver, s'ils le veulent... Pour moi, c'est ça qui est héroïque aujourd'hui : là où on n'est plus même capable de pardonner à celui qui nous frôle en vélo, ou qui prône de bons conseils comme ce prof investi dans son

métier qui pense bien faire... Saisis-tu le message ? Peut-être qu'il faudrait que tu retournes prier devant la Croix, fils ?

— Ma croix actuelle est trop lourde malheureusement...

— Tu n'es pas obligé d'aller dans une église... Fais-le devant cette icône. »

Le Padre tend l'image à son fils spirituel qui la saisit avec fragilité.

« Je prierai aussi pour toi, fils. Juste avant de te laisser, tes jérémiades m'inspirent un paradoxe aussi, problème que j'ai longtemps éprouvé et qui va parler à nombre de personnes même non croyantes : s'abandonner à l'Espérance... Sacré programme ! Et en même temps, ces deux mots ne peuvent aller qu'ensemble : si on contrôle tout, tout le temps, du moins si on a ce sentiment, quelle raison d'être fidèle en Espérance ? On est dans la toute-puissance ! On projette, on programme, on imagine mais est-ce que l'on est dans une forme d'espérance ? Pas sûr... L'Espérance en Christ, c'est renoncer à sa propre volonté pour laisser Dieu faire notre bien. Qu'est-ce que c'est reposant, surtout quand tout va bien. Mais aussi, quand ça ne va pas car cet abandon n'est pas une démission. C'est un acte délibéré de tourner son regard, son espoir vers Dieu et Lui laisser la possibilité d'agir. C'est faire ce que l'on peut soi, ici et maintenant, et ... lâcher prise. Comme un pêcheur : pas celui qui fait du mal mais le pêcheur à la ligne. Il sonde, il amorce, il change d'appât si besoin, bref il fait ce qu'il sait faire et essaie différentes choses si cela ne marche pas, et il compte aussi sur la Providence. Les pêcheurs n'en veulent jamais totalement à Dieu s'ils n'attrapent rien et ils ne se le reprochent pas totalement à eux-mêmes. Ils savent qu'ils font partie d'un tout et, plus que d'autres je crois, ils cherchent à maîtriser uniquement ce qu'ils peuvent en se reposant aussi sur le Ciel pour le reste. S'abandonner dans l'Espérance est un acte de foi puissant, contre-intuitif pour n'importe quel humain trop dans sa tête comme toi, n'importe quel athée ou fervent croyant, mais tellement efficace comme vous le dites, vous les psy. C'est universel et tous les autres dogmes le scandent : accepter, lâcher-prise... Ils n'expliquent pas forcément comment, ni ne disent toujours explicitement en qui, mais nous avons les miraculés, les Saints, la Vierge Marie, Christ qui peuvent nous inspirer. C'est dérangeant car le sort de tous ces martyrs n'est pas enviable et nous sommes dans une société qui veut nous faire croire que la souffrance est optionnelle, que le vieillissement est une maladie, que le plaisir est un droit. Mais nous qui croyons plus en la vie céleste qu'en la vie terrestre, nous devons faire confiance et nous laisser être arrachés à nos espérances terrestres pour

retourner là d'où nous venons. *Sur les chemins du retour...* Tout ce qui est en haut est exactement inverse à ce qui est en bas, contrairement à ce que disent ces charlatans occultes. Puisses-tu, fils, laisser ta maladie et tes souffrances être le terreau fertile de ta sanctification, qu'elles soient une bénédiction qui va t'aider à laisser ici ta vision d'homme pour retrouver ta place préparée par notre Sauveur dans le royaume de Dieu. C'est cela que nous croyons, le regard tourné vers le Ciel. Nous ne sommes pas du monde, nous sommes dans le monde. Le Prince de ce monde est menteur, il divise et enchaîne au péché, il utilise l'envie, la jalousie et tout le reste pour nous faire renoncer au bien ultime et les quelques privilégiés qui ne manquent de rien investissent leur malheur en enfer. Ce culte à la croix inversée qui symbolise la luxure, là où notre Croix dressée se rejoint en plein cœur. Tu saisisras bien cette différence majeure. Ce chemin de foi implique cet abandon à l'Espérance, la confiance aveugle en l'Écriture, l'acceptation... Elle est douloureuse parfois : comment dire à une mère qui enterre son nourrisson d'accepter ? À ces peuples affamés d'accepter leur sort ? À ce pauvre d'accepter son indigence ?... Pour autant, accepter ce qui est, c'est aussi ne pas rajouter de colère à l'injustice apparente, ne pas abonder sa tristesse de désespoir inutile, de stress sur une panique étouffante... Le Christ en Croix, encore une fois : épreuve humaine innommable ; espérance divine inspirante. »

Silence. Long silence. Ces paroles et cet échange vont se digérer dans le temps même si elles sont absorbées en même temps que le café, les madeleines et le fromage blanc. La nourriture de l'âme est au moins tout aussi indispensable à l'homme que le pain quotidien ; parole du Christ.

Le Padre ne cherche pas une réaction verbale des jeunes à ce qu'il vient de partager. Il laisse infuser comme le thé blanc de Fernando qu'il n'a pas touché depuis la prise de parole du prêtre. Patricio poursuit donc avec le second extrait, sans attendre davantage.

Le paradoxe de la Vie (partie 2), extrait de : Sur les chemins du retour... Conversation en date du 15 juin 2022, hôpital Pompidou, Paris.

« Padre, j'aimerais revenir à ce que vous disiez il y a quelques jours lorsque

nous parlions des paradoxes. Vous avez dévié sur la prière et d'autres choses, et une phrase m'est venue le soir après cette discussion qui m'a beaucoup remué. Cette phrase, c'est la suivante : « Plus je suis pauvre de moi, plus je suis riche de Dieu ». Et pour moi, elle représente tout ce que vous avez dit : cet abandon confiant, cette Espérance, ce lâcher-prise... Ces moments où, en effet, je suis moins dans ma tête pour être pleinement et entièrement moi, dans mes émotions, dans mon cœur. Même si les douleurs me tenaillent, que la solitude me ronge ou que mon passé me hante, je peux parfois être dans cette forme de paix indicible au cœur de ces moments pénibles. La maladie... Si vous saviez comme elle a croqué mon quotidien de ses dents aiguës, depuis toujours. Ces problèmes de dos et de genoux à l'adolescence parce que je grandissais trop vite. Heureusement que la médecine française était plus avancée que celle de mon pays natal. Les pieds en griffes, les semelles à porter, les problèmes intestinaux plus tard avec l'alimentation à changer radicalement jusqu'à ce que l'on découvre ce syndrome de fatigue chronique à 45 ans... Je me réveillais le matin sans savoir ce qu'allait être ma journée : une maladie invisible, en tout cas pour les autres, qui rend totalement aléatoire chaque jour que Dieu fait. Il n'y a plus aucune certitude, même dans la banalité d'un quotidien hyper ritualisé : un brossage de dents, pour les plus atteints, peut-être digne d'une corvée des plus harassantes. J'ai pu continuer à travailler jusqu'alors, Dieu merci. Mais le quotidien était une prison dans laquelle mon corps était ma cellule. Et je ne parle pas de ces moments de vie avec ces attaques de panique, la dépression, les idées noires... Je sais, c'est drôle pour un psy mais si peu banal au fond. Mon histoire... Celle de mon pays et la mienne, elles m'ont conduit loin de chez moi, à aider les autres alors que j'étais moi-même un naufragé de la vie. Et là ce cancer comme bouquet final... Voyez mon Père, encore pleine de paradoxes, cette vie : semée de maladies, de traumatismes, de souffrances qui ont créé le psy que je suis, qui écoute et aide les autres. Peut-être que toute cette merde a été le creuset de mon orientation professionnelle. C'est un peu comme si je payais une dette dont je n'étais pas le responsable. J'ai longtemps trouvé cela injuste et encore aujourd'hui. Pourquoi tant de souffrances ? La dictature dans mon pays, le déracinement, l'incapacité à m'attacher, la maladie... C'est dégueulasse ! Je Lui en veux pour ça... Même si toute cette souffrance me rapproche aussi de Lui, m'apprend l'acceptation, le lâcher-prise... C'est par la vulnérabilité qu'il m'apprend à être en lien à l'autre, ce bougre !

— Dieu est paradoxe, fils. Tu m'as dit tout à l'heure, avant que nous

démarrions l'enregistrement, que Dieu t'a empêché de faire des choses dont tu aurais été fier et que donc, la fierté est un principe qui t'a empêché d'être encore plus orgueilleux, c'est bien cela ? Alors, je ne sais pas si c'est Dieu qui t'a limité mais si c'est le cas en effet, tu peux le voir comme un beau cadeau. Un peu comme un parent qui ne va pas donner ce que bébé convoite car il sait que ce ne serait pas adapté à son âge. Par la frustration aussi, on peut grandir, si Dieu pense que c'est le moyen par lequel on peut assimiler le mieux un apprentissage. Peut-être qu'Il a été paradoxal avec toi, car tu l'es aussi. Il n'a peut-être pas voulu aller contre tes désirs de réussite qui t'aurait probablement enorgueilli, mais pour une croissance en humilité et dans ce cas, quoi de mieux, si je puis dire, que la maladie pour vivre dans le dépouillement, l'essentiel, le lien à l'autre si difficile pour toi ? Peut-être a-t-il voulu t'aider à accepter, à lâcher-prise par le corps car la tête était trop bien faite, trop verrouillée pour entendre Sa voix ? Dieu nous rejoint aussi dans nos paradoxes et Il l'est peut-être aussi. On dit qu'Il est tout amour pour sa créature et est capable aussi du Déluge. Christ est doux comme un bon berger mais Il peut aussi se comporter en gilet-jaune quand il voit le commerce fait devant le Temple.

— Ce que vous dites me rassure un peu mais quand-même !

— Quand-même quoi, fils ? Tu ne comprends pas ses desseins ? C'est Dieu, et c'est bien aussi qu'il y ait des mystères, même et surtout pour un vif d'esprit trop curieux comme toi !

— Hum...

— Tu peux te présenter à Lui comme tu es : pas besoin d'être sous ton meilleur jour comme tu le faisais avec tes patients. Il sait comme tu es et cela doit t'aider à te présenter à Lui comme lui te voit. Tu peux prier partout même si on a la chance d'avoir des églises ouvertes à tous, gratuites, que des millions de personnes aiment à visiter parfois sans aucun respect pour l'hôte. Dans quels autres endroits il est possible de faire cela en 2022 dans le monde ? Tu as plein de Saints qui peuvent intercéder pour toi, tu as les Écritures qui peuvent t'aider, sur ton pèlerinage terrestre, tu as des vieux prêtres comme moi qui peuvent t'écouter et t'aider même s'ils disent des choses que tu n'as peut-être pas envie d'entendre, tu peux y recevoir le Pardon, l'Eucharistie, bref, un package complet, gratuit financièrement mais impliquant pour le cœur. C'est bien non ?

— Oui, oui, je comprends tout ça avec ma tête... Mon cœur, mon esprit, je ne

sais pas, sont plus longs à assimiler malheureusement. L'acceptation de ce qui est, est un véritable chemin pour moi. Quand j'accepte le moment tel qu'il se présente, la paix m'envahit. Mais ça ne dure jamais longtemps cet état, hein...

— Comme tu dis, c'est un chemin, fils.

— Un chemin de croix pour moi... C'est une arlésienne : ça revient tout le temps... Comme si je n'arrivais pas à enraciner l'acceptation dans mon cœur.

— Fils, ce n'est pas un programme ! L'acceptation, le lâcher-prise, c'est un état d'esprit et cela va justement aussi avec l'imprévu. Est-ce de l'acceptation d'accueillir ce que nous avons prévu de A à Z ?

— Bien vu !

— Bien. Alors détends-toi avec tout ça, fais confiance aussi.

— C'est bien souvent dans l'impuissance ressentie assez longtemps que j'arrive à être dans cet état d'esprit-ci. Comme un gus coincé dans des sables mouvants et qui se sent moins englouti lorsqu'il cesse de s'agiter ou qu'il abandonne... Comme une mouche prise dans une toile qui fait la morte...

— C'est ça fils, abandonne-toi à Lui. Il pourra alors agir. Pour Lui aussi, quelle douleur cela devait-être que son Chemin de Croix. Comme Il l'a dit, Il a accepté librement Sa Passion. En d'autres termes, Il a accepté pour ne pas subir. Il a marché vers son destin et peut-être qu'il y a là un enseignement encore du Christ : accepter son destin, marcher vers sa destinée pour s'en libérer, peut-être au moins un peu, et alléger le poids déjà lourd de certaines souffrances. Si en plus on s'inflige l'opposition, le déni, même si ces mécanismes sont humains et sains, la marche peut-être plus difficile encore. Dans ce chemin comptent aussi et surtout les personnes qui restent jusqu'au bout, quel amour ! !

— Un autre paradoxe que celui d'accepter : en psychologie, certains pensent qu'il faut déjà accepter ce qui est pour pouvoir changer. Comme si le fait de reconnaître son point de départ avait une causalité importante dans le changement possible ensuite. Étrangement, j'ai constaté beaucoup de changements chez certaines personnes quand elles avaient réussi à lâcher-prise sur leur objectif. Elles s'intéressaient d'abord à elles-mêmes et étaient plutôt orientées processus que résultat.

— Processus, chemin... On y revient, fils.

— Padre, ce que vous dites fait revenir un souvenir d'une homélie qui m'avait beaucoup parlé. Le prêtre était revenu sur l'Évangile du jour sur le sarment de la vigne. Ce que j'en ai retenu est que Dieu pouvait tailler ce qui Lui semblait inutile ou stérile, et que les vignes avaient aussi intérêt à grandir en horizontalité pour donner du fruit. Je ne sais plus si le prêtre avait parlé de l'intérêt d'être lié aux autres ou si c'est une réflexion personnelle que j'en avais tiré mais ce passage m'a beaucoup interpellé.

— Comme l'horizontalité de la Croix qui symbolise la fraternité, la charité. Tout aussi importante que la verticalité qui symbolise le lien à Dieu. Il te rappelle la nécessité d'être en lien avec les autres...

— Et ma carence à ce niveau... Il m'a aidé à ne pas grandir en orgueil, mais pas non plus en lien social. Pas assez de racines pour grandir en hauteur, pas assez de sécurité intérieure pour me lier avec mes frères et sœurs... *Qué dolor !*

— Tu reparles espagnol, fils ?

— Ma langue maternelle s'impose à moi quand je suis triste...

— *Oremos juntos, hijo. »*

« Voilà, les jeunes... »

Le Padre laisse sa phrase en suspension comme s'il n'avait pas tout dit.

« Papa travaillait encore sur lui-même... Jusqu'à la fin. Quel modèle... »

Fernando reconsidère sa référence paternelle qu'il dévaluait encore fortement la veille.

« Il me manque déjà... »

Victoria s'effondre pour la première fois depuis les obsèques. Elle qui a l'habitude de tout gérer se laisse aller à cette fragilité non permise jusqu'alors. Le jésuite la prend dans ses bras et la console de sa présence : il sent qu'elle a besoin d'un contact paternel à cet instant précis.

« Je comprends, les jeunes... Ça peut être bouleversant d'entendre son propre père s'évoquer dans l'intime, surtout après l'avoir enterré. C'est un cadeau qu'il fait à tous mais c'est un présent à la hauteur du personnage : conséquent,

important, jusqu'au-boutiste, inspirant... Peut-être ne se rendait-il pas compte que ce qu'il pouvait offrir aux autres étaient parfois trop pour eux. Certains n'étaient peut-être pas prêts à recevoir tant, d'autres sans doute se trouvaient indignes ou pas à la hauteur... Mais puissiez-vous mesurer la pleine sincérité de la démarche et la gratuité, le dépouillement de s'offrir jusque dans ses parts d'ombre pour restituer sa vérité sur ce qu'il était. Pas seulement le personnage public, mais aussi et surtout, l'homme. À une autre échelle, les premiers à avoir suivi Jésus devaient se sentir bien petits à ses côtés...

— Padre, notre père n'était pas Jésus quand même !

— Je sais, fils, il m'a répondu la même chose quand je le lui ai fait la même remarque. Mais je suis prêtre et je ne peux m'empêcher de parler de Dieu et de faire cette comparaison, toutes mesures gardées. »

Padre Patricio se tourne vers Victoria et profite de cet échange pour crever l'abcès qui pourrit en elle :

« Fille... C'est très bien que tu pleures ton père, que tu lâches un peu la carapace... C'est le moment pour lever aussi avec toi un secret qui n'en est pas vraiment un. C'est plutôt une cachotterie mais elle t'empoisonne. »

Fernando se demande encore ce qui se passe ; Victoria regarde timidement le Padre et elle sait de quoi il va parler :

« Ton adhésion à cette loge maçonnique... Tu as voulu suivre le chemin de ton père qui t'inspirait tant. Et, comme lui, tu te sens piégée dans ce mouvement qui ne répond pas à tes questions de sens. Emilio a réussi à en sortir non sans conséquences, même si elles sont arrivées bien plus tard. Toi, tu te dis que tu n'as pas la force de ton père et tu te sens redevable de ce que tes sœurs t'ont apporté même si tu n'es plus en phase avec ta démarche de départ. Et tu te sens en conflit de loyauté par rapport à ton père qui aurait aimé que tu en sortes... Ton père savait tout, jeune fille. »

Victoria montre une attitude de jeune fille soulagée d'un fardeau qu'elle pensait porter seule secrètement. Le Padre poursuit :

« Ton père m'a laissé un message à t'adresser personnellement à ce sujet. Une courte phrase. Il te connaissait suffisamment pour savoir comment t'adresser ce message en son absence et il a été extrêmement ferme sur ses consignes. Sa parole, la voici : « La racine doctrinale maçonnique, il me semble, repose sur

Caïn ; Caïn qui a tué son frère Abel. C'est le modèle de fraternité qui inspire les maçons... Est-ce le tien aussi ma fille chérie ? ». Cette phrase est lourde de sens... Formule que vous pouvez finement apprécier tous les deux, comprendre et laisser travailler en vos cœurs. »

Le Padre laisse mijoter cette phrase dans le cœur de ceux qui en sont destinataires : directement pour Victoria, et par effet ricochet, pour Fernando. Il se garde de dire que le Christ, lui, s'est sacrifié pour ses frères : un autre modèle de fraternité aux antipodes de l'autre histoire. « Il fallait que le Christ meure pour que cela arrive ». Il savait la fin qui allait l'envelopper et Il est venu quand-même notre Dieu... Il vainc Satan en écrasant l'orgueil pour sauver le plus grand nombre... Ce jésuite sait que les courants ésotériques sont une forme de spiritualité de l'intellect qui aimantent à eux ceux qui se questionnent avec leur tête. En vérité même, on pourrait dire que la philosophie est davantage une distraction de l'esprit qu'une forme de spiritualité. L'étymologie de « distraction » signifie désunion, désaccord. On crée déjà avec soi une rupture qui coupe de soi, de sa propre existence. On privilégie aujourd'hui la définition d'amusement qui paraît moins radical mais dont les conséquences sont les mêmes. Et si le profane est travaillé par une force introspective, elle le mène aux religiosités qui prônent plutôt l'immanent, dont l'aboutissement serait la dissolution de l'ego avec une énergie originelle qu'il pourrait vivre dans une forme d'extase. Les chrétiens cherchent avec le cœur... La démarche peut être mue par une même quête mais les réponses se glanent à un autre niveau... Ils espèrent rencontrer le Christ, dans une rencontre d'altérité et de reconnaissance de leur propre identité sans chercher nécessairement à se fondre en Dieu. Le Salut présuppose une nature humaine et pécheresse et l'intervention divine pour parvenir au Paradis. Le transcendant nous élève, on a besoin de Dieu. Là peut être alors l'extase.

Tout ce qu'il savait déjà de ces sectes a été confirmé par le témoignage d'Emilio lors de ses confessions.

4 décembre 2022 : dans un studio de la banlieue parisienne...

« Ce n'est pas la confiance d'une petite fille fragile. Ne vous trompez pas : quand je vous dis : « Je vous fais confiance, je vous laisse choisir pour moi », je ne vous honore pas d'un plus grand pouvoir que n'est le vôtre. Ce n'est pas non plus une chaîne que je vous donne pour me rendre captive. Je vous délègue un pouvoir sur moi-même, pouvoir que j'ai déjà. Saisissez-vous la nuance ? »

Amélie Rouget se surprend elle-même de cette posture inédite : une nouvelle femme est née. Pleine de confiance, d'assurance, même si elle est aussi feinte, ce qu'elle dégage peut montrer l'inverse. Les épreuves, les intimidations, les menaces, l'atmosphère pesante qu'elle hume depuis quelques temps la travaillent comme le feu façonne le fer.

Et ce n'est pas ce monteur vidéo qui va la faire vaciller ; même si elle commence de plus en plus à douter de l'intégrité du jeune homme en question.

« Laissez au final... Enregistrez-moi votre version et on va faire avec. Merci, vous avez bien travaillé, bon dimanche. »

Elle renvoie le jeune homme chez lui en lui laissant croire qu'il a fait le travail. En réalité, Amélie va retravailler le montage de son documentaire comme elle le souhaite, c'est-à-dire qu'elle va passer son dimanche au studio pour tenter de boucler et de diffuser son doc pour ce soir. Ce monteur n'est sans doute pas si innocent qu'il en a l'air, pour avoir modifié autant le cours du reportage. Bouc-émissaire ou paranoïaque ? Ou les deux ? Un parano finit toujours par avoir raison tant sa vision déformée du réel peut le rendre fin observateur. Et bouc-émissaire, possiblement. Les sociétés, les familles, les entreprises érigent toujours des boucs-émissaires : ces coupables désignés servent à décharger le collectif de colère refoulée, de culpabilité inconsciente, de tabous inavoués et de névroses en tous genres. Un bouc-émissaire a toujours une fonction. Celui qui utilise cette fonction, la transcende et la retourne à ses bourreaux comme un sacrifice salutaire pour eux, c'est l'un de ses modèles, Celui mort en Croix.

Allez, au boulot, tiote ! dit-elle avec son petit accent du Nord que la vie parisienne n'a pas gommé totalement.

Elle a quelques brides de connaissance en montage et surtout, une âme fiable sur laquelle elle a toujours pu compter : son mari.

« Tiens, je pensais à toi à l'instant. Tu as fait vite !

— Quand on aime, on ne compte pas, chérie.

— Mouais, c'est ça ! Tu n'es pas venu à vélo ?

— Non, pas cette fois. Et la météo est un peu fraîche... Mais je voulais surtout être avec toi rapidement.

— Ahhhh flatteur. Vive les bobos pseudo-écologistes qui roulent à vélo quand il fait beau et se réfugient dans leur SUV lorsqu'il tombe quelques gouttes d'eau.

— Moqueuse ! »

Le couple se met au travail de remanier le reportage d'Amélie.

« Regarde mon amour, tu en penses quoi de commencer le documentaire par une phrase du thérapeute Sosa. Je pense qu'elle serait une porte d'entrée intéressante qui peut questionner le téléspectateur, le piquer dans sa curiosité et en même temps, dans la forme, on démarre et on termine avec Sosa.

— Montre-moi.

— « Personne ne pleure mes problèmes aujourd'hui et combien seront plus nombreux les hypocrites qui pleureront ma mort demain ? »

— Quelle force cette phrase... Touchante. Dure. Et sa voix ! !

— Allez, validé.

— Et ce passage pour poursuivre l'intro... Toujours de Sosa, il serait bien je pense : « Père... Jusqu'à il y a peu, je n'avais qu'une conception intellectuelle de Dieu... Je n'avais jamais rencontré le Christ. Je sais que vous le savez... Et je me suis toujours demandé si vous m'en vouliez... J'ai reçu le Baptême comme un voleur qui a pris ce que Dieu lui offrait en tendresse, en amitié... Et toutes ces années ont passé... Il restait là à m'attendre dans le désert... Je ne pouvais pas le voir avant, j'étais trop occupé à habiter mon ego, à être dans le monde... Dans le désert, nous ne sommes jamais seuls... C'est là qu'Il est, c'est là qu'Il attend chacun de nous : quand tout s'effondre, qu'il n'y a plus personne qui ne nous reconnaît, qu'il n'y a plus d'autre distraction extérieure, qu'on a dépassé le chaos, l'effroi, la peur, les mirages... Il est là. C'est peut-être cela le sens de la Croix : elle n'est pas la destination contrairement à ce que j'ai compris de

l'Église... Elle est un moyen : moyen de se convertir, occasion de rencontrer le Seigneur. C'est pour cela que l'on dit « Chemin de Croix », c'est pour cela qu'Il dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, nul ne rencontre le Père que par moi ». Porter sa croix, traverser l'enfer, et nous ne pouvons être sauvés que si nous suivons ce chemin... Et qui dit chemin dit marche... *Yalla* comme le disait sœur Emmanuelle ! »

— C'est un reportage sur ce thérapeute ?

— Mais non, mais il va rythmer le doc. Allez, validé.

— Tu es certaine d'avoir besoin de moi ?

— Oui, boude pas ! C'est incroyable les messages intéressants que véhiculent les personnes que j'ai rencontrées.

— J'imagine... C'est bien de faire ce documentaire mais c'est encore un support digital et ça utilise de l'écran. Pourquoi ne pas penser à des conférences ?

— Complicé... Tu le sais, mon amour, et en plus, Sosa est mort.

— Mais la meilleure prévention contre les écrans reste le rapport humain, tu ne trouves pas ? Là où il n'y a plus d'humains, un écran pousse.

— Il est question d'humains, de liens entre eux et de ce qui nous lie bien au-delà de nos sens. Ne confonds pas le support avec le sujet traité.

— Tu as vraiment changé toi... »

Amélie regarde désolée son chéri qui ne la reconnaît plus... Désolée de ne plus être celle qu'il aimait tant. Désolée de constater que ce n'est pas son regard qui est amoureux. Le regard jadis pétillant de la jeune femme exprime une lueur éteinte qui ne brille plus mais qui éclaire ; au moins celles et ceux qui sont dans le même sillon qu'elle. Peut-être que son amoureux s'en écarte...

Amélie reprend son travail en laissant son compagnon sur le bord de son chemin du jour : « J'en veux aux personnes présentes de ne pas l'être suffisamment pour pallier à celles absentes et qui devraient être plus présentes ».

Cette phrase prononcée par Sosa s'ajoute aux autres dans le générique de début du documentaire et elle fera peut-être écho aux personnes qui l'entendront...

« Ce qu'il faut que tu comprennes, fille, c'est que Dieu t'aime. Toujours. Autant que lorsque tu l'as renié avec ton engagement dans tes sectes ésotériques. Et de la même manière quand tu le pries sincèrement aujourd'hui. Tout pareil. Il ne t'aime pas selon comment tu te comportes avec Lui. Il t'aime toi, Sa créature, Sa fille. Il t'aime inconditionnellement. Quand on est parent terrestre, on est comme cela avec ses enfants n'est-ce pas ? Pas totalement mais quand même. Imagine combien le Père céleste aime Ses créatures. »

Le Padre répète à Victoria quasiment mot pour mot ce qu'il a dit à son père il y a quelques jours, avant qu'il ne passe sur l'autre rive. Il poursuit :

« Tu sais que j'ai longtemps été en grande difficulté pour évangéliser ? Le comble pour un prêtre, jésuite qui plus est. Je me suis longtemps dit : « Qui suis-je, moi, pour parler au Nom de Dieu ? » J'ai déjà du mal à parler à la place d'un ami ou d'un frère sans craindre de le trahir ou de travestir sa pensée. Alors Dieu, imagine... Et puis j'ai fait confiance... Je me suis dit que s'il m'a appelé, Il l'a fait en connaissance de cause et conscient de mes qualités et de mes faiblesses. Alors je l'ai fait petitement au début... À ma manière, en étant timide et en parlant peu de la Bible. J'étais davantage un témoin vivant qu'un apôtre et ça a parlé aux gens car c'était connecté à leur réalité en Argentine, à du concret. Et en se sentant considérés et reconnus, sans que je cherche à les convertir, la plupart se sont tournée ensuite vers Dieu pour reconnaître leur frère Christ humain comme eux. Aujourd'hui encore, avec quelques décennies de plus d'expérience, je fonctionne encore pareil. Un autre de mes secrets inavouables en confession : je peine encore à dire que je suis catholique. Eh oui... L'appartenance à l'Église, l'obéissance à un pape même s'il représente le Christ sur terre, j'ai encore un peu de mal... Tout le dogme qui enveloppe la foi... Pas toujours simple. Je préfère dire que je suis chrétien dans le sens de disciple du Christ, cela me paraît plus proche de ce que je vis même si cela peut être aussi présomptueux... Tu vois, fille, je te raconte tout ça pour te dire que je ne suis pas parfait, loin de là. Que le peuple de Dieu est faillible et qu'Il nous fait confiance et nous aime comme on est. Je l'espère en tout cas et le pense. Je pense qu'Il préfère un humain honnête et faillible qu'une personne engoncée dans ses péchés et sa carapace. Je crois que c'est l'expérience que ton père partage...

— Merci Padre. Ça fait du bien d'avoir votre partage d'expérience. Je crois que l'Église manque de ça justement : de témoignages humbles, simples, accessibles, qui ne freinent pas celles et ceux qui se sentent loin d'elle par le péché. Il faut qu'elle favorise l'insertion des chrétiens dans ses rangs. Il y a quelques années, j'étais dans un bled paumé et je me souviens d'un vieux discours de papa sur le fait qu'un chrétien isolé est un chrétien en danger. J'avais sonné aux portes de la paroisse, appelé et envoyé des mails. Devinez combien j'ai eu de réponse ? Aucune... Déjà que je n'arrive pas à m'intégrer à la messe ou dans un groupe car je ne m'identifie pas aux chrétiens habituels ni dans le look, ni dans les hobbies ou l'éducation. Une autre fois, j'avais contacté toutes les paroisses d'un diocèse pour connaître le nom de répondants volontaires pour connecter des personnes marginales à de l'écoute humaine. Des dizaines de coups de fils et de mails et... aucune réponse ! Je ne sais pas comment l'Évêque réagirait s'il savait cela. Je trouve que c'est triste... Difficile d'entre dans une communauté d'Église.

— Ce que tu dis me désole au plus haut point...

— Merci de votre empathie, mon père. On se sent déjà reconnu dans une écoute sincère.

— Va en paix, ma fille, et on se retrouve après le déjeuner, j'ai un coup de fil à passer à un vieux collègue de ton père qui le supervisait. »

Victoria serre Patricio dans ses bras comme si c'était son père ; Fernando retrouve le duo et enlace ses proches même s'il ne sait toujours pas ce qui se passe. Et cela a le don de les faire encore rire tous les trois.

« Appelez-moi à 13 heures 30 précises qu'on en termine rapidement avec cette histoire qui ne me fait pas rire. En plus, c'est dimanche ! »

Le SMS donne le ton. Emilio avait prévenu le Père du caractère autoritaire de ce psy qui le supervisait. Il n'avait pas eu le choix du praticien qui était imposé par le centre hospitalier duquel il dépendait dans sa fin de carrière. Emilio ne l'avait pas dit ouvertement au Padre mais il avait dû en faire baver à ce prétentieux qui n'avait d'autorité sur Emilio que par sa fonction.

Patricio en a vu d'autres et il ne se laisse pas intimider par ce message. C'est surtout pour savoir un peu quels sont les points saillants de ces supervisions, soumises au secret professionnel, que le Padre a su faire un peu sauter par le réseau de son fils, et le sien propre. Il veut échanger en accord avec Emilio qui n'avait plus la force de lui dire dans les détails ce qui lui restait sur le cœur. Ce superviseur avait des infos importantes qu'Emilio voulait aussi diffuser dans son recueil.

13 heures 35... Encore un peu tôt. Encore deux ou trois minutes...

13heures 45 : le Padre appelle :

« Monsieur Ziegler ? Bonjour, Padre Patricio à l'appareil. Vous attendiez mon appel ?

— Plus tôt mais ce sera du temps en moins à vous consacrer. Je vous dis tout de suite que j'enregistre cet appel et que chaque mot qui sera prononcé pourra être réutilisé si besoin. Vos magouilles avec Sosa ne m'impressionnent pas, monsieur !

— Bien sûr monsieur Ziegler, je comprends. Je repose juste le cadre pour qu'on soit bien au clair dans notre échange, cadre dont vous devez avoir vous aussi connaissance. Maître Pilhon, avocate de monsieur Sosa, me charge de vous appeler afin d'avoir une conversation franche sur des éléments qu'Emilio vous aurait partagés ; éléments d'ordre privatif qu'il prétend avoir révélés sous la manipulation et la contrainte. Je...

— Non mais c'est un scandale !! Vous osez dire que je fais mal mon travail, c'est ça ?

— Je ne dis pas cela, je repose le cadre, alors je vais me permettre de terminer si vous voulez bien. Monsieur Sosa, qui était mon ami, comme vous le savez, s'est plaint auprès de son avocate d'avoir eu à parler de son histoire personnelle, de ses souffrances, de ses failles, alors même que le cadre de la supervision est très clairement explicité dans le bon de commande transmis par le service hospitalier ; document que vous avez retourné signé, accompagné d'un devis puis d'une facture. Est-il nécessaire que je relise dans le détail que la supervision est un espace dédié aux *professionnels* pour évoquer des *situations professionnelles* qui les questionnent ou les mettent en difficultés dans le cadre de *l'exercice de leur mission* ?

— ...

— Monsieur Ziegler, vous êtes toujours là ?

— Oui.

— Est-il nécessaire que je relise le document ?

— Non, allez-y.

— Bien. Nous sommes donc d'accord sur le contexte de notre échange ?

— Hum.

— Moi, je suis simplement missionné par maître Pilhon, mandatée elle-même par monsieur Sosa, pour constituer un potentiel dossier qui permettrait un dépôt de plainte pour abus de confiance et ce genre de choses qui me dépassent... Si notre échange est franc et que maître Pilhon et moi-même estimons que nous avons les informations dont nous avons besoin, aucune démarche judiciaire ne sera engagée contre vous. Il n'y aura donc pas non plus de tapage médiatique autour de vous... Avec la notoriété de Sosa, son décès tout récent, les médias seraient bien heureux d'en faire leurs choux gras.

— Que voulez-vous savoir ?

— L'essence de ce que mon ami vous a confié sur son histoire, sur ses failles et qu'il aimerait partager publiquement dans un recueil le concernant. Se réapproprier sa vie et choisir quand et comment ses informations seraient partagées et utiles à d'autres.

— Bon... D'accord. Monsieur Sosa se disait hypersensible et il justifiait ses conduites parfois hors cadre avec ses patients par ce fonctionnement atypique. Mais l'hôpital n'a aucune preuve qui validerait les propos de Sosa, ni aucun document ou diagnostic établi. Il évoquait sa solitude comme une caractéristique de ce fonctionnement qu'il disait si spécifique qui le coupait de relations superficielles, inintéressantes selon lui. Et en même temps, il s'en plaignait. D'où le surinvestissement au travail même si ce n'était pas toujours simple pour ses collègues de travailler avec lui, car il voulait toujours aller au bout de ses idées et il peinait parfois à être dans le compromis. Voyez le problème pour sa hiérarchie à l'hôpital... Un collaborateur apprécié des patients et avec des résultats plus efficaces que ses pairs, cela ne crée que de la jalousie et de la

méfiance.

— Mais, c'est pourtant le but du soin, non ?

— Le milieu hospitalier est particulier... Je reprends. Il se décrivait comme un solitaire qui aime la bonne compagnie. Tout son paradoxe. Il s'est vu comme étant toujours le singulier, le marginal dans un groupe : le psy qui ressemblait plus à un coach, le praticien hospitalier allergique à la hiérarchisation des rapports inhérente à la fonction publique... Il expliquait aussi que cette hypersensibilité avait peut-être une fonction : celle de le protéger aussi du lien à l'autre, du lien intime j'entends, ce rapport qui lui faisait terriblement peur. C'était même au stade phobique. Et vous savez que le principe de la phobie repose sur la généralisation d'expériences vécues, vues ou entendues, souvent avec une forte charge émotionnelle, et qui verrouille et lie hypothétiquement l'avenir à ce trauma. Plus il vieillissait, plus il sortait de ses cocons qui le protégeaient, et de ses illusions, et cela le confrontait à une forme de vide qui l'angoissait. Ça, c'est avec mes termes psy. Avec des mots courants, il disait qu'il avait peur de se confronter à quelque chose qu'il ressentait profondément, quelque chose qu'il sentait impossible et qui l'aurait fait s'effondrer à son contact. Il disait qu'il se sentait « coupé de quelque chose d'essentiel pour moi et que je n'ai jamais connu et qu'aucun être humain ne pourra jamais combler. L'amour m'attire et me répulse en même temps ». Il disait que « l'intuition est parfois une réalité brute voilée par le mental qui cherche à protéger ». Il a d'ailleurs été décompensé chaque fois qu'il a été en couple, à la fin de ses relations. L'intime réveillait parfois une panique insondable. Je me suis toujours demandé s'il n'avait pas été victime d'abus. D'où le célibat contraint-choisi à la quarantaine. Il disait aussi que s'il avait peur d'engager une relation intime avec une femme, c'est sans doute parce qu'il était inconsciemment dans la « peau » de son père, peau entre guillemets, vous m'avez compris. Père qui selon ses recherches, aurait été laissé par sa mère. Il vivait l'abandon inconsciemment et il imaginait que sa mère avait laissé son père pour de bonnes raisons. Cette loyauté à sa mère l'enfermait dans une relation fusionnelle idéalisée qui l'empêchait de devenir pleinement homme.

— Précisez ce que vous voulez dire avec des mots plus accessibles, s'il vous plaît. Je veux être certain de bien comprendre.

— Il disait : « De quoi j'aurais à faire le deuil si j'engageais une relation intime ? d'être le fils de ma mère, alors que cela reste compatible ? de

l'abandonner ? ou de la peur de vivre ma propre vie ? » Il avait eu cette prise de conscience, il s'infligeait le retrait amoureux, plutôt même le rejet car il se rejetait lui-même, et aussi il s'abandonnait pour ne pas avoir à vivre l'abandon vécu par son père. Complexe comme traumatisme... L'abandon et le rejet sont des blessures fondamentales qui sont difficiles à soigner. La honte et la culpabilité enferment dans le secret, et lui n'a pas eu connaissance de son histoire. C'était une plus grande difficulté pour lui et une plus grande souffrance encore... Même si la vie, la résilience, l'ont conduit à être psychologue et formateur.

— Sans doute. Que vous-a-t-il partagé encore ?

— Il a un peu parlé de sa maladie chronique qui le grignotait : la fatigue, les vertiges, les bouffées de chaleur, et d'autres symptômes associés à un dysfonctionnement du système nerveux autonome. Il appelait cela syndrome de fatigue chronique. J'avais émis une fois l'hypothèse que ces symptômes étaient peut-être d'origine somatique et il s'était emporté. Il est revenu à la séance suivante en expliquant qu'au moment de la séparation d'avec la mère de ses enfants, il se sentait plein d'énergie mais qu'il était sans but. Il se sentait frustré d'avoir un capital énergie importante sans savoir comment l'utiliser. Dit comme cela, ça paraît bête mais c'était un enfer pour lui. Il avait la forme mais pas d'amis ni d'activités avec qui et où il aurait pu la décharger. Puis cette énergie a disparu et sont arrivés les symptômes et la maladie. Il s'est dit que c'était peut-être une création inconsciente pour accepter le vide de sa vie, que l'énergie et la forme dont il disposait avaient investi le corps d'une mauvaise façon, par la maladie, à défaut d'avoir été consommée autrement comme par de l'exercice physique ou autre. Comme si cette énergie interne s'était transformée en polluant. Il faisait aussi référence à son enfance malmenée loin de son pays natal. C'était un enfant souvent malade et peut-être que là aussi, c'était une manière d'obtenir du soin, de l'attention qu'il n'avait pas naturellement et qu'il aurait mérités sans condition comme tout enfant. Être malade pouvait signifier aussi qu'il était non conforme aux attentes de sa mère de substitution, et qu'il ne pouvait pas être pleinement lui-même. Le « mal a dit » comme vous savez sans doute aussi... Une autre manière de dire ce qui ne va pas. Il peinait à se connecter à ses émotions, colère et tristesse notamment. Il était dissocié de son corps comme on dit. Et cela peut être aussi un critère qui explique la somatisation. Il aimait parler de « tristress » : mot valise qu'il avait inventé pour le combo...

— Mon pauvre fils...

— Pardon ?

— Non rien, continuez.

— Quand il était angoissé, il s'agitait beaucoup. Au travail et pendant nos séances. Je l'ai questionné sur ce point et il disait : « Chez moi, l'agitation est l'anti-réponse de la réponse : elle est ce qui voile la réponse qu'en conscience, je ne veux ou peux pas voir, écouter, ressentir ». Il n'arrivait pas toujours à s'apaiser pour écouter ce qui le tourmentait. Peut-être que cela lui faisait trop peur... Mais il savait que derrière ce symptôme, il pouvait voir la profondeur de sa souffrance. Nous avons essayé de travailler sur ces émotions mais il avait réponse à tout comme vous devez le savoir. Une fois, il m'a dit : « La culpabilité, c'est se sentir soi-même en faute de quelque chose qu'on n'a pas fait. Et la colère, c'est en vouloir à l'autre pour une faute qu'il a faite ». Il intellectualisait tout et il disait que c'était là aussi une spécificité des hypersensibles. Pour autant, il ne se laissait pas travailler... À la fin, il devenait même agressif : il m'avait fait la leçon sur le fait qu'il ne faut plus demander si une personne veut changer, ou quel est son objectif, mais plutôt lui demander si elle a besoin de changer car il faisait une différence majeure entre *l'envie* et le *besoin*. Il disait même qu'il ne faut plus s'adresser au conscient de la personne mais à son inconscient. Ces trucs d'hypnose quoi... Il savait que je n'étais pas de cette école-ci sur le plan thérapeutique alors il en profitait pour me provoquer. La dernière séance a été trop loin pour moi : il a osé une blague-devinette. Enfin, je ne sais même pas si c'était une blague...

— Dites toujours.

— Il m'a dit, je me souviens comme si c'était hier, tellement ça m'a dérangé. D'ailleurs, c'est ce qui a fait que j'ai déclenché un signalement à la direction de l'hôpital qui exigeait une extrême pudeur de la part de ses agents sur le plan religieux. Ils...

— La blague, monsieur Ziegler.

— Oui, pardon. Il m'a demandé quel était le point commun entre l'hypnose et Dieu. Vous rendez-vous compte ?

— Les deux sont réels même si on n'y croit pas.

— Comment savez-vous ?

— Je suis prêtre et c'était mon ami. Ça lui ressemblait bien. Peut-être voulait-il vous faire passer un message aussi...

— Vous croyez ? En tout cas, c'était une sacrée problématique ce Sosa...

— Monsieur Ziegler : je vous le redis, c'était mon ami. Gardez vos jugements dans votre cœur s'il vous plaît, et si je puis me permettre, une problématique n'appelle pas forcément de solution. Peut-être des pistes ou des réponses, contrairement à un problème. Je vous laisse méditer sur ce point.

— Vous pouvez être tout aussi désagréable que lui, monsieur !

— Une dernière chose que je ne comprends pas : vous évoquez ces échanges comme si vous le voyiez en séances individuelles. Ce n'est pas le principe de la supervision si je ne m'abuse ?

— Bien... Vous êtes plutôt informé en fait. Pour tout vous dire, la supervision était laissée libre au volontariat. Certains managers pensaient que c'était une bonne idée pour impliquer des personnes dans des temps qui ne donnent pas toujours envie.

— Et c'est aussi une stratégie intéressante pour des directions, de mettre des agents dans des positions impossibles à tenir, entre s'occuper de patients ou aller discuter de ses problèmes... Comment vous dites, vous, les psy... Injonction paradoxale, c'est ça ?

— Si vous le dites. Sosa était le seul à venir en tout cas... Il voulait clairement montrer qu'un psy digne de son éthique s'engage à exposer sa pratique aux lumières de chacun et à soumettre celle-ci au discernement d'équipe. Je pense que ses collègues le détestaient après son coup avec la patiente espagnole, et tout le barouf médiatique autour de tout ça. Ils se sont désolidarisés de lui et il a occupé cet espace de supervision comme le reste de sa carrière : se sentir au centre de tout.

— Cessez, monsieur ! Pour la troisième fois, gardez vos états d'âme pour vous. Je viens d'enterrer mon plus proche ami, comment vous permettez-vous ?

— Comme bon vous semble. Je vous ai tout dit. Alors gardez vos dossiers juridiques pour vous, sinon il y aura du répondant.

— Vipère ! Je ne vous remercie pas ! »

Il a réussi à me faire sortir de mes gonds, ce bougre ! Pourquoi Emilio s'est-il laissé aller à ces confidences avec un abruti pareil... Tu me perds fils ! Seigneur, aidez-moi à discerner le message...

Victoria se laisse hypnotiser par de vieux souvenirs partagés avec son père ; toujours depuis le fauteuil sur lequel leur histoire commune a laissé l'empreinte la plus grande. Ancrage.

Elle se souvient d'un échange avec son père sur la démarche spirituelle qu'elle voulait engager dans une voie agnostique comme celle qu'il avait entamée quelques années auparavant en loge. Elle pensait que la démarche expérientielle était la plus juste et elle comparait ce chemin à la posture scientifique qui permettait de généraliser des réponses à partir d'essais-erreurs. Son père lui avait dit ceci, peut-être déjà pour l'en dissuader sans la déresponsabiliser de sa démarche : « Tu sais ma fille, les scientifiques sont comme des huîtres : tout visqueux à l'intérieur de la coquille dure dans laquelle ils baignent, et en laquelle ils croient fermement. Ils ne perçoivent le monde qu'au travers de l'infime ouverture de ce carcan. Ils n'ont d'yeux que pour leur dogme implacable et parfois même plus féroce, lorsque celui-ci n'apporte pas de réponse aux questions posées par les malades ou les maladies qu'ils ne connaissent pas, si l'on parle des seuls médecins endoctrinés par la pensée matérialiste. Mais les huîtres qui se sont laissées infiltrer par un grain de sable sont devenues des perles... »

Elle s'émeut à repenser à ce moment où son père lui passait un précieux message qu'elle n'avait pas apprécié à sa juste valeur. Parfois il faut du temps, comme pour une perle...

Et puis elle fait un autre lien qu'elle n'avait pas fait jusqu'alors : cette prière que son père aimait répéter à la fin de ses jours ; prière qu'il disait seulement avec elle : « Que Jésus soit dans mes failles, Marie dans mes Espérances et l'Esprit Saint dans ma volonté ». Elle se répète : « Que Jésus soit dans mes failles... ». Et d'autres phrases de son modèle résonnent dans son esprit : « Être à l'écoute de soi, c'est s'ouvrir à l'autre », « La nostalgie est comme un trésor

précieux au fond de soi. Ce fantasmé impossible, délicieux qui réfugie d'un réel qui peut parfois faire peur. S'ouvrir au réel, ça coûte, mais là est le chemin de la simplicité et de la vérité », « Je ne travaille pas sur moi. C'est la souffrance qui me travaille. Ce n'est ni la finalité, ni une fatalité, juste un moyen pour m'ouvrir à Dieu. Le corps peut être l'outil mortifié par lequel l'esprit se déploie. Peut-être aussi que ces pensées sont le délire d'un homme malade qui craint d'être miraculé ou guéri de Dieu par peur de ne pas être digne d'une si grande grâce. C'est pour cela que les miracles sont réservés aux plus petits capables de recevoir ces beaux cadeaux. »

Véritable souffle de l'Esprit ou biais cognitifs, le temps fera son œuvre dans le cœur de Victoria...

Pétri dans une crise de larmes qui lui coupe le souffle, Fernando pense à son père, à son enfance... Il est là dans le bureau de son père qu'Emilio a tenu à laisser rangé et propre comme ses affaires de famille.

Il se rappelle ces moments de tensions extrêmes lorsqu'il était adolescent et qu'il restait totalement obtus à tous les conseils que pouvait lui prodiguer son père dans cette période délicate. À cette période, il cherchait son père là où il ne voyait que le thérapeute. Peut-être peinait-il à s'identifier à lui en marchant dans l'ombre de cet homme partagé avec un trop grand nombre d'autres garçons de son âge ? Comme un fils qui doit se faire un prénom derrière un nom connu.

Emilio le savait et il essayait de lui faire passer des messages pour lui faire comprendre qu'il lui parlait de sa voix d'homme. *Nando* se souvient de quelques phrases : « La vision des praticiens sur leurs patients qu'ils connaissent ou pensent connaître trop bien peut devenir aussi problématique que le problème présenté par eux-mêmes. Le regard d'un père est aussi biaisé... Biaisé par un lien filial indéfectible même s'il reste imparfait ». Ou encore : « Les thérapeutes et particulièrement les praticiens en hypnose disent à tout va qu'ils vont redonner leur pouvoir aux personnes qu'ils accompagnent. Qui sont-ils ceux-là ? Rien que dans leur discours, ils sont déjà aux antipodes de cette approche qui libère plutôt qu'elle n'emprisonne. Ils induisent un rapport d'autorité parfois plein de condescendance à leurs futures proies là ou un parent digne de ce nom ouvre les possibles dans un champ délimité qui cadre et protège ». Et cette dernière, qui prend un sens prophétique pour le coup, qu'Emilio aimait lui répéter lorsqu'il

voulait sortir tard avec des jeunes plus vieux que lui : « Moi je veux marcher avec Dieu mais pour marcher avec Lui, faut déjà que j'apprenne à marcher, hein ! »

Aujourd'hui, il sait dans son cœur ce que son père lui répétait le plus souvent : « Le pardon est le chemin le plus fiable pour passer de la colère à la paix. Le trouble est inhérent à cette vie ; le pardon est inhérent à l'amour, et la paix en est l'un des fruits ». Fernando pleure de plus belle.

« Quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt », comme le dit le proverbe.

À présent, je regarde le ciel dans l'espoir que tu guides mes pas ici-bas....

Le Padre fait les cent pas dans le jardin de chez Sosa, la tête basse, regardant les traces que laissent ses pas dans la neige. La main droite égrène le chapelet qu'il récite mécaniquement, ancrage de prêtre. La pression ne retombe pas et il se décide à laisser émerger humblement son incapacité à gérer sa colère en rentrant au chaud et en se posant sur son lit. Le regard de l'homme sage se fait hameçonner par une liasse de papiers ; mémoire d'un échange avec son fils spirituel. Il saisit le document sans savoir de quoi il retourne.

Sur les chemins du retour... : extrait d'un échange sans thème en date du 2 août 2022, chez Sosa.

« Si vous saviez Padre ! J'ai toujours eu beaucoup de respect pour mes patients car leur souffrance était un moteur qui les menait au soin. Ça ne marchait pas toujours, ils n'allaient pas forcément tous mieux et certains étaient parfois difficiles à aider. Pour autant, ils essayaient du mieux qu'ils pouvaient. Je pense à cette femme qui me consultait pour prendre confiance en elle. Ça a bien fonctionné et alors qu'on était à notre dernière séance, elle me parle de son rapport à ses enfants. Et elle me dit qu'elle embrasse ses enfants adolescents sur

la bouche, et là, les bras m'en tombent, comme on dit en France. Drôle d'expression mais c'est vraiment ce que j'ai ressenti. Bon, on a dédramatisé ça par le culturel et tout ça, hein, mais ça reste particulier pour moi. Je crois que ma réaction physique d'étonnement l'a un peu désarçonnée. Parfois, juste une réaction peut être thérapeutique dans le sens où elle va questionner l'autre sur son comportement, sans jugement. Et cette femme n'était pas du tout aux prises avec des intentions malsaines ou autres, c'était naturel et sans arrière-pensée. Je pense aussi à cette mère de famille profondément attachée à ses enfants et à son fils qu'elle aimait tellement qu'elle acceptait, dans son grand cœur de mère, qu'il s'engage à l'armée et parte au front. Quel amour ! Avoir le cœur torturé de savoir sa progéniture en danger et en même temps, le laisser faire sa vie en l'encourageant et en l'aimant de tout son cœur. Elle venait questionner ça en thérapie et c'était une belle démarche. Tout ce que je n'ai pas eu... Je pense aussi à cette patiente qui me ramenait à chaque séance sa liste de livres à lire et j'avais le droit à des résumés et tout ; ou à cette autre d'une grande sagesse que j'ai fini par appeler affectueusement « maître Yoda » pour le côté sage et énervé en même temps. Pleine de colère saine aussi. Et tant d'autres... Allez encore trois auxquelles je pense avec plaisir : l'une me disait que nos générations futures n'auraient plus de pouce. Vous vous rendez compte Padre ? Avec cette génération scotchée au portable, ils vont faire comment ces jeunes ? Je ne peux m'empêcher de rire en imaginant la scène.

— En effet !

— Une autre m'évoquait qu'elle utilisait un ventilateur portatif comme *sextoy*, désolé du détail Padre mais c'est ça aussi la réalité d'un psy ! Et une autre qui ne pouvait s'empêcher de se toucher la poitrine quand elle parlait ou quand elle croisait des routiers, c'était inconscient, c'est son mari qui lui en a fait le reproche un jour. L'inconscient raconte beaucoup de choses à notre insu, hein !

— Eh bien fils, tu crois que c'est important de partager cela dans ton recueil ?

— Une pensée pour ces personnes et tous ces patients qui m'ont fait grandir en tant qu'homme et praticien. Oh, il y avait aussi ce petit surdoué de Noah qui avait répondu très spontanément à ma provocation. À huit ans à peine, il savait déjà répondre à ça : « Qui de Michaël Jackson ou de Mickaël Jordan a marqué le plus de paniers ? ». Il m'a répondu sans hésiter : « Michaël Jackson jouait pas au basket, monsieur le psy ! ! ». Et son grand frère Axel n'était pas en reste puisqu'il m'a appris que les bébés des autruches s'appelaient les autruchons. Il

était à peine plus vieux quand il m'a appris ça.

— Hum, très intéressant, fils !

— Oh Padre, réjouissez-vous que je vous partage des pépites de psy comme on dit hein !! Et de belles ! Pour contraster avec ces galères de la télé, les bien-pensants qui donnent des leçons et qu'on ne voit jamais en thérapie. Ces gens qui se plaignent de tout et ne font rien d'autres que commenter et critiquer, assis confortablement sur leur canapé. Ils critiquent ceux qui critiquent de critiquer sans rien faire ! Les mêmes ! Je pense à cette femme interviewée à la télé qui n'arrêtait pas de dire « il faut ceci », « les gens sont cela » ... Le journaliste, judicieusement, lui a dit : « Et vous, vous faites quoi ? » Pas de réponse. Puis, elle critiquait une action menée par ces gilets-jaunes et le journaliste lui a rappelé qu'eux sortaient de leur canapé pour exprimer ouvertement leur mécontentement. Ils n'étaient pas dupes ces gens, ils savaient que leur action n'allait pas faire bouger grand-chose mais le fait de se retrouver, de ne pas s'isoler et d'agir leur convenait déjà. Elle a osé dire : « ça sert à rien ». Elle a été invitée à rejoindre les ronds-points comme elle se disait contestatrice, et vous savez ce qu'elle a répondu Padre ? Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer : « Je peux pas, j'ai du ménage à faire !!! » Incroyable ? Alors là, les « il faut changer le système » contrebalancé, par « j'ai du ménage », je ne l'avais jamais entendu. Et je passe qu'elle ne bossait pas et qu'elle disait avoir du temps, hein. Voilà ces gens qui me font de la peine autant qu'ils m'agacent. D'où, à cette période de mon métier, le *#FaisLe* ! que j'avais repris d'une patiente et que j'utilisais à tout va pour inciter les gens à faire et non pas juste à dire ou à blablater. Dans le cas de cette femme, les autres doivent faire ce qu'elle dit et qu'elle n'a pas le courage de mettre en action. Les autres sont responsables de sa situation de victime et les autres sont responsables du merdier dans le monde... Pas elle, évidemment.

— Tu ne peux pas t'empêcher d'en vouloir à la terre entière, fils ? Ou de critiquer aussi ceux qui critiquent sans rien faire.

— J'étais positif il y a cinq minutes et ça n'avait pas l'air de vous passionner alors faut savoir, hein ! Et puis moi je fais, Padre... Humblement, mais je fais. Donc je me donne aussi le droit, voire le devoir, même si là je n'ai pas pu le faire directement, de renvoyer les personnes à leurs propres responsabilités, avant d'attaquer celles des autres. Certaines sont prises dans des injonctions : ne rien lâcher quitte à se brûler. C'est comme si elles laissaient leur main brûler sur une

plaque électrique et qu'elles ne voulaient pas la retirer par fierté et surtout, pour continuer d'être victime du méchant installateur de la plaque électrique. Comme ça, aucune responsabilité. Parfois, il faut faire un peu électrochoc, si je puis dire. Une fois j'ai eu un patient insatisfait que je le renvoie aussi à ses dysfonctionnements, alors que j'avais crédité de ma pleine écoute cet homme pendant plusieurs séances. Il m'a dit : « Vous savez, le client est roi ». Au lieu de lui rappeler qu'il était patient car il ne l'entendait pas, je lui ai répondu : « Vous savez comment la France a traité ses rois ? » Je ne l'ai plus revu depuis... J'aime à me dire qu'il a compris le message.

— C'est éthique, ça ?

— Il a contacté mon chef de service pour se plaindre et je me suis fait engueuler.

— Toc !

— C'est vilain, Padre ! De toute façon, je ne me suis pas laissé faire.

— Tu ne peux pas t'empêcher de chercher les histoires, fils.

— Je n'aime pas l'injustice. Que mon chef de service me rappelle le cadre, logique hiérarchique. Qu'il le dépasse en couchant avec les secrétaires et qu'il me rappelle le cadre, non merci. De l'exemplarité ! On y revient. On travaille avec l'humain en souffrance donc on est toujours hors cadre. S'ils l'étaient pleinement, ils ne seraient pas dans le soin. Ils sont marginalisés par leurs souffrances, leurs handicaps, leurs TOC, que sais-je. La société, leur famille, leurs collègues, les ostracisent, et eux se sentent très souvent différents, rejetés, incompris, et j'en passe. Nous avons devoir d'aller les chercher dans leurs souffrances pour les aider à en sortir ou à faire avec du mieux qu'ils peuvent. Il y a toujours une part de risque dans nos métiers et il est pour moi impératif de l'assumer un peu, hein, en étant créatif ou provocateur ! Et puis on incarne le service public !! Du personnel qui est un contre-pouvoir à des directions parfois fades, tremblantes devant plus haut, ou nocives, qui se cachent derrière toujours plus de protocoles, de règles, qui ne voient même plus l'humain à côté d'eux ou face à eux. Je n'avais plus l'énergie ou l'espoir de lutter contre ce carcan insensé. Aller chercher un patient jusque dans la salle d'attente, le raccompagner, lui faire une tape amicale sur l'épaule, le prendre à l'heure, s'excuser si on est en retard, en faire un peu plus qu'on peut, c'est déjà de la correction, du savoir-vivre, de l'éducation, de l'implication, de l'éthique, des valeurs, du service

public. C'est comme ça que j'ai fait mon métier. Merde ! L'État le casse, oui. Quand on pratique dans le quotidien, c'est hors de portée et inutile de critiquer l'État. Faire ce que l'on peut pour les patients, ici et maintenant, ne dépend que de nous, alors pourquoi ne pas le faire ? Pour ne pas aider l'État ? Mais ils s'en foutent au gouvernement !! Et celui qui est devant nous, il a besoin d'aide. Alors je préfère me tourner vers lui, car c'est la réalité de l'ici et maintenant qui compte. Un peu de pragmatisme et de bon sens. Ce n'est pas ce que vous faites, Padre ? Vous n'allez pas enguirlander Dieu devants vos pénitents ? Vous allez déjà faire avec eux j'imagine ?

— On n'enguirlande pas Dieu, fils.

— Arrêtez un peu, mon père ! Une fois, il y a quelques années, un prêtre m'a dit que j'avais le droit d'en vouloir à Dieu et de lui dire. Il m'incitait à être en lien avec lui et me disait que c'était mieux que de lui tourner le dos.

— Tu as été te confesser à un prêtre avant ce *coming-out* à la radio ?

— Vous avez toujours le truc pour éviter le sujet, vous, hein ?

— Comme toi, fils... Comme toi en tant que psy, j'imagine.

— Bref, on en revient à la colère qui est plus saine que l'indifférence selon moi. Il avait raison ce prêtre ! Combien de familles, d'amis ou de collègues sont minés de non-dits, de secrets, d'hypocrisie, par peur de blesser l'autre ou par manque de courage. La colère est saine à plein de niveaux : pour pardonner par exemple. Comment pardonner à quelqu'un qui fuit un échange ? Même si cette personne ne reviendrait pas sur une faute qu'elle aurait pu commettre et mieux encore, reconnaître, si la personne victime d'un comportement irrespectueux peut au moins se libérer verbalement de ce poids avec la personne a priori fautive, elle pourrait alléger un peu le poids de son fardeau. Il y a aussi des personnes qui font comme si de rien n'était, tellement elles se coupent de leur propre responsabilité. C'est bien, elles se protègent !! Mais les dégâts pour les autres peuvent être d'autant plus grands, et la brutalité de ce détachement apparent peut être d'autant plus difficile à supporter. Si la personne en tort évite la confrontation, comment se débrouille la personne qui se sent lésée ? Double peine... Et je ne parle pas de ceux qui ne reconnaîtront jamais leurs fautes... Pauvres victimes qui peineront à se reconstruire sans la reconnaissance de leur statut par l'autre, par la justice, quand des affaires vont au pénal... Et ce qui est vrai à l'échelle humaine l'est aussi à l'échelle d'une société : les crimes de

guerre, les génocides, les pillages, la colonisation... Dire que nous ne sommes pas responsables de ce que nos pères ou nos anciens ont fait, d'accord, à la limite. Expliquer que l'on peut comprendre, qu'on demande pardon pour ces fautes non commises directement, et qu'on s'engage du mieux qu'on peut à réparer, là serait la voix de la paix dans le monde. Un exemple : la France est si fière d'exhiber momies et sépultures antiques dans de grands musées qui font sa réputation mondiale. De sacrés attributs colonialistes s'il en est, n'est-ce pas mon père ? Imaginez la violence... Et si vous ne comprenez pas, imaginez plus simplement cet homme qui s'effondre de voir son voisin marcher fièrement dans le quartier avec sa femme à son bras, comme pour afficher sa victoire animale sur son frère humain. Combien tombent en grave dépression ou se suicident à cause de cela ? Alors à l'échelle de l'Histoire et de nations entières, le poids de tant d'injustice pèse fort sur chacun dans l'inconscient collectif.

— Ce que tu évoques ici, fils, me rappelle quelques passages de la Bible... De ce que des générations paieront des fautes de leurs pères. D'où le pardon à donner gratuitement ; acte qui peut divinement réparer ce qui ne pourra jamais l'être humainement. C'est un mystère, même ma phrase ! ! Mais celles et ceux qui vivent en vérité ce pardon le ressentent, même si elles n'arrivent pas forcément à l'expliquer. Ces miracles, car pour moi ils en relèvent, sont des témoignages d'un grand délice même à entendre : ces parents qui pardonnent à l'assassin de leur fils, cette jeune femme qui pardonne à cet oncle qui a abusé d'elle dans son enfance...

— Je vous rejoins, mon père, ces moments parfois partagés aussi en thérapie sont libérateurs pour la personne qui donne ce pardon... C'est beau. Ça relève de la Grâce divine pour moi...

— Tu veux qu'on prie pour les pardons que tu n'as pas réussi à donner ?

— Gardons cela dans le cœur de notre échange, Padre, et cessons l'enregistrement ici. Que les personnes qui liront ne se laissent pas contaminer par mes péchés pour laisser pleinement cet élan de prière les surprendre eux-mêmes.

— Amen fils ! »

« Padre ? Ça va ? On vous entend gémir d'ici...

— Rentrez, mes enfants... »

Victoria et Fernando entrent timidement et voient pour la première fois ce solide homme se liquéfier. À l'invitation non-verbale du vieil homme à s'approcher et prendre place, les jeunes s'exécutent. Patricio se mouche et se reprend :

« Votre père me manque déjà, les enfants... Et en relisant nos échanges, je me rends compte, à chaque fois un peu plus, de l'importance de son message. Un peu comme la Bonne Nouvelle, des compréhensions nouvelles se dessinent aux différentes relectures... Votre père était un génie. Et en abandonnant ses artifices linguistiques et ses effets de communication prodigieux, en s'humiliant et en s'appauvrissant de ces pouvoirs, il a grandi, il a pris une autre dimension. Il a laissé Dieu se loger dans son corps et aucune connaissance ne remplira jamais cette maison mieux que le Christ. Il y a encore quelques passages que votre père souhaitait que je vous partage, on les lit ensemble, les enfants ? Victoria, j'aimerais que tu lises celui-ci particulièrement si tu veux bien. Et avec ta voix toute ronde et joviale, l'écoute en sera d'autant plus plaisante pour nous. »

Sur les chemins du retour... À propos de la République. Conversation en date du 20 juillet 2022, hôpital Pompidou, Paris.

« Ils déifient la République ! ! Voilà, ça résume bien en une phrase leur philosophie. Que de critiques contre les religions du livre, contre les chrétiens et Jésus alors qu'ils dupliquent et falsifient tout de Lui. Leurs candidats aux élections qui présentent une « profession de foi », ces « élus » qui osent parfois parler de « sacrifice » de leur vie « pour le service du peuple » mais on leur a rien demandé nous, hein ! ! C'est eux qui se présentent à des élections ! Entendez bien les termes utilisés alors que ces scélérats osent dire qu'ils n'ont rien à voir avec Dieu. Notre Dieu s'est sacrifié sur la Croix pour nous sans l'approbation du peuple, ou, devrais-je dire, avec le soutien de méchants. Il y est allé, Il a accepté son sort même si une forme de vote truqué l'a conduit à Sa Passion. Alors qu'Il a été Celui qui est venu à eux pour les guérir, les écouter, les libérer, qu'Il a été Celui qu'ils attendaient, Celui promis par Dieu, le Messie. Et ces politiciens, en gros, ils ramassent ce qu'ils pensent être des privilèges à n'en

plus finir, de l'argent, du pouvoir, et pleurnichent quand ils ne sont pas élus ou quand ils sont critiqués. Y en a même, vous avez dû voir ça Padre, qui « quêtent » pour renflouer leur trésorerie déficitaire... Les pauvres. Notre Dieu a donné sa Vie pour la multitude, dans le sens littéral, hein, on lui crache encore dessus et Il pardonne, et eux pleurent, disent du peuple qu'on ne les comprend pas, qu'on est ingrat... Si tu veux être « responsable », assume jusqu'au bout. Enfin... C'est juste pour dire comme ces fils de Satan utilisent et travestissent la Vérité pour leur dogme républicain... Bande de malhonnêtes intellectuels !!! Et malhonnêtes tout court ! Et ce n'est pas fini, Padre, il y a peu, j'entendais une députée fraîchement élue parler des câlins père-fille comme quelque chose de malsain. Elle parlait même de proposer un texte de loi pour les encadrer, vous vous rendez compte ? ! Heureux son contradicteur qui lui a rappelé sa folie alors que son parti avait déjà voté pour une loi qui autorise une plus grande audience télévisée pour les programmes à caractère érotique et pornographique. Malfrats !!! Monstres !!!

— Tu me fais rire, Emilio !! Gare à toi de ne pas être plus « roi que le roi » si j'ose dire ! Je t'embête... Tu sais, un prêtre m'expliquait un jour qu'il se sentait persécuté par le Diable et il se confessait pour s'en libérer. Ces attaques étaient si vives qu'elles arrivaient à le faire dévisser de ses prières quotidiennes. Un jour, il avait pesté contre cette entité en lui disant : « Dégage sale bête !! » Et devine quoi fils ? Ce prêtre a entendu une voie lui répondre du tac-au-tac : « C'est aussi une créature de Dieu, sois miséricordieux ! ». Ça remet l'histoire dans une autre perspective n'est-ce pas, fils ?

— Recadrage, comme on dit en thérapie !

— Eh bien sans doute que ce recadrage l'a tout autant été pour le Diviseur, et ça ne lui a sans doute pas plu, car ce fameux prêtre a été tranquille du jour au lendemain. Cette histoire te parlera, j'en suis sûr... Et tu sais Emilio, tu parles de République... C'est un bienfait aussi qu'elle ait remplacé l'institution Église comme pouvoir d'autorité politique. Et avant que tu ne me demandes pourquoi, je vais t'expliquer très simplement : Jésus n'est pas venu en tant que maître... Il a été et reste un serviteur. Il n'y a pas besoin d'un statut particulier pour servir... Ce que ces ambitieux que tu dépeins cherchent, me semble-t-il, est le pouvoir, avec ce qu'il peut illusoirement amener comme fausse reconnaissance, comme amour conditionnel, comme privilèges matériels et humains... Ils n'auront l'amour qu'à hauteur de ce qu'ils attendent : un amour conditionné. Toi, tu sais

déjà que tu ne seras comblé que là-haut, et tu es bienheureux car cet amour est sans doute le plus... nourrissant. Ces hommes et ces femmes cherchent peu à servir, en tout cas les autres. Christ a servi, et son Église est bâtie sur le service, la charité. Alors qu'elle ne soit plus l'autorité politique ou intellectuelle dans ce pays ou ailleurs, c'est très bien. Elle doit être et rester un repère spirituel incarné dans la charité. C'est ça l'autorité : c'est un alignement entre les valeurs et les actes. Peut-être appelle-tu cela le « charisme ». Si les mots diffèrent, je sais que ce que nous mettons comme représentation derrière converge. Le service... Un documentaire évoque cela²⁰ : les communautés chrétiennes sont parmi les organisations les plus anciennes et les plus modélisées car elles tiennent encore debout. L'ordre, la discipline sont des moteurs inhérents à plusieurs congrégations mais ce serait caricatural de ne les définir que par cela. L'implication, l'engagement, l'abandon des âmes sont aussi des leviers. Mais ce qui est peu dit, c'est aussi et surtout l'état d'esprit que ces hommes et ces femmes nourrissent : comme le dit un père bénédictin, « un leader n'est ni en-dehors, ni au-dessus, il est avec ». Qui était avec ses disciples ? Aussi, ce père dit qu'il est plus intéressant de faire parler en premier le novice car il peut apporter quelque chose à la communauté par son regard neuf : modèle repris par une multinationale américaine, entre autres, où l'on fait parler le stagiaire en premier, et le chef à la fin, qui a certes le dernier mot mais qui a dû écouter ses collaborateurs avant de parler. Qui s'intéressait aux plus petits ? Il est dit aussi dans ce documentaire que « l'autorité est comme un compte en banque : plus on l'utilise, moins on en a ». Qui aujourd'hui est totalement discrédité pour son manque d'autorité ? Voilà Emilio...

— Très belle démonstration, mon Père ! Vous restez en forme malgré l'âge. C'est vous qui auriez dû faire ce débat à la radio à ma place !

— Tu étais très bien, fils, car direct, sincère et authentique. C'est le plus beau des chemins qui laisse sa part belle à la liberté de chacun, sans fioriture. C'est une déformation professionnelle que cet exposé mais c'était juste pour toi, fils !

— Vous avez encore le talent de me faire rire !

— Tant mieux !

— Et que pensez-vous de la laïcité en France, mon père ?

— Épineux sujet surtout en 2022...

— Ce sujet m'énerve au plus haut point. Enfin surtout ceux qui s'en font les gardiens. Juste un exemple, Padre, sinon je vais encore m'énerver : il n'y a jamais eu autant de livres de développement personnel, de vulgarisation de techniques ancestrales comme le yoga ou la méditation dans nos librairies. Et cette vague arrive dans les bibliothèques de l'école dite républicaine. Quel comble ! Ces approches contaminent le programme de l'Éducation Nationale pour, soi-disant « aider des enfants à se concentrer et à se relaxer ». Les pseudo-praticiens prétendent proposer des techniques déspiritualisées ou laïques, ce qui fait rire les plus grands yogis ou gourous. Ils disent pourquoi : ces techniques sont intrinsèquement liées à ces religiosités. Certains déverrouillent des chakras, d'autres contribuent à ancrer la croyance que le bonheur ne dépend que de soi, et j'en passe, et tout ça en manipulant des énergies occultes invisibles mais bien réelles. Ces techniques véhiculent donc secrètement des dogmes à l'insu des élèves, des profs et des parents. Un vrai chemin initiatique qui passe totalement sous les radars des Rectorats négligents ou complices, selon leur niveau de compétences et d'exigences en la matière. Dans une société qui se dit radicale sur la laïcité, notamment à l'école en emmerdant les enfants avec des croix ou des voiles, n'est-ce pas une injustice flagrante, mon père ?

— Belle démonstration, fils !

— Oui mais malheureusement, nos dirigeants restent sourds à ces remontées par un défaut de connaissance ou par orgueil. Je me demande ce qui est le pire d'ailleurs ?

— Heureux les pauvres en esprit, fils, souviens-toi. Quant à l'orgueil... tu sauras lire entre les lignes... C'est le cancer du saint. »

Victoria pose les quelques feuilles sur ses genoux et baisse la tête comme pour mieux interioriser ce qu'elle vient de lire à voix haute. Ce passage, plus que d'autres, fait écho en elle car son père évoque ici tout ce qu'il lui avait partagé à propos de son engagement dans des traditions ésotériques. L'écrire pour le rendre public, c'est d'un courage que peu comprendront. Les uns crieront au délire d'un vieil homme pour décrédibiliser son discours, les autres l'étiquèteront de complotiste pour le marginaliser, et les quelques « clients » plus sérieux pourraient agir dans l'ombre pour nuire à ses proches... Elle comprend mieux à présent l'extrême prudence de la journaliste.

Le Padre devine ce que vit intérieurement Victoria qui capte son sourire bienveillant comme pour lui dire : « Je te comprends, ma fille ». Une accolade scelle ce moment particulier qui fait encore réagir Fernando :

« Et moi je suis encore à côté, quoi ?

— Toi, fils, tu vas avoir à fort à faire, donc reste tranquille comme t'aurait dit ton père. »

Padre Patricio montre de l'index une petite pile de feuilles posée sur le bureau et cette invitation non verbale met Fernando en mouvement lorsqu'il comprend qu'il doit s'en saisir. Il la tend au vieil homme qui lui répond :

« Oh non fils ! Ça, c'est trop pour moi ! Toi qui a longtemps pensé que ton père ne te considérait pas assez, j'espère que tu vas enfin comprendre que tu te méprenais. Et ton père m'a quasi ordonné cette consigne que tu lises cette partie... Puisse ce que tu t'apprêtes à faire t'aider à devenir un homme, fils, l'homme que ton père souhaite que tu deviennes par ce rituel paternaliste, en laissant soin à sa progéniture mâle d'accomplir, dans le sens étymologique du terme, la mission de son père. »

Fernando entend l'intonation du Padre comme une remontrance et voit dans son regard sombre un acte moralisateur. Fébrile, il prend le document, regarde sa sœur et prend une grande inspiration avant de poser son regard sur la première page.

Sur les chemins du retour... Dernier chapitre intitulé : *Les excuses d'un imposteur*. 28 septembre 2022, fin de journée, dans la chambre d'ami médicalisée chez Sosa.

« Ce sera la dernière aujourd'hui mon Père... Je sens la vie m'abandonner plus franchement ces derniers jours... Et je suis ravi que cela arrive à l'automne, ma saison préférée. J'ai toujours beaucoup aimé cette période de fin septembre, début octobre : quand le monde s'agite à nouveau par le redémarrage de l'école, j'ai toujours apprécié prendre un temps de pause, comme pour mieux apprécier ce moment où ma solitude me paraît moins violente. Un peu comme un enfant

qui se sent rassuré par la présence de ses parents après un cauchemar : après une caresse maternelle, il peut s'apaiser et se réendormir, dans l'assurance que ses parents sont présents pour lui, charnellement et psychiquement, là, dans la chambre d'à côté. Et juste ça, parfois, ça fait du bien... En tout cas pour l'adulte cabossé que je suis. »

Regard attendri de Padre Patricio.

« C'est un sujet important que je veux aborder à présent : moi.

— Rien que ça, fils ?

— Encore et toujours... Voyez comme tout ce dont on parle depuis quelques temps tourne autour de moi, de ma vision de la vie, de mes croyances... *Me, Myself and I* comme disent les Anglo-saxons. Eh oui... *Ahu ahu*... Pardonnez-moi la toux. Tout ce que je décris, dénonce, critique, remets en cause n'est rien d'autre que l'expression de mon moi. C'est mon interprétation de la vie selon mes valeurs, mes douleurs, mes névroses, mes blessures, mes désillusions, mes rancœurs, mes expériences... Ça ne signifie pas que cela n'a pas d'importance ou que ce n'est pas vrai. Ça ne doit pas être minimisé ou banalisé sous prétexte que je sache que tout ça n'est qu'une projection de mon petit ego... Ça, déjà, j'ai dû l'apprendre : ce qui vient de moi, même de mon ego, n'est pas rien, n'est pas sans valeur. C'est une déformation de beaucoup d'enseignements que de considérer l'ego comme mauvais et le nier. Ça le renforce. Apprendre à faire avec, le considérer sans lui laisser le contrôle, ça, c'est un véritable défi. Et surtout l'accepter. Je restais dans cet écart impossible entre les deux jusqu'à aujourd'hui encore mon père : comment considérer suffisamment ce que je pense pour que j'y accorde de la valeur, car ça parle de moi, sans pour autant m'y identifier, et laisser ces pensées faire de moi un tout-puissant, un méchant qui pourrait écraser les autres. C'est presque un chemin de foi : les émotions, nos pensées, tout ça... c'est humain. Donc à considérer. Et la spiritualité, c'est l'humanité : incarner pleinement ses fragilités sans vouloir en réchapper. C'est de l'information sur ce que l'on vit intérieurement et j'ai été, je crois, assez bon pour aider beaucoup de personnes à accepter ça. Votre mère vous rejette et vous vous sentez à la fois en colère et coupable de mettre de la distance ; les deux sont justes : colère de ne pas se sentir aimé et considéré, c'est sain et légitime. C'est humain. Et coupable de mettre de la distance pour se protéger. Oui mais est-ce que cette culpabilité doit remettre en question le lien qui vous unit ? L'histoire qui est la vôtre ? Et des exemples comme ça, il y en a plein, mon père... J'ai

longtemps fait la bête car je jouais à l'ange : je voulais pardonner la colère que je me refusais de ressentir... Ça marche pas comme ça. Enfin, pas pour moi. L'émotion avant la décision. J'ai toujours voulu faire plaisir à Dieu, coller à mes valeurs de justesse, être bon, avant de m'écouter, de me respecter, de me laisser être imparfaitement humain en laissant soin à Dieu de dire ce qui est juste ou pas. J'ai voulu me comporter comme un être divin en occultant l'humain. Ces derniers mois, j'ai recollé à l'humain en moi avec toutes mes imperfections pour apprendre à m'aimer comme je suis. La souffrance me permet de vivre en plus grande conscience. Penser à la mort me permet de vivre en plus grande conscience ma vie. Déjà ça, c'est beaucoup. C'est dans ce désert que j'ai rencontré Jésus : Il est toujours présent quand tout s'en va car c'est là qu'Il nous attend, dans le néant ou la nudité, dans le dépouillement de notre ego et c'est le seul qui reste quand il n'y a plus rien ni plus personne. Je me suis même laissé surprendre à prier parfois : « Seigneur, aide-moi à me perdre pour mieux te laisser me retrouver. » Plus je me sentais pauvre de moi, plus j'avais l'impression d'être riche de Dieu. Je m'enrichissais de Sa Présence et je vivais l'Espérance. Et quand j'ai fini par choisir de vivre pleinement les choses que je ne pouvais éviter comme la maladie, alors, comme le Christ, je me suis senti porté dans l'abandon à ma propre passion et j'ai vraiment lâché prise dans l'acceptation. C'est beaucoup, tout ça, pour moi. Pour le reste, je laisse sa part à Dieu qui, par la grâce, pourra pardonner ce que je n'ai pas réussi à faire avec les limites qui sont les miennes et ma finitude. En fait, je réalise que j'étais piégé dans un conflit de valeurs entre faire plaisir et me respecter, entre les autres et moi. Alors, j'étais nulle part. Au fil des années, je me suis incarné dans ma chair jusque dans la maladie : ça m'a ancré. Moi qui étais très lunaire à l'adolescence, très perché, cet ancrage m'a sauvé d'une carrière de philosophe (rires). J'aurais été un libre-penseur alors qu'aujourd'hui je suis à la fois un libre-penseur qui choisit de croire en Christ et donc, je suis aussi un libre-aimeur. Cet enracinement m'a permis d'être pratique et pragmatique, d'apprendre à être, à m'incarner. Toutes ces dérives vers différents milieux occultes qui proposent ces réponses aux questions que les paumés comme moi se posent, ces âmes en errance sans port d'attache, m'y ont conduit un peu et éconduit beaucoup. Je suis un voyageur en errance, sans second, qui s'est attaché à Christ dans la contrainte de sa solitude et de ses faiblesses. Le Christ, par sa Passion, m'a montré le Chemin. Incarner... Il s'est fait chair, ça me parle bien à présent. Prendre racine dans son corps, dans son humanité, ce n'est pas malsain. J'avais le problème contraire à ceux qui glorifient les plaisirs de la chair : l'excès de quelque chose

n'est jamais bon. Je faisais la bête en jouant à l'ange... Alors que je suis humain donc imparfait, limité, et sans alimenter tous ces mauvais côtés, j'ai appris à faire avec, à les accepter, pour laisser Dieu faire le reste. Je ne suis pas tout-puissant et j'ai longtemps cru que c'était pécher que de ne pas taire ces mauvaises choses. Ça produit l'inverse : plus ça résiste, plus ça crée. Je le savais pour mes patients, je ne le vivais pas pour moi. Accepter, laisser, c'est aussi faire montre de son humilité et c'est faire en sorte qu'Il fasse son job, hein ! ! C'est quand je me suis accepté un peu plus, que je me suis laissé davantage ressentir mes émotions que l'Espérance est née. Espérance dans le sens de cet espace ouvert et laissé à Dieu pour faire ce qu'Il jugera bon pour moi, selon Sa volonté. Que c'est libérateur, que c'est bon pour le lâcher-prise ! Car tout ce qui s'est passé pour moi dans ces moments-là a toujours été beau, bon, bénéfique, léger. Tout. C'est ça qu'on a du mal à faire parfois, ou que l'on comprend mal : laisser Dieu agir, c'est comme être un jardinier : s'occuper de la terre avec tout ce que cela comporte comme tâches. Ce qui va y pousser dépend de Dieu. La métaphore avec la nature trouvera ici ses limites : ce qui pousse, par Dieu, sera du bon fruit, toujours. C'est cette posture d'abandon, de lâcher-prise, d'acceptation et d'implication. Tout ça, en même temps. Et c'est encore et toujours ma perception, mon témoignage de mon chemin de foi, mon expérience de la Vérité-Christ.

— C'est beau, fils... C'est incarné comme tu dis. Nous avons parlé de lâcher-prise une fois et c'était très loin de ce que tu décries là.

— Parce qu'aujourd'hui, à cet instant même, je le vis comme ça dans ma chair. Cette paix chérie... Je sais que je vais mourir mon père, et je suis comme enveloppé de paix... Peut-être parce que je sais que je ne peux rien y faire : ni mes formations, ni ma sagesse en âge et en connaissance ne pourront me sauver de la maladie. C'est léger de ne pas se sentir tout-puissant. J'ai longtemps cru et dit à mes patients que la préparation était la clef de la confiance en soi : « Vous êtes 100% responsable de 50% de la relation »²¹. Certes, c'est important. Aujourd'hui, je retourne à mes premiers amours : la surprise, c'est chouette. Car la préparation aide mais entretient aussi cette illusion de toute-puissance et du tout-contrôle. Aujourd'hui, je sais que je vais mourir, j'espère revoir mes proches là-haut et être accueilli et pardonné par le Tout-Puissant. Comment cela va se passer ? J'en sais rien. J'y pense, mais de là à dire que je m'y prépare... Bon, j'avoue, je pense à mes péchés impardonnables et je me demande comment je vais essayer d'esquiver tout ça, hein (rires). Je ne pourrai pas, et ça me

libère...

— Amen, fils.

— Tout comme les profs, les politiques, les agents SNCF, les pseudo-journalistes, les scientifiques hautains, et j'en passe, je suis un con, je suis humain, je suis plein de contradictions et de fautes, plein de valeurs, j'ai besoin d'amour et de considération, bref, je suis leur frère. Quand je juge, critique, condamne, étiquette, je fais le jeu du Diviseur. Je veux me sentir vivant, unique, important, alors je laisse mon ego piloter. Quand je parviens à pardonner ce qui me semble être impossible, quand je continue de voir le bon chez le monstre apparent, quand je suis doux et patient, je suis comme Christ et l'ego n'est plus. Entre ces deux extrêmes, il y a la vie. La mienne a longtemps été dans cet équilibre fort instable que j'aurais voulu parfait depuis tout petit, pour faire plaisir à tout le monde y compris à Dieu. Plus je devenais humble, plus j'acceptais mes besoins, plus j'apprenais à m'aimer comme je suis, plus je devenais pleinement humain, plus je sentais Dieu se rapprocher de moi. Paradoxe. Je me sentais plus vrai car proche de ce que je sentais, même quand ce n'était pas beau, mes prières étaient plus authentiques car elles venaient du cœur, moins de palabres du mental qui faisait plus de belles prières linguistiques que de belle prière d'amour. C'était un dépouillement. Que ça a été dur, et je ne suis pas encore au bout du chemin... J'ai fait du mieux que j'ai pu avec toutes les carences qui ont été les miennes. Au final, comme tout le monde. Des milliards d'êtres humains ont éprouvé ou éprouvent ce que je raconte comme une banalité : moi, je souhaite en laisser quelque chose comme si c'était plus important, ou comme si ça n'avait pas encore été fait. L'ego, encore ! Juste pour laisser à mes enfants, à mes patients, à vous et à tant d'autres que j'ai côtoyés, le côté sombre du psy, pour ne pas laisser l'image qu'ils se sont faite et que j'ai aussi construite, sceller un souvenir au vernis éclatant, mais faux. Je suis cet homme triste, anxieux, seul ou plutôt esseulé, qui a surinvesti son travail, à défaut de s'être senti aimé par une famille ou des amis qu'il n'avait pas. J'ai négligé mes enfants par peur, car je ne savais comment m'occuper d'eux autrement qu'en étalant ma science. Je ne sais pas ce qu'est aimer : parler de tout et de rien, faire un câlin pour le plaisir, laisser mon cœur exprimer spontanément mon amour. Je suis cet hypersensible qu'on a longtemps qualifié de dépressif, cet être qui n'a jamais été rassasié d'amour et qui pour autant le fuyait. Je n'ai pas aimé les gens de manière inconditionnelle, donc j'ai eu l'amour que je méritais, conditionné. Quand on aime, y'a rien de juste pour soi car y'a plus de

soi, y'a plus d'ego. Y'a même pas la notion de juste car on accepte tout. Le soi étant relié à une forme de conditionnalité. Est-ce que la majorité aime vraiment, dépouillée d'attentes ? Mon rêve d'enfant était de fonder une famille : peut-être à cause de mon enfance. J'ai eu de beaux enfants et je suis veinard d'avoir pu les retrouver. Pour le reste, j'ai été utile aux gens, je crois, et j'ai été malheureux. J'ai honte car je n'aurai pas ce mérite devant Dieu : j'ai été content de ce que j'ai apporté aux gens, mais j'ai été aussi un imposteur. Comment le jugera-t-Il ? Est-ce que cette vie de sacerdoce social aura été salutaire pour quelques âmes, même si l'instrument ne se sentait pas toujours manipulé au meilleur de sa fonction ? Ou que le musicien ne jouait pas souvent son air préféré ? Je ne suis pas mieux qu'un autre et j'aurai aimé être un autre mieux, pour moi, et pour Lui. Plus humble, plus discret, inconnu, mais en paix, et joyeux de faire ce qu'il fait à son échelle pour l'autre : ce vendeur de bracelet bolivien en guenilles, heureux de parler avec un lointain cousin argentin vivant chichement en France. Lui avait un sourire édenté plus brillant que le mien surfait. Cette patiente qui a tout donné à ce mari ingrat et bourru, parce qu'elle incarnait sa valeur service et qu'elle le faisait au détriment de ses propres besoins. Cet ami athée qui vivait sans trop se poser de questions mais qui a élevé deux beaux garçons à la tête bien faite ; famille qui ne fait aucun mal à personne sans croire en Dieu. Je l'envie car j' imagine qu'elle vit en paix et je suis foncièrement persuadé qu'elle fait le dessein de Dieu même si ce n'est pas en son nom. Et j'en passe... Celles et ceux qui vivent vrai, même si ce qu'ils montrent semble moche, ce sera toujours plus beau que du paraître présentable qui cache du sombre. Moi je me vois comme ça. Certes, c'est important d'être digne et de ne pas trop se plaindre mais étais-je en phase avec moi ? Je ne sais pas, mon père, je n'attends plus de réponse de ma part ici-bas, j'ai même hâte d'être là-haut pour savoir... »

Fernando termine sa lecture en sanglots, comme s'il venait d'enterrer lui-même son père. Il est percuté de plein fouet par ce qu'il vient de faire, commandé par son père. Freud aurait dit qu'il a tué le père pour devenir. Emilio a piloté ça, au contraire, pour que son fils s'autorise à vivre enfin pleinement en se sentant héritier dans le sens noble du terme.

Comme pour ne pas laisser l'émotion l'engloutir, Fernando propose un câlin collectif qui fait rire sa sœur et le prêtre larmoyant aussi.

Prologue du recueil : *Sur les chemins du retour...*

Emilio est décédé deux mois après ce dernier échange, jour pour jour. Nous échangeons encore sans enregistrer nos conversations. La douleur étreignait Emilio par crises, et la maladie l'a malmené jusqu'au bout. Il parvenait parfois à étirer ces instants d'éternité où la paix l'envahissait et, dans ces moments, il aimait répéter qu'il utilisait son temps comme un entrepreneur : c'est-à-dire qu'il utilisait chaque minute pour se nourrir de choses qui lui semblaient importantes comme prier, parler avec ses enfants, écouter de la musique et laisser le paysage bucolique de son jardin l'hypnotiser.

Concernant la prière, le chapelet le mettait en joie, toujours. Il le disait sans cesse et cela se voyait sur son visage plus détendu et souriant après ce temps particulier de prière. Même ses douleurs chroniques semblaient se dissoudre quelque peu dans ces moments de grâce. Il a reçu parfois des cadeaux célestes comme des fulgurances qu'il aimait partager quand il pouvait parler : comme cette fois où il a dit « il faut prier pour les pécheurs car le mal passe par eux. Si on prie pour eux, on prive le mal d'une source de diffusion. Prions pour leur conversion. » Cette banalité semble évidente quand on parle de barrage hydrique ou de virus, mais quand on parle d'humains, elle ne coule pas de source...

Emilio disait à ses enfants que si sa vie était un roman, l'intrigue n'en serait pas la finalité. Il acceptait l'inéluctable plus facilement que les rebondissements mystérieux qui ont émaillé sa vie de bout en bout : l'exil vers le vieux continent, loin de ses parents, la solitude, le succès, les menaces, les problèmes de santé, sa conversion... Le fil rouge de sa vie n'a été qu'une succession de changements improbables dont il est bien difficile de faire des liens évidents entre eux, même pour l'expert qu'il a été dans ce domaine. Il ne cessait de redire à ses enfants qu'il était en peine de ne pas avoir su les aimer comme il l'aurait voulu, comme à présent où il sent l'amour comme une plus grande évidence et facilité. Et pas seulement envers les humains mais aussi les fleurs, le sourire enjôleur de sa fille ou les animaux. D'ailleurs, sa petite chatte grise, Minouche, aimait dormir sur le lit avec lui lorsqu'il était plus en souffrance. On aurait dit une veilleuse. D'ordinaire sauvage et farouche, elle restait même lorsque les soignantes

passaient et elle les regardait avec l'œil curieux et inquisiteur des félins dignes de ce nom, telle une tigresse veillant sur sa portée.

Il ne luttait plus vraiment contre les douleurs. Il disait malicieusement qu'il voulait se faire à l'image de Dieu : « C'est Dieu qui décide de tout, même de ce qu'il va laisser au Diable, c'est ça, Padre ? Comme le Christ qui savait déjà que Judas allait le livrer et qu'il l'a laissé faire quand-même... Quand certains pensent encore que c'est une faiblesse, alors qu'en vérité, s'Il le sait d'avance et qu'Il laisse faire, cela montre juste combien Sa Miséricorde est infinie, quel signe de grandeur de cœur ! » C'était peut-être la forme ultime de l'acceptation et du lâcher-prise qu'il cherchait tant.

Enfin, au moment de rendre son dernier souffle ou presque, Emilio a été pris d'une sorte de révélation ; délire d'un homme sous morphine ou véritable rencontre divine, il a dit : « L'Eucharistie... je comprends enfin. Il s'offre à moi, pour que je vive ici, du symbolique au réel. »

Voici le témoignage d'un homme qui n'est pas destiné à convertir. Il s'agit juste d'une parole vivante d'un être qui a rencontré Dieu et qui ose partager au grand nombre les fruits de cette amitié singulière dans une époque où la foi est moquée, et où l'expression de celle-ci est déconseillée voire dangereuse...

Paix sur vous,

Padre Patricio †

Père jésuite

Amen.

4 décembre 2022, générique de fin de la spéciale de « Mystère Mystère » diffusé sur l'Internet.

« Merci à toutes et tous de votre soutien et de faire de ce documentaire un événement intime entre vous et nous. Pour conclure cette émission spéciale, un poème inédit écrit par le regretté Emilio Sosa, thérapeute hors du commun et surtout, un humain exceptionnel. Vous reconnaîtrez la voix atypique de cet homme qui égrène ces mots avec cette empreinte hypnotique dont il avait la recette, voix de rogomme causée par sa maladie qui ne fait que souligner la singularité de l'homme. Comme un ultime ancrage auditif, voici le dernier enregistrement d'Emilio réalisé chez lui, alors qu'il était alité dans sa chambre personnelle, la veille de son « départ au Ciel », comme il disait :

Nu

Dévêtu de mon métier, de mon statut social,

Je redeviens enfin un simple homme.

Elle s'incline, courtoise, amicale

La Mort en personne, on est syntone.

Sous ce drap souillé, mon pauvre corps ridé

L'élégance indécente maquille l'originelle beauté.

Dirigeants pervers avancement masqués

Valeurs inversées habillent corps social dépravé.

Je quitte ce monde sans avoir, juste je suis

Le Juste, Celui qui a dit sept fois « Je Suis ».

Sans *like*, sans com', sans abonné, sans *haters*

Je n'existe pas, je suis un humainposteur.

Humilité est moquée dans l'ère du temps

Impôts payés toute une vie ne fait pas société.

Elle bouffe aujourd'hui mes valeurs sans satiété

Coupés les uns des autres, on danse hors des temps.

Ma science érudite ne répond pas aux questions essentielles

Qui suis-je moi, sans père, sans mère, sans lui, sans elle ?

Sagesse d'homme est folie pour Dieu

Des fous m'ont éclairé je dirais au mieux.

Je jacasse encore et tergiverse

Plaisir humain inutile, illusion de pouvoir

Destinée est tracée, choix illusoires

Tracassent fort, perdent sévère.

Riches les pauvres en esprit

D'espace libre dans le cœur,

Là où agitation est répit

Humbles rois du mental serviteur.

Nudité : royaume de paix et d'Amour

Essence, divinité,

Authenticité, Vérité

Ici, au cœur de nos failles que nos complexes ont bouchées
Présent éternel vivant pour les âmes que les faiblesses ont fortunée
Te cherchent seulement celles et ceux qui ont peur d'être aimés...

L'hiver de la vie est l'automne
Car lorsque tout tombe et s'envole
Reflète d'un printemps frivole
Restent les joies de l'été qui chantonnent...

Épilogue

5 décembre 2022, chez Sosa, 9 heures 35 du matin... :

Victoria et Fernando ne trouvent pas le Padre et s'inquiètent. Il était prévu qu'ils se retrouvent pour le petit-déjeuner à 9 heures. Ils s'autorisent à rentrer dans la chambre d'ami après avoir frappé à la porte.

Ils découvrent une pièce vide et rangée, avec un petit *post-it* jaune scotché sur une pile de feuilles posée sur le lit ; *post-it* où il est inscrit : « Dernier cadeau de votre père... Un vieux poème écrit en 2013. N'est-ce pas un clin d'œil du Ciel les enfants ? Prenez soin de vous, *un saludo*. »

— On le lit ensemble ?

— Oui... Ensemble.

Et la Vie continue

Les feuilles meurent déjà en été et tombent à l'automne

Grisaille de printemps rends l'hiver monotone.

La routine est un risque que l'aventure insinue

Un jour demain ne sera plus et la vie continue.

Défaites et victoires, seul celui qui ne joue plus est vaincu

Les épreuves abattent parfois et peuvent aussi faire grandir.

Le pèlerin a le choix d'accepter ou de subir

Le temps suit son chemin et la vie continue.

Les étoiles filantes émerveillent ; présent éphémère

Les constellations veillent de leurs présences discontinues.

Les enfants sont lendemain alors profite de père et mère

Le passé n'est plus et la vie continue.

La vie continue même si l'espoir diminue

La nature ne meurt pas, elle se perpétue.

La vie continue même lorsqu'elle te met à nu

Tous de passage sur terre et la vie continue.

Souffrances qui étouffent le cœur, la vie est dure j'en éprouve les pleurs

Sourire voilé d'un môme perdu entre espoirs et peurs.

Mes jours sont peints de gris, la douleur en est le pinceau

Mes nuits sont blanches, les couleurs s'épuisent ; le temps fait son œuvre sur le
tableau.

Je dévoile mes états d'âme, pardonnez-moi si je suis impudique

J'intériorise peu à peu mes défaites et j'apprends l'acceptation.

La folie sera ma sortie si malheureusement j'abdique

Destin choisi parmi les bonheurs et les aberrations.

Les pas sont mon chemin et marcher est ma destination

Le hors-piste n'est pas une fuite mais une autre solution.

Se chercher est beau mais la quête a son revers

Se perdre est simple, dangereuses sont les ornières.

Je ne sais pas si je me trouverai mais je prie pour que lumière m'éclaire ;

Comment être heureux même si la vie m'a volé mon rêve ?

Comment être en paix si la guerre ne décrète pas de trêve ?

Si mon cœur est lourd, que mon âme soit légère comme l'éther.

L'amour guérirait de tout mais ce n'est pas mon docteur

Lui me prescrit anxiolytique et antidépresseur.

L'amour m'approche puis me fuit à croire que je lui fais peur

J'ai provoqué la mort mais ce n'était pas mon heure.

Trop sensible c'est vrai et ce monde immonde me perdra

Induit la folie, que le Ciel veille sur moi !

Carences affectives me font vivre dans le partage

Le manque m'éprouve et me fait vieillir avant l'âge.

L'amour que j'offre étouffe car il est lumière et ombre

Je m'excuse sincèrement de vous faire porter ce fardeau.

Mots après maux, j'écris, je sombre

Le présent dont je fais don n'est plus vraiment un cadeau.

Je ne ris plus vraiment ma vie,

J'en vomis son gribouillis.

Je me suis éloigné de ma rive,

Je paie le prix de ma dérive.

Mais j'ai fait le choix de ne plus vivre comme un mourant
Cueillir ma vie et me semer au gré du vent.

Les graines de mes vers deviendront elles jolies fleurs ?
Elles sont déjà le fruit de ce que récolte mon cœur.

Je les écris pour qu'ils mûrissent à défaut de me nourrir
Mourir pour renaître, la voie pour ne plus souffrir et guérir.
Puissiez-vous les recevoir avec légèreté malgré leur poids
Puis-je accueillir ma voie par la lueur de ma foi.

Le texte est le bout du tunnel, la flamme de l'espoir qui scintille
Que les épreuves brisent comme le roc, que ma prière plie comme une brindille.
Si mon sourire émerge du bon, mes larmes de malheur s'indignent
Les réalités d'adulte font que mes aspirations de gosse s'égratignent.

J'ai perdu le grand amour et un copain d'enfance le même été
Ma famille n'est plus et j'ai beaucoup de soucis de santé.
Je souffre tellement que je me sens seul, seul, même entouré
J'ai peu d'argent, je vais perdre mon taf, demain sera pire que ça ne l'a été.

Je vais grandir de ces nuits longues, éprouvantes et injustes
J'apprends à vivre de mes erreurs ainsi que de mes terreurs.
Ces expériences me rendront sans doute plus sage et plus juste
Au prix de mes idéaux, principes, illusions et leurres.

Simplement pour dire qu'on a le choix d'avoir ou d'être :
Avoir mal, avoir peur, avoir la foi, avoir du courage.
Être seulement relève-t-il de l'illumination ou d'un mirage ?
Je choisis d'incarner mes malheurs, mes joies et mon mal être.

Écrire ne sublime plus,
M'écrier n'exhorte plus.
Parfois la confiance ne suffit plus,
La souffrance ne me plaît guère plus.

Puis-je me contenter de vivre, d'être ce que je donne et reçois.
Mes partages sont les lignes de mes livres que je fasse plaisir ou déçoive.

La vie continue même quand l'amour est essoufflé
La course n'est pas finie, si je sprinte je vais étouffer.
Si ça s'arrête trop tôt, que l'amour soit mon ultime bouffée
Que je ne parte pas avec le sentiment de ne pas avoir tout fait.

J'ai retrouvé mon cœur, réalisé mes songes
J'ai semé quelques peurs, balaféré par quelques ronces.
J'ai bravé les épreuves, la lâcheté et le mensonge
J'ai trouvé beaucoup de questions et glané quelques réponses.

Je n'ai pas fait le tour de moi-même, mes terres inconnues sont moins sauvages
J'ai éclairé ma nature sombre par mon courage et mon audace.

Mon destin est tel cette île déserte, sèche et silencieuse ;
Comme un pèlerin dans le désert dont la quête spirituelle est pieuse.

Toi qui doutes, qui viens me trouver pour être rassuré
Je suis la pierre qui roule sur laquelle tu veux t'assurer.
Quand je glisse et rebondis tu me condamnes et t'éloignes
Tes incertitudes te trahissent, tes incohérences en témoignent.

Vagabonde avec moi, je suis ce rocher de calcaire
Je décroche de la falaise par le travail de la nature et du temps.
C'est la vie ma belle, je ne peux rien contre les marées et le vent
Ce sont les cycles naturels que tu appelles bon temps et galères.

N'acquiesce pas ma sagesse, elle n'est que le fruit de mon karma
Ne caillasse pas mes faiblesses, elles ne sont qu'un reflet de moi.
N'enferme pas mes élans joyeux, ils ne sont que rayons de l'humeur
Si tu me regardes droit dans les yeux, laisse-toi éblouir de ma lueur.

Je suis un autre toi mais tu me vois derrière ton prisme
Tu es un autre moi, me reconnecte quand je prie.
Partageras-tu mes larmes le jour où je serai triste ?
Ma soulageras-tu de ma croix même si je ne suis pas le Christ ?

Tous un et unis même divisés dans la chair
L'amour nous lie et nous délivre, nous relie et nous fait vivre.

L'amitié est un don dont le bonheur nous enivre ;
Cueillons les fruits de la vie que nous offre la terre mère.

La vie continue, l'acharnement est-il une preuve ?
Ou une épreuve qui m'aveugle bien que je m'en abreuve ?
L'abnégation me déraille, est-elle une montagne ou une faille ?
Est-elle l'espoir de vie d'un vieillard ou la peur de l'enfant qui braille ?

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir selon le proverbe.

La vie ne s'arrête pas pour celle et celui qui croit.

La foi anime les vivants même quand la vie est acerbe.

Une belle mort n'est-elle pas le reflet de la vie... en soi ?

Remerciements

Mille mercis à **celles et ceux qui suivent** mes aventures littéraires depuis le début, et à celles et ceux qui nous rejoignent *Sur les chemins du retour...* Puisse cette histoire vous inspirer et vous éclairer.

Grand merci au **correcteur** qui souhaite rester anonyme. Son retour éclairé embellit l'histoire.

Une pensée amicale à **Myriam, Katia, Cathy, Marion, Nathalie, Isabelle, Delphine, Sylvie, Odette et les deux Sandrine** qui se reconnaîtront, notamment dans le partage de quelques « pépites » qui nous ont beaucoup fait rire et qui nous unissent encore aujourd'hui, merci.

Une pensée à **Maria, Marion, Axel & Noah et leurs parents, Patrick** (ami qui m'a inspiré le personnage de Padre Patricio), à celles et ceux que j'accompagne, **étudiants, stagiaires et à toutes celles et tous ceux** dont les histoires ont permis de nourrir cette histoire.

À celles et ceux cités : **Milton Erickson, Albert Jacquard, le Père Verlinde** de qui je me suis beaucoup inspiré, et aux autres...

Merci à **Marie Petit** (<https://www.marie-petit.fr/>) pour son humble et importante contribution graphique pour la couverture (le rouge dans les empreintes, détail d'une grande importance, c'est elle !), travaillée à partir d'une image libre de droit de **Alzay** (<https://www.istockphoto.com/fr/photo/empreintes-humaines-dans-la-neige-sous-la-vue-de-plan-rapproch%C3%A9-de-lumi%C3%A8re-du-soleil-gm1298263597-391154121?phrase=empreinte%20neige>).

Prenez soin de vous,

Amiens, Toussaint 2022, 17 heures 10

Jérémy

Notes

[←1]

Voir *#FaisLe!*, de Jérémy Bridenne, Librinova, 2021.

[←2]
Ibid.

[←3]

Voir les conférences du Père Verlinde à ce sujet, en trois parties : *l'ésotérisme* (partie 1), *l'occultisme* (partie 2) et le *spiritisme* (partie 3), Youtube.

[←4]

Voir *Entre Ici & Maintenant* de Jérémy Bridenne, Librinova, 2020.

[←5]

Évangile selon Saint Jean, chapitre 8, verset 7.

[←6]

Miguel Benasayag est philosophe, chercheur et psychanalyste argentin « exilé » en France depuis plusieurs dizaines d'années.

[←7]

1984 de George Orwell, Secker and Warburg, 1949.

[←8]

Écouter cet excellent podcast de Christophe André à ce sujet :
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/pourquoi-l-interdependance-positive-est-elle-si-essentielle-dans-nos-vies-1670719>

[←9]

The shadow of your smile, Ray Barretto, dans « El rey criollo », Ua latino, 1966).

[←10]

Expression de Tim Guénard pour évoquer Dieu.

[←11]

Programmation Neuro-Linguistique (P.N.L).

[←12]

Noam Chomsky est particulièrement connu pour ses travaux autour de la manipulation de masse.

[←13]

Évangile selon Saint Luc chapitre 12, versets 39 à 48.

[←14]

Indignez-vous ! de Stéphane Hessel, Indigènes éditions, 2010.

[←15]

Howard Gardner est particulièrement connu pour ses travaux sur l'intelligence multiple.

[←16]

Milton Erickson, psychiatre et père de l'hypnose ericksonienne ; Richard Bandler et John Grinder sont les créateurs de la P.N.L.

[←17]

La 25^{ème} heure, film de Spike Lee, 2002, passage en question sur ce lien :
<https://www.youtube.com/watch?v=S1zFzQbFbpA>

[←18]

Albert Jacquard dans cette interview : <https://www.youtube.com/watch?v=9v9updAv018>

[←19]

Malheureusement, cette phrase est réellement extraite d'un vrai rapport de la SNCF (page 16) disponible ici : https://www.sncf-reseau.com/sites/default/files/2021-09/SNCFReseau_RapportAnnuelSecurite_2020.pdf

[←20]

Voir le documentaire : *La Règle : l'art de gouverner*, de Patrice Cros, KTO/Grand Angle/Pax films, 2021.

[←21]

Propos de David Corona, ancien négociateur du GIGN, extrait de cette émission :
<https://www.youtube.com/watch?v=tsGK-CP5m4Q>